

The background of the cover is a textured, painterly illustration. It features a teal and green sea meeting a dark, stormy sky. A large, dark, swirling cloud or smoke plume dominates the upper half. A small white sailboat with a red stripe is positioned in the center, appearing to be caught in the swirling dark mass. The overall mood is mysterious and ominous.

ALEXANDRA ECHKENAZI

LA MÈRE ET L'ASSASSIN

THRILLER
PLON

Alexandra Echkenazi

LA MÈRE
ET L'ASSASSIN

roman



PLON
www.plon.fr

OceanofPDF.com

© Éditions Plon, un département de Place des Éditeurs, 2023
92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.plon.fr
www.lisez.com

Mise en pages : Graphic Hainaut
Dépôt légal : mai 2023
ISBN : 978-2-259-31428-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

OceanofPDF.com

De la même autrice

Le Joueur de baccara, Belfond, 2017.

Le Journal de Mary, Belfond, 2016.

OceanofPDF.com

À Simon, Victoria et Athos

OceanofPDF.com

*Ma mère sous l'arbre pleure
pleure
pleure
C'est ainsi que je l'ai connue
Un jour, étendu sur ses genoux
Comme aujourd'hui sur l'arbre mort
J'ai appris à la faire sourire
À arrêter ses larmes
À abolir sa culpabilité
À guérir sa mort intérieure
La ranimer me faisait vivre.*

« L'arbre », D.W. Winnicott

OceanofPDF.com

Le cycle d'une marée compte plusieurs phases. Le flot : la mer monte durant cinq à six heures, c'est un moment dangereux, pendant lequel les promeneurs et nageurs imprudents peuvent se retrouver emprisonnés. La pleine mer : la marée montante atteint son point culminant. L'étale : plus rien ne bouge, le courant est nul, il dure une vingtaine de minutes. Le jusant : la mer redescend jusqu'à son niveau initial et laisse réapparaître, cinq à six heures plus tard, ce que la marée montante avait englouti, rochers, coquillages, seaux, râteaux. Cadavres du passé.

OceanofPDF.com

Le bateau

Son arme à la main, Morgane réfléchissait à toute allure. Elle avait trop bu. L'alcool mêlé à la houle de la marée montante qui faisait tanguer le bateau lui donnait envie de vomir. Ou bien était-ce la vision du corps affalé et l'odeur âcre du sang ? Elle avait tant souhaité la mort de cet homme, et maintenant qu'elle l'avait devant elle en train de se vider de son sang, elle aurait tout donné pour qu'il revienne à la vie. Dans un geste absurde et désespéré, elle se mit à genoux et commença à lui prodiguer un massage cardiaque. Trente compressions sur la cage thoracique avec les talons des mains, une pause, deux insufflations, et ainsi de suite durant plus d'une minute. Elle qui n'avait jamais cru en Dieu se surprit à le supplier pour que le cœur de l'homme qu'elle avait tant haï redémarre. La seule fois où elle s'était adressée ainsi au Ciel pour quémander sa grâce, c'était trois mois plus tôt, à la disparition d'Océane. Quelle ironie de se retrouver aujourd'hui à prier pour que le responsable du drame revienne à la vie.

Épuisée, encore embrumée par les vapeurs d'alcool, elle finit par abandonner, obligée d'accepter que c'était terminé. Le miracle n'aurait pas lieu, Glenn Bennec ne respirait plus. Dans un accès de rage, les larmes aux yeux, elle se mit à frapper de toutes ses forces la poitrine de celui qu'elle essayait un instant plus tôt de ranimer. À l'extérieur, la tempête grondait de plus en plus fort. Les prévisionnistes avaient annoncé un très fort coefficient dans toute la baie de Saint-Malo. Ils ne s'étaient pas trompés, les éléments se déchaînaient. Morgane observa ses mains couvertes de sang, comme si elles ne lui appartenaient pas, puis les blessures du mort. Deux petits trous dans la poitrine et un dans la tête, desquels coulait un liquide chaud et rougeâtre. Elle ouvrit le chargeur de son pistolet semi-automatique, trois balles manquaient. La preuve de sa culpabilité pour la police. Comment allait-elle se sortir de là ? Elle réalisa que, pour tuer quelqu'un, il ne suffisait pas de trouver une arme et de viser sa victime entre les deux yeux. Il fallait aussi savoir comment effacer ses traces et sauver sa peau. Quand

elle avait pris la décision d'assassiner Glenn Bennec, elle avait négligé ce dernier aspect. Elle avait pensé que, une fois sa vengeance accomplie, elle n'aurait plus rien eu à attendre de la vie. Sa fille décédée, sa famille détruite, peu lui importait alors d'être arrêtée par la police.

Mais rien ne s'était passé comme prévu.

À présent, elle refusait d'aller en prison. Pas tant qu'elle n'avait pas retrouvé le corps d'Océane. Elle s'en voulait. Cet homme aurait dû la conduire à sa fille, au lieu de quoi il gisait, mort, trois balles de son arme dans le corps. Elle fixait le cadavre de Bennec, cherchant une solution. Elle reprit alors espoir. Tout n'était pas perdu. Sa mort ne scellait pas la fin de sa quête. Bien au contraire, une nouvelle piste s'ouvrait pour elle. Les craintes de Morgane se dissipèrent aussitôt. Un sourire étrange apparut sur son visage. Elle se releva, attrapa une serviette-éponge et s'essuya grossièrement les mains. D'abord, se débarrasser du cadavre. Elle regarda sa montre. Il restait six heures avant que le jour ne se lève et que la marée ne redescende. Elle monta sur le pont et, son sang-froid retrouvé, comme s'il n'y avait aucun macchabée dans la cabine, elle alluma le moteur du bateau. Une fois sortie du port, elle hisserait la voile de tempête. Son père lui avait appris qu'un bateau pouvait résister à tout, avec un bon capitaine. Les vents étaient violents mais ils la pousseraient dans le bon sens. Elle connaissait le moindre rocher de la baie. Elle savait exactement où jeter le corps. Elle ne le ferait pas disparaître, elle ne se leurrerait pas, pour cela il aurait fallu le dissoudre dans un bain de chaux ou le démembrer comme dans les films, elle s'en savait incapable. Elle voulait juste retarder le moment où la police repêcherait Bennec et remonterait jusqu'à elle. Il restait trois balles dans son arme. Son cœur avait retrouvé un rythme régulier. L'air marin avait effacé les effets de l'alcool. Elle ne s'était jamais sentie aussi forte. Elle était prête à tout pour retrouver sa fille. Même si elle était déjà morte.

LE FLOT

OceanofPDF.com

Une semaine avant le bateau

1

Son crayon à lèvres à la main, Morgane se concentrait sur le reflet de son visage dans le miroir de la petite salle de bains. Elle essayait de ne pas dérapier malgré la houle à marée montante qui agitait le bateau. Elle avait fait beaucoup de progrès en matière d'équilibre depuis qu'elle s'y était installée trois mois plus tôt. La mine carmin et huileuse glissait sur le contour de sa bouche. À la seconde crête philtrale, elle poussa son tracé d'un millimètre pour rééquilibrer discrètement la légère dissymétrie entre les deux côtés de sa lèvre supérieure. Océane avait hérité du même petit défaut qui était devenu la marque la plus sublime, celle qui liait mère et fille d'une manière alchimique, qui signifiait qu'Océane était bien plus que son enfant : la chair de sa chair.

Le geste, qu'elle pensait avoir oublié, revenait sans effort. À croire que se maquiller, comme faire du vélo, cela ne s'oubliait pas. Elle pensa au temps où elle ne serait jamais sortie non fardée, le temps où Océane était encore auprès d'elle. Elle se souvenait de sa collection de crayons à lèvres, ses ombres à paupières, ses vernis à ongles qui fascinaient tant Océane lorsqu'elle n'était encore qu'une petite fille. Puis du jour où, pour ses quinze ans, elle lui avait appris à dessiner le contour de sa bouche comme elle le faisait aujourd'hui. Sa poitrine se contracta à l'idée de ne pas avoir assez profité de ces moments bénis auprès de sa fille, ce qui l'obligea à faire une pause. À quoi bon, son cœur ne rebattrait plus jamais comme avant.

Dans le salon, BFM TV tournait en boucle. « Trois mois que cet homme est en détention provisoire ! Il était temps ! », commentait un avocat. « Je rappelle qu'il n'est libéré qu'en raison d'un vice de procédure. Tout l'accuse ! Jusqu'à l'arme du crime ! », réagissait un autre. Elle ferma la porte de la salle de bains d'un violent coup de pied. Faire le vide, ne pas se laisser gagner par ses émotions, garder en tête son objectif. Elle reprit son

tracé. Tout devait être parfait pour l'occasion, elle voulait se montrer sous son meilleur jour.

Une vague plus grosse que les autres fit dérapier son crayon. Elle marqua une pause et observa cette traînée rouge disgracieuse, comme une cicatrice au coin de sa bouche. Elle se sentit découragée. Elle se dit que tout cela ne rimait à rien. Elle fut tentée de tout effacer et de tourner la page. Pour de bon. Puis elle se reprit, ce qu'elle s'apprêtait à faire était le seul moyen pour elle de tourner la page. Elle attrapa un coton-tige pour effacer la trace et reprit son ouvrage avec application. Elle passa le tube de rouge sur les parties charnues de sa bouche. Une dernière touche de blush, elle était prête. Elle scanna son visage pour vérifier que tout était OK, épousseta par réflexe son corsage blanc préféré, ressorti pour l'occasion d'un sac de vêtements qu'elle avait embarqué à la va-vite lorsqu'elle avait quitté la maison. Elle rangea son attirail dans sa vieille trousse à maquillage et sortit de la salle de bains.

6 heures du matin. Il fallait qu'elle accélère la cadence si elle voulait arriver à temps. Elle chaussa ses escarpins et enfila son manteau. Elle attrapait ses clés quand son téléphone se mit à vibrer. C'était Titouan. Évidemment, lui non plus ne dormait pas. Elle hésita à lui répondre. C'était peut-être la dernière fois qu'elle lui parlait. Elle ne savait pas comment les choses allaient tourner. Elle ignorait ses appels depuis quarante-huit heures. Il devait avoir besoin de se confier à elle. Qui d'autre aurait pu le comprendre ? Elle finit par avoir pitié et décrocha.

— T'as vu l'heure ? lui lança-t-elle sans un bonjour.

— Pardon... Je t'ai réveillée ? demanda-t-il, hésitant.

Comment deux êtres qui avaient passé près de vingt ans de leur vie ensemble pouvaient-ils devenir en quelques semaines à peine de tels inconnus l'un pour l'autre ?

— Non, je viens de me lever.

Elle mentait. Impossible de le mettre dans la confidence, de lui dire qu'elle se préparait depuis des heures, tel un boxeur la veille d'un match décisif, à terrasser son ennemi le plus intime. Titouan l'aurait empêchée de sortir de chez elle, il aurait même été capable d'appeler la police.

— Je voulais seulement savoir si tu tenais le coup...

Elle marqua un temps. Il savait très bien dans quel état d'esprit elle se trouvait. Pourquoi lui poser la question ?

— Alizée sort plus tôt du collège et vient déjeuner au resto ce midi, tu pourrais nous rejoindre, proposa-t-il. Ça nous ferait du bien, d'être tous les trois ensemble...

— Ça aurait été sympa, mais je bosse.

— Je pensais que tu aurais pris ta journée, s'étonna-t-il. Dans ce cas, tu peux peut-être passer pour l'apéro ? Ça me ferait vraiment plaisir de te voir...

— Désolée, j'ai d'autres trucs de prévus. Je dois te laisser.

Titouan soupira. Il savait qu'elle le baratainait, qu'elle n'avait rien de prévu, qu'elle ne voulait juste pas le voir.

— OK. Comme tu veux, Mo...

Ce diminutif, par lequel plus personne ne l'appelait depuis qu'ils étaient séparés, lui fit remonter le temps en une fraction de seconde. Défilèrent les moments de rire, de joie, leurs sorties en voilier, leurs nuits d'amour, leurs baisers. Océane. Puis Alizée. Une boule lui bloqua la gorge. Elle avait tout fait pour réprimer la moindre émotion. Et ce simple diminutif, Mo, était sur le point de la faire craquer. Elle ferma les yeux et tenta de se recentrer sur son objectif. Ne pas le perdre de vue. C'était ce qui la faisait tenir depuis ce matin. En réalité, depuis trois mois. Depuis qu'Océane les avait quittés.

— Putain, Mo, je pensais qu'aujourd'hui on aurait pu baisser les armes, se retrouver un peu. Je souffre autant que toi ! Putain...

À l'autre bout du fil, les vannes cédèrent, et Titouan s'effondra. Elle l'entendit pleurer doucement. Mais elle ne pouvait pas lui tendre la main. Pas maintenant. Elle devait garder toute son énergie pour sa mission.

— Je vais te laisser. Au revoir, Titouan.

Elle raccrocha sans lui laisser le temps de répondre. Elle n'avait plus besoin de personne. Titouan ne l'avait-il toujours pas compris ?

Il était temps de partir, à présent. Pas question d'être en retard. Son objectif était que la scène marquât les esprits. Elle avait tout prévu. Sa tenue, mais aussi l'heure et l'endroit. Sentant l'inconfort de ses pieds déshabitués à marcher sur des talons de huit centimètres, elle se demanda si son choix était bien nécessaire, puis se dit que oui. Elle désirait le dominer de toute sa hauteur, l'écraser, l'annihiler.

Elle s'approcha de l'ordinateur pour l'éteindre. Au moment où elle attrapa la souris, le visage d'un homme apparut. « Glenn Bennec, 35 ans, en détention provisoire depuis trois mois à la prison de Rennes, libéré ce matin

à la suite d'un vice de procédure. Professeur d'éducation physique et sportive au lycée de l'Émeraude à Paramé, il est soupçonné d'avoir tué et fait disparaître le corps de la jeune Océane Le Dantec, son élève âgée de 17 ans », indiquait le bandeau qui défilait. Elle fixa le regard de l'homme quelques instants. Ce même regard qui avait osé soutenir le sien en niant l'évidence, sans une once de regret. Elle éteignit l'ordinateur et se dirigea vers la porte d'un pas décidé. Au moment de sortir, elle ouvrit le premier tiroir du meuble de l'entrée. En dessous des quatre gilets de sauvetage, un pistolet semi-automatique. Elle le glissa sans aucune hésitation dans son sac et sortit en fermant la porte derrière elle.

Titouan buvait son café tout en fixant son smartphone. Une photo de tous les quatre, Morgane, Océane, Alizée et lui. Malgré le drame et leur séparation avec Morgane, il l'avait gardée comme fond d'écran. Tant que cette photo était sur son téléphone, croyait-il, le miracle d'un retour à leur vie d'avant était encore possible. Océane n'étant plus parmi eux, plus jamais rien ne serait comme autrefois, mais il ne pouvait pas s'y résigner. Il lui restait Alizée, sa courageuse et belle cadette âgée de quinze ans, qui était devenue son soutien, celle sur laquelle il se reposait, alors que c'était lui qui aurait dû, dans une famille normale, l'épauler. Morgane, elle, n'avait plus personne. Comment faisait-elle pour survivre à autant de solitude ? Comment pouvait-elle, même un jour comme celui-ci, refuser d'échanger ne serait-ce que quelques mots avec lui sur ce qu'elle avait dans le cœur ?

Il revoyait leur coup de foudre vingt ans plus tôt sur une aire d'autoroute bretonne, alors qu'il n'arrivait pas à changer le pneu de son combi Volkswagen qui venait de crever. Elle était institutrice dans une école primaire, mais avait grandi dans le garage à bateaux de son père. Elle s'y connaissait parfaitement en mécanique, son père avait la même camionnette, et elle lui avait porté secours. Jamais il n'avait trouvé une femme aussi sexy. Il se souvenait de la vitesse à laquelle les choses étaient allées ensuite. Leur installation ensemble, leur envie de se marier, d'avoir un enfant, Océane, puis un second, Alizée, deux prénoms symbolisant leur amour commun de la mer et de cette terre bretonne. Il repensait aux plans de leur maison, qu'ils avaient dessinés eux-mêmes, à toutes ces années de bonheur facile et inconscient de la catastrophe à venir. Il se demandait pour la énième fois s'il avait bien tout fait pour sauver leur couple. C'était en tout cas ce dont il se persuadait, mais, les mauvais jours comme celui-ci, il lui arrivait de penser qu'il n'avait pas été à la hauteur. Que Morgane aurait sans doute eu besoin d'un homme plus fort face à cette épreuve. Il s'était pourtant battu pour l'aider à maintenir la tête hors de l'eau, mais elle avait

finallement quitté la maison, lui expliquant qu'elle n'y arrivait plus, habiter avec lui comme si de rien n'était lui était devenu tout bonnement impossible. Elle s'était installée sur le voilier qu'elle avait hérité de son père, amarré dans le port de Saint-Malo. Ils vivaient ainsi séparés, depuis trois longs mois, lui avec l'espoir qu'elle revienne, elle dans un repli sur soi de plus en plus fort. Titouan tentait parfois de lui tendre une perche en lui parlant des jours heureux, en lui faisant comprendre qu'il l'aimait toujours, malgré tout. Mais c'était comme si le cœur de Morgane s'était asséché.

Il était le dernier à essayer. Plus personne n'osait lui proposer une sortie, un café ou juste lui demander des nouvelles, tant elle était devenue froide et distante. Même Alizée, leur propre fille, avait baissé les bras et refusait à présent de passer ses week-ends avec sa mère sur le bateau. Il avait pensé que Morgane se serait battue pour la faire changer d'avis, mais elle avait admis que, malgré la tristesse que lui causait la décision de leur fille, elle la comprenait : elle n'arrivait plus à être une bonne mère. C'était comme si son chagrin pour son aînée était plus fort que son amour pour sa cadette. Comment aimer encore quand son enfant n'est plus ? Combien de fois avait-elle posé cette question à Titouan, comme un reproche de le voir retrouver un semblant de vie sociale, de tout simplement continuer à vivre.

Il terminait son café quand Alizée apparut sur le seuil. Il la contempla quelques instants. Elle leur ressemblait tellement. À Morgane. À Océane. Les trois femmes de sa vie.

— J'y vais, lui dit l'adolescente en souriant un peu trop.

Titouan comprit qu'elle ne désirait pas parler des événements. Bien que ses relations avec sa mère se soient distendues, elle commençait à avoir le même caractère.

— Tu ne veux pas manger quelque chose avant de filer ?

— Merci, je suis en retard, je vais m'acheter un truc à la boulangerie sur la route.

— OK...

Elle lui lança un baiser à distance et prit la direction de la sortie.

— Alizée !

Elle se retourna.

— Tu es sûre que ça va aller ?

— Pourquoi ça n'irait pas ?

— Tu le sais très bien...

— Je m'en fous, de ce type. Qu'ils l'enferment maintenant ou plus tard, qu'est-ce que ça change ? Ça ne me rendra pas ma sœur.

— Si tu veux, tu peux sécher les cours, aujourd'hui.

— Au contraire, s'il y a un jour où j'ai envie d'y aller, c'est aujourd'hui.

— Tu viens toujours déjeuner au resto ce midi ? Fish and chips maison au menu ! J'ai proposé à maman, mais...

— Quelle surprise ! Tant mieux, je préfère quand on est que tous les deux. Allez, bye !

Elle ouvrit la porte, puis se ravisa.

— Si tu veux, je peux sécher pour te tenir compagnie, lui suggéra-t-elle alors.

Le cœur de Titouan se serra. Ce n'était pas aux filles de protéger leurs pères, mais aux pères de protéger leurs filles. Depuis qu'Océane avait disparu et que Morgane était partie, les choses s'étaient inversées entre eux. Il se sentit en dessous de tout.

— Ça va aller, ma chérie. Va rejoindre tes copains.

Elle lui sourit et ferma la porte derrière elle.

Une fois dehors, Alizée entendit une notification sur son téléphone. Elle scruta l'écran. Un message de sa mère. Elle hésita puis tapa avec son index sur le petit carré vert qui ouvrit le SMS. « Je t'aime. Maman. » Elle n'aurait pas pu faire plus court. Elle fut soudain très en colère contre sa mère. Elle la détestait. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle les retint avant qu'elles ne bousillent son maquillage. C'était un jour comme un autre, se répéta-t-elle mentalement alors que son bus scolaire venait d'arriver et qu'elle grimpait à l'intérieur, l'air triomphant de la fille populaire. Elle refusait d'être la sœur de la morte, même si elle savait que c'était ainsi que tout le monde l'appelait au lycée.

La tête dans la cuvette des toilettes, la capitaine Nina Kaminski dégoillait toutes ses tripes. Le repas de la veille y était passé une demi-heure plus tôt. À présent, elle ne rendait plus que de la bile. Depuis l'apparition des deux barres rouges sur son test de grossesse deux mois plus tôt, elle ne comptait plus le nombre d'épisodes qui lui retournaient le ventre. Il y avait les nausées du matin, comme celle-ci, qui la prenaient à la gorge à peine réveillée. Et puis celles qui montaient en journée lorsqu'elle était au commissariat. Ces dernières étaient de loin les plus pénibles. Combien de fois, depuis, avait-elle couru jusqu'aux toilettes et vidé ses boyaux, le plus silencieusement possible afin que ses collègues ne se doutent de rien ? Elle avait essayé de repousser au maximum l'annonce de sa grossesse, de peur qu'on ne la mette dans la case « femme enceinte qui dégoille » ou, pire, au placard. Son supérieur hiérarchique, le commissaire Pierrick Le Guen, l'écartait des dossiers intéressants au motif qu'elle ne connaissait pas encore assez bien la région et rêvait de lui mettre la tête sous l'eau depuis qu'elle avait été nommée à Rennes un mois plus tôt à la place de son candidat favori. S'il avait appris qu'elle était tombée enceinte à peine arrivée, il aurait été capable de la faire transférer au service des archives.

Mais ses allers-retours incessants aux toilettes n'avaient pas abusé longtemps ses collègues. La rumeur avait fait le tour du commissariat et avait fini par parvenir aux oreilles de Le Guen. Il l'avait alors convoquée pour la féliciter. Et l'avait cantonnée, comme elle l'avait craint, aux affaires les moins palpitantes du commissariat.

Elle n'avait pas calculé son début de grossesse. Elle pensait même qu'elle ne serait jamais enceinte. Ils avaient tous les deux dépassé la trentaine et essayaient d'avoir un enfant depuis plus de deux ans. La gynécologue qu'ils avaient consultée quelques mois auparavant à la demande de Maël dans l'éventualité d'une FIV leur avait fait passer toute une batterie de tests : ils n'avaient aucune pathologie qui les aurait empêchés de devenir parents.

Leur seul problème, les avait-elle sermonnés, était la distance géographique qui les séparait. Nina était en poste dans un commissariat de la région parisienne, alors que Maël était à la tête d'une petite école de surf à Saint-Malo. Les deux villes avaient beau n'être qu'à deux heures trente en TGV, pour que Nina ait une chance de tomber enceinte, il n'y avait pas de mystère, il fallait qu'ils fassent l'amour plus d'un ou deux week-ends par mois. C'était statistique ! Le médecin avait écarté la FIV, leur avait conseillé de se rapprocher et parié que cela irait ensuite très vite. Nina et Maël étaient ressortis de cette visite un peu décontenancés. Force était à présent de constater que la gynécologue avait eu raison. Nina était tombée enceinte à peine une semaine après avoir posé le pied sur le sol breton.

Maël avait proposé le premier de lâcher le surf et Saint-Malo pour la rejoindre. Cela avait suffi à Nina pour décider que c'était elle qui quitterait la banlieue parisienne pour Saint-Malo. Elle n'en pouvait plus, de la cage à lapin dans laquelle elle était obligée de vivre en raison de son maigre salaire de flic, en totale inadéquation avec les prix de l'immobilier local, mais aussi de la grisaille parisienne. Depuis qu'elle avait rencontré Maël à l'occasion de vacances en Bretagne, elle était tombée amoureuse de la région. Le déménagement fut donc une vraie libération. Elle déchanta vite lorsqu'elle fit la connaissance de Pierrick Le Guen. Il voyait d'un très mauvais œil la nomination d'une flic qui n'était pas du cru et pensait que Nina avait été pistonnée, ce qui n'était pas le cas. Elle était juste sortie première de sa promotion à l'école de police, et surtout pouvait se prévaloir depuis d'une liste d'affaires criminelles résolues longue comme le bras.

Nina culpabilisait de cette grossesse, elle avait l'étrange impression de n'avoir pas été loyale envers la « maison police », de lui avoir fait au sens propre un enfant dans le dos. Et elle en voulait à Maël d'être un peu responsable de la situation. Voulait-elle de cet enfant ? Oui, plus que tout. Voulait-elle être enceinte, vomir tripes et boyaux et être diminuée physiquement sur ses enquêtes ? Non. C'était la contradiction dans laquelle elle vivait depuis deux mois.

Dans la pièce d'à côté, encore au lit, Maël lui demanda si tout allait bien. À genoux devant la cuvette, Nina tendit son majeur en direction de la porte sans répondre. Toujours la même histoire, les hommes veulent des enfants, mais ce sont les femmes qui trinquent. Elle avait le sentiment de s'être fait embobiner par ses mots doux, ses yeux de velours et ses mains expertes.

Bref, par son amour pour lui. Il avait réussi à la convaincre que tout irait bien et qu'elle pourrait continuer son boulot de flic. Ce serait lui qui s'occuperait du même le soir, des courses, des repas, et plus tard des trajets pour aller aux cours de piano, de tennis, de volley, et pourquoi pas de tir au pigeon, avait-il plaisanté. Son activité au club était soutenue, mais il avait tout de même plus de souplesse dans son emploi du temps que Nina. Elle savait qu'elle pouvait compter sur lui et qu'il tiendrait ses promesses. Sauf qu'il y avait quelque chose qu'il ne pouvait pas faire à sa place, c'était d'être enceinte. Cette épreuve allait durer neuf longs mois, et probablement quelques mois supplémentaires. Elle avait surfé sur Internet et découvert toutes les péripéties physiologiques que lui réservaient la grossesse et l'accouchement. Si on lui avait dit la vérité, Maël aurait essuyé un « non » ferme et définitif de sa part. Elle rabaissa la lunette et tira la chasse d'eau. Elle se releva et ouvrit le robinet pour se rincer la bouche. Elle croisa son reflet dans le miroir. En quatre semaines à peine, ses seins avaient gonflé d'un coup et commençaient à être striés de grosses veines bleues. C'était comme si elle observait une autre femme.

— Je t'ai vue me faire un doigt.

Maël apparut derrière elle, la tête enfarinée. Il attrapa ses seins à pleines mains et l'embrassa dans le cou. Visiblement, lui appréciait le changement. Nina se laissa faire en souriant, et toute sa colère se dissipa.

— Le doigt, c'est contre l'alien. Et un peu contre toi parce que c'est toi le père.

— Encore des nausées ?

Elle fit « oui » de la tête.

— Entre mes gros boobs et mes trois gerbes par jour, j'aurais pas pu leur cacher ça encore longtemps au boulot.

— Tu aurais pu leur dire que tu avais mangé trop de kouign-amann !

Nina explosa de rire et l'embrassa. En sentant les lèvres chaudes de Maël sur les siennes, elle changea d'avis et sut qu'elle lui dirait de nouveau « oui » pour le bébé, malgré tous les désagréments qu'elle subissait depuis deux mois. Elle ne savait pas si elle ferait une bonne mère, mais elle était certaine qu'il ferait un bon père.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer...

— Facile à dire, pour toi...

— Quand il ou elle naîtra, plus rien n'aura d'importance... ton boulot, tes

chefs, tes crimes, tu relativiseras.

— Et si je ne l'aime pas ?

— Impossible, les parents aiment toujours leurs enfants. Quand on y pense, c'est magique, non ?

Il caressa son petit ventre arrondi.

— Dire qu'il y a un mélange de toi et de moi qui pousse là-dedans...

— Mouais, les quelques mois que j'ai passés dans une brigade des mineurs m'ont prouvé le contraire. Je peux te dire que des parents qui n'aiment pas leurs enfants, il y en a un paquet.

— Des pères en général...

— Oh non, des mères aussi... L'instinct maternel, ça n'existe pas. Encore un mythe inventé par des mecs pour culpabiliser les femmes.

Maël sourit.

— Tout ira bien.

— Si tu le dis...

Nina embrassa son mari.

— Tu me fais un café ? C'est tout ce que je peux avaler.

— T'abuses pas, hein ?

Nina le fixa sans comprendre.

— Du café. Pas plus de deux par jour.

— Ah non, ça va pas commencer. « Mon corps, mon choix », ça te dit quelque chose ?

Maël sourit. Nina regarda sa montre.

— Je suis en retard, ce salopard de Le Guen m'a mise sur la levée d'écrou d'un type libéré pour vice de procédure. Comme si un bleu ne pouvait pas faire ça à ma place.

— L'avantage, c'est que, maintenant qu'il sait que tu es enceinte, il ne peut plus t'emmerder, tu es une salariée protégée.

— Et je vais avoir une promotion ! Tu parles. Mais à chaque jour suffit sa peine.

— Le type que tu dois aller chercher, c'est Glenn Bennec ?

— Oui, tu le connais ?

— Un peu, c'est un prof du lycée qui surfait au club le week-end. On l'accueillait aussi avec ses élèves. Il est accusé d'avoir tué et fait disparaître le corps d'une gamine du coin, juste avant ta mutation. La fille du patron

d'un super resto de poisson à côté du club. Avant le drame, je pensais t'y emmener, mais avec cette histoire, ça m'a refroidi.

— Déjà que le mec a perdu sa fille, si tout le monde se dit comme toi... son établissement va couler.

— C'est sûr... On ira si tu veux ?

— On verra, pas sûre que j'aie envie de bouffer du poisson en ce moment.

— Comment il a pu y avoir un vice de procédure sur une affaire de meurtre, je comprends pas ?

— Une connerie. L'avocat de Bennec a fait une demande de libération pour son client en détention provisoire. Ils le font tous, même si pour des affaires de meurtre ils n'ont aucune chance. Sauf que cette fois, dans sa réponse, le greffier de juge a écrit qu'il « infirmait » la détention préventive au lieu du mot « confirmer ».

— Le greffier avait bu, ou quoi ?

— À mon avis, il avait juste quatre tonnes de dossiers et de courriers à gérer. Toujours est-il que le juge a été obligé de le faire sortir et qu'en attendant son procès aux assises, Bennec est libre comme l'air et considéré comme innocent.

— C'est dégueulasse... Dire que le mec n'a toujours pas dit où il avait caché le corps de la gamine. Je serais les parents, j'irais le zigouiller.

Nina explosa de rire.

— Mais bien sûr, Clint ! On ne tue pas aussi facilement les gens. C'est que dans les films, les parents vengeurs qui sortent le gun et se font vengeance. Dans la vraie vie, c'est dur, malgré toute la haine que tu peux avoir, de viser une personne et de se dire que tu vas lui ôter la vie.

Maël fit une moue dubitative.

— Bennec l'a fait, pourtant, souligna-t-il.

— Je ne te dis pas qu'il n'y a pas de meurtriers, je suis la preuve qu'il y en a puisque mon taf, c'est de les mettre au trou. Je dis juste que pour passer à l'acte il faut avoir épuisé toutes les solutions et ne pas avoir le choix, ou être un psychopathe, ce qui heureusement ne court pas les rues. Les gens normaux qui passent à l'acte, sans une raison de vie ou de mort, c'est rare.

— Mouais... J'ai des doutes, là... Bennec était un type normal...

— Normal, normal... Ce connard de Le Guen n'a pas voulu me filer le dossier, mais les collègues m'ont dit qu'il était soupçonné de s'être tapé

plusieurs de ses élèves mineures quand même. T'avais rien remarqué au club ?

— Rien ! C'est un beau mec, les filles lui tournaient autour, mais j'ai jamais vu un geste déplacé.

— Ces mecs-là sont prudents.

— En tout cas, c'est hard pour les parents. Je sais pas comment ils vont supporter de le croiser en ville.

— Moi non plus, mais ils ont pas le choix, c'est la loi. Bon, tu me le fais, ce café ?

— Oui, capitaine !

Maël l'embrassa et fit demi-tour, laissant Nina seule à ses pensées. L'avantage des nausées, c'était qu'elles ne vous laissaient pas le temps de ruminer. Nina sentit de nouveau une boule lui monter dans la gorge et se jeta sur la cuvette des toilettes. Au loin, Maël avait mis en route la machine à moulin à café et n'entendait rien. Il affichait un grand sourire, heureux comme un futur père, à mille lieues de se douter combien Nina le maudissait entre deux jets de vomi.

Morgane roulait le long de la côte. Elle était étonnamment calme pour une femme qui s'apprêtait à assassiner un homme. Elle savait déjà qu'elle tirerait en pleine tête. Combien de fois avait-elle imaginé la scène ? Elle qui le hélait à sa sortie de prison, lui qui la chercherait dans la foule venue le soutenir ou le conspuer, leurs regards qui se croiseraient, la terreur dans ses yeux à la vue de l'arme qu'elle pointerait sur lui, puis le bruit de la détente, et sa cervelle qui se répandrait sur le sol. Morgane n'avait pas peur, au contraire. Elle avait hâte d'y être, de se poster devant la porte du centre de détention et de compter les minutes jusqu'à ce que cette ordure apparaisse. Elle espérait juste qu'il n'y aurait pas trop de journalistes et qu'elle ne blesserait personne d'autre que Glenn Bennec. Cela faisait trois mois qu'elle attendait ce moment.

Avant le drame, lorsqu'elle lisait les faits divers dans la presse et qu'elle pensait encore que cela n'arrivait qu'aux autres, elle se disait que, si elle se trouvait un jour confrontée à la mort de l'une de ses filles, elle n'hésiterait pas un instant. Elle n'avait pas compris la logique de ce père qui avait défrayé la chronique pour avoir enlevé le bourreau de sa fille en Allemagne, où il s'était caché, et qui l'avait ramené en France pour le faire juger. Elle avait pensé qu'il s'était bien compliqué la vie. Pourquoi ne pas avoir éliminé purement et simplement le monstre ? Ce n'était pas par crainte des poursuites puisque, ironie de l'histoire, ce père avait été condamné pour enlèvement et effectué un an de prison. Elle avait alors supposé que sa foi l'en avait empêché. Tu ne tueras point. C'était le pilier de la Bible.

Contrairement à cet homme, elle n'était pas croyante et bien décidée à se faire vengeance elle-même. Elle avait cependant compris que, s'il paraissait facile dans les films ou les romans policiers de tuer quelqu'un, c'était un peu plus compliqué dans la vraie vie. Il fallait se procurer une arme, pour cela avoir de l'argent, un réseau, puis apprendre à s'en servir, bref toute une logistique très éloignée des compétences d'une simple directrice d'école

primaire comme elle. Cela ne l'avait pas découragée. Elle s'était inscrite dans un club de tir, s'entraînait au moins deux fois par semaine et venait de s'acheter une arme quand elle avait appris la nouvelle de la libération de Bennec pour vice de procédure. Elle n'avait pas prévu de mettre son plan à exécution aussi tôt, elle avait misé sur la période du procès, mais elle se sentait prête. Il lui était, de toutes les manières, insupportable de savoir cet homme en liberté. Elle ne pourrait retrouver la paix avant de le voir six pieds sous terre.

Le vert de la mer se fondait avec le gris du ciel. Il allait pleuvoir dans quelques minutes, comme souvent à marée montante. Tant mieux, pensa-t-elle, cela ajouterait à la beauté de la scène. *A priori*, une fois qu'elle aurait tiré, les policiers en faction devant la prison se jetteraient sur elle. Elle avait conscience qu'elle terminerait sa vie dans une cellule. Elle vivait emmurée dans son chagrin depuis la mort d'Océane. Cela ne changerait pas. Au moins, cette fois, elle en serait responsable. Elle songea à Alizée. Elle savait qu'elle était sur le point d'abandonner sa cadette, comme elle le faisait malgré elle depuis trois mois. Ce serait en tout cas ce qu'Alizée penserait. Ce n'était pas totalement faux. Depuis la disparition d'Océane, Morgane n'arrivait plus à profiter et choyer comme elle aurait dû le faire la fille qui lui restait. Elle se disait paradoxalement que, une fois son devoir accompli, une fois le meurtrier d'Océane tué de ses propres mains, elle pourrait enfin redevenir une mère pour Alizée, même si c'était derrière les barreaux d'une prison.

Lorsqu'elle s'était inscrite au lendemain de la disparition d'Océane, au club de tir, personne ne s'était interrogé. Pas même son psy. Pour tous, elle avait besoin de reprendre sa vie en main et de se sentir de nouveau en sécurité après le drame, l'apprentissage du tir était un moyen comme un autre d'y arriver. Son psy l'y avait même encouragée. Évidemment, l'avait-il avertie, elle ne se servirait jamais d'une arme dans la vie, mais le simple fait de savoir qu'elle en était capable lui donnerait une réassurance bienvenue. Au stand de tir, tout le monde connaissait son histoire. Ils l'avaient tout de suite prise sous leur aile. Certains se doutaient peut-être que son assiduité avait pour but d'exploser le crâne de l'homme qui avait tué sa fille dès sa sortie de prison. Si c'était le cas, ils n'avaient rien dit, comme s'ils l'avaient soutenue dans son projet, c'était en tout cas ainsi qu'elle avait interprété les choses.

Lorsque le procureur avait annoncé que Bennec allait être libéré pour vice de procédure, Titouan avait remué ciel et terre, intervenant même dans les médias, dans l'espoir de faire revenir le tribunal sur cette décision, alors qu'elle avait préféré garder le silence. Il lui en avait beaucoup voulu de ne pas monter au créneau avec lui. Il avait pensé qu'elle vivait un choc traumatique tellement important qu'elle n'arrivait plus à ressentir quoi que ce soit. Il n'avait pas compris qu'au contraire son cœur débordait d'émotion. Elle jubilait à l'idée de pouvoir faire la peau à Bennec plus tôt que prévu. Contrairement à Titouan, elle ne voulait pas qu'il retourne en prison. Elle voulait qu'il meure.

Elle regarda l'heure. C'était le moment de prévenir l'école de son absence. Elle composa le numéro de l'accueil sur son smartphone et le mit sur haut-parleur.

— Groupe scolaire de l'Émeraude, bonjour, entendit-elle résonner dans l'habitacle de sa voiture.

— Marie ? demanda Morgane.

— Salut, ma belle, je remplace Claude à l'accueil, il est malade.

— T'es vraiment multicarte, sourit Morgane.

— On pourra pas dire que je sers à rien, au moins ! rigola Marie.

Marie Pelletier était arrivée à la rentrée de septembre, elle faisait partie des contractuelles appelées en renfort en urgence par le rectorat face à la pénurie d'enseignants. Comme ses collègues, Morgane avait vu l'arrivée de cette petite brune à lunettes avec une grande méfiance. Elle avait certes un master en psychologie, son CV indiquait qu'elle avait travaillé de nombreuses années en tant que garde d'enfants à domicile, dans des crèches et auprès de jeunes en difficulté, mais elle n'avait jamais enseigné. Morgane avait été chargée de la coacher pour ses débuts, ce qui ne l'avait guère enchantée. Mais, très vite, elle avait constaté que Marie se donnait à fond, travaillait tous les soirs les programmes des classes qui lui étaient dévolues, et ne rechignait jamais à remplacer au pied levé une institutrice malade ou même, comme ce matin, le gardien. Surtout, les enfants l'adoraient et elle avait réussi à se faire respecter comme peu de débutantes. Morgane et ses collègues avaient fini par baisser les armes et accueillir Marie comme une des leurs. Morgane l'encourageait même à passer le concours de recrutement de professeurs des écoles pour être titularisée et lui avait proposé de l'aider. Marie avait vécu en direct le drame qui avait frappé

Morgane quelques semaines à peine après son arrivée. Bizarrement, c'était de cette quasi-inconnue qui ne connaissait presque rien de sa vie que Morgane s'était rapprochée. Marie n'avait pas d'enfants, ne pouvait savoir la douleur, l'arrachement monstrueux, presque physique, jusqu'au fond de ses tripes, que l'on ressentait lorsqu'on perdait un enfant. C'était paradoxalement pour cela qu'elle préférait sa présence à celle de ses autres amies, mères de famille comme elle. Marie ne pleurait pas avec elle, elle se contentait de la rassurer et de la soutenir. Elle était devenue l'une des rares personnes dont elle supportait encore la compagnie. En tout cas, pensa Morgane, si elle terminait sa vie en prison, Marie ferait partie des personnes qu'elle regretterait.

— Tout va bien ? demanda celle-ci.

— Non, je ne me sens pas en forme, je ne viendrai pas ce matin.

— On s'en doutait un peu, ne t'inquiète pas. J'espère que tu ne passes pas cette journée seule, au moins ?

Morgane marqua un silence.

— Je peux venir au bateau après le boulot, si tu veux.

— C'est gentil, mais non.

— Tu me promets que tu m'appelles, si ça va pas ?

— Promis... Marie ?

— Oui ?

— Merci.

— De rien, ma belle.

Morgane raccrocha. La prochaine fois qu'elle reverrait Marie, ce serait au mieux dans un parloir, songea-t-elle. Alors qu'elle se voyait dans sa future cellule miteuse de la prison de Rennes, elle aperçut au loin des gyrophares allumés. Un accident. La circulation ralentit, jusqu'à ce qu'elle se retrouve à l'arrêt. Elle vit un camion couché en travers de la route au loin. Elle comprit qu'elle n'était pas sortie de l'auberge. Elle commença à craindre de ne pouvoir arriver à temps pour la sortie de Bennec. Jusqu'à quand les éléments allaient-ils se liguer contre elle ? Lui enlever sa fille n'avait-il pas suffi ? Qu'est-ce qu'elle avait fait pour mériter ça ? N'avait-elle pas assez souffert ? Elle poussa un hurlement de rage et se mit à pleurer.

Dans sa cellule, Glenn Bennec avait encore du mal à y croire. D'ici quelques minutes, il serait dehors, enfin libre. Il aurait dû se réjouir, et pourtant il avait peur. Qu'allait-il devenir ? En trois mois, tout s'était écroulé. Plus personne de son entourage ne lui donnait signe de vie, et, même s'il était considéré comme innocent jusqu'au procès, son poste au lycée avait été suspendu. Il y avait peu de chances que son existence d'avant reprenne comme si de rien n'était. Tout était sorti dans la presse. Les messages échangés avec Océane, leurs rendez-vous, les témoignages des autres jeunes filles. Glenn se prit la tête entre les mains. S'il s'était tenu à carreau, rien de tout cela ne serait arrivé. Il avait toujours aimé séduire, et il s'était vite rendu compte que sa belle gueule, associée à sa manière d'enseigner le sport, de proposer chaque année une activité plus fun que les autres profs, comme ce stage de surf, bref de traiter ses élèves d'égal à égal, lui donnait une certaine aura auprès d'eux. Il ne se serait jamais douté que ça irait jusqu'à une condamnation pour meurtre. Avec son avocat, il s'était battu pour convaincre les flics et le juge de son innocence, mais force était de constater que toutes les preuves étaient contre lui. Jusqu'à ce couteau retrouvé avec l'ADN d'Océane. Son couteau. Un couteau de pêche qu'il avait toujours avec lui, couvert de ses empreintes. Et de celles d'Océane.

Il se demandait s'il n'aurait pas préféré rester en prison. Il savait qu'il était une cible, le juge l'avait prévenu. De nombreux groupes sur les réseaux sociaux appelaient à le punir. Il lui avait même conseillé de déménager le temps que le procès démarre, de ne pas se montrer en ville.

Mais Glenn n'avait pas d'autre point de chute que son appartement de Rochebonne. Il avait bien appelé ses amis les plus proches pour qu'ils l'hébergent en attendant de trouver une solution, mais tout le monde lui avait tourné le dos. Il était devenu un pestiféré. Il allait devoir retourner chez lui. Le juge lui avait proposé une escorte policière pour le ramener, mais il ne pouvait pas faire plus jusqu'au procès d'assises qui pouvait avoir

lieu dans un an, vu la lenteur de la justice. Déjà qu'il avait bénéficié d'une erreur gravissime de l'administration, on n'allait pas en plus utiliser l'argent public pour le protéger. Étrangement, il avait hâte que son procès commence. Il avait encore l'espoir d'être acquitté. Après tout, songea-t-il, il y avait eu un premier miracle avec ce vice de procédure, peut-être y en aurait-il un second avec un acquittement ? Son avocat trouverait peut-être un élément qui l'innocenterait, et il pourrait alors enfin reprendre le cours de sa vie. Il savait qu'il y avait peu de chances que cela arrive, mais il avait besoin d'y croire. Sinon, autant se mettre une balle dans la tête.

Celle qu'il redoutait le plus de croiser, c'était Morgane. Le juge l'avait informé que la famille d'Océane serait en souffrance compte tenu de sa libération. Il revoyait son regard désespéré lorsque les flics étaient venus l'embarquer au lycée. Elle recollait soudain les morceaux, et le choc avait été terrible pour elle d'imaginer que l'homme en qui elle avait eu confiance lui avait enlevé l'être qui lui était le plus cher. Dans un réflexe absurde, alors qu'il était menotté et poussé vers la sortie par les policiers, il lui avait crié qu'il n'avait rien fait, qu'il était innocent. Sa voix sonnait faux, comme s'il n'y croyait pas lui-même, car il savait bien qu'il avait fait quelque chose. Il savait qu'il lui avait menti. Qu'il avait joué avec ses sentiments et que, à cause de cela, il avait détruit sa vie. Malgré tout ce qu'il s'était passé entre eux, il pensait encore à elle. Il avait cherché à la joindre plusieurs fois depuis la prison, mais elle avait toujours refusé de lui parler. Il avait même eu un avertissement du juge à cause de cela. S'il persistait à harceler la mère de sa victime, il serait privé de tout contact avec l'extérieur et mis à l'isolement. Il avait alors abandonné l'idée de s'expliquer avec elle. Son séjour était déjà suffisamment difficile, il savait qu'il n'y survivrait pas si ses conditions de détention étaient durcies.

Il entendit les pas du gardien derrière la lourde porte de fer. On venait enfin le chercher. Il se regarda dans le miroir fêlé accroché au mur. Il avait perdu une dizaine de kilos en trois mois et ses cheveux avaient considérablement blanchi. Il faisait peine à voir. Il doutait cependant que quiconque à l'extérieur eût pitié de lui. La porte s'ouvrit.

— Vous êtes prêt ? demanda le gardien d'une voix neutre.

Glenn fit « oui » de la tête.

— Suivez-moi, on va vous rendre vos affaires. Des policiers vont venir

vous chercher pour vous raccompagner chez vous. Et ensuite vous serez libre.

Glenn hésita un instant. Il avait l'impression de sauter dans le vide. En comparaison avec ce qui l'attendait dehors, la prison où il n'était qu'un assassin parmi d'autres lui aurait presque semblé un cocon douillet. Dehors, il savait qu'il allait devenir l'homme à abattre.

OceanofPDF.com

Trois mois avant le bateau

6

Océane passait consciencieusement ses longs cheveux roux qu'elle avait hérités de sa mère au lisseur, même si elle savait que tout son travail serait englouti au sens propre dans moins de trente minutes. D'ici une demi-heure, elle plongerait équipée d'une combinaison intégrale dans l'océan glacé pour une séance de surf organisée par son professeur d'EPS avec sa classe de terminale. Autant dire qu'il ne resterait rien de sa coiffure. Elle glissait doucement l'appareil sur ses mèches dorées, qui dégageaient une légère fumée à chaque passage, quand Alizée tambourina comme une folle à la porte. C'était la troisième fois en cinq minutes.

— Tu vas sortir, à la fin ! On va être à la bourre !

— C'est bon, j'arrive... Désolée, si je ne suis pas aussi belle au naturel que toi, répondit Océane, ironique.

Il restait une quinzaine de minutes avant le passage du bus scolaire, mais Alizée craignait déjà d'être en retard. Océane l'entendit pousser un juron et tourner les talons. Alizée prit bien soin de manifester son courroux en dévalant bruyamment l'escalier. La cadette des Le Dantec avait toujours été la plus stressée des deux. Alizée venait à peine d'entrer en seconde, mais elle angoissait déjà pour le baccalauréat. Elle était première dans toutes les matières, mais cela ne la rassurait pas pour autant. Elle ne voulait surtout pas se faire détrôner, elle avait toujours besoin de travailler et de réviser plus. Les centres d'intérêt d'Océane étaient à l'opposé de ceux de sa petite sœur. Tout ce qui l'intéressait, c'étaient les vêtements, les sorties entre copines et bien sûr les garçons. Elle était cependant suffisamment maligne pour mettre le turbo quand il le fallait et calmer les parents. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait faire une fois son bac en poche, mais cela ne l'inquiétait pas outre mesure. Le moment venu, elle verrait bien dans quel état d'esprit elle se trouverait, et si elle opterait pour une école de cinéma ou plutôt de mode. Ce dont elle était certaine, c'était qu'elle ne

voulait plus entendre parler de maths, d'économie ou de philosophie, autant de matières qui l'avaient toujours enquinée.

Elle se regarda dans le miroir. Sa coiffure ne durerait pas, mais cela valait le coup. Car si Alizée rêvait d'être la meilleure en classe, Océane n'aspirait qu'à une seule chose : être la plus belle, et particulièrement ce matin. Comme chaque année à la rentrée de septembre, elle avait jeté son dévolu sur un petit nouveau. Cette année, pour la première fois, il ne s'agissait pas de l'un de ses camarades de classe, mais de l'un de ses enseignants. Glenn Bennec venait d'arriver au lycée de l'Émeraude. Jusqu'ici en poste à Brest, il remplaçait le vieux Morel, parti à la retraite. Il ne fallut pas plus d'une semaine pour que tous les élèves du lycée, et plus spécialement les filles, s'accordent à dire qu'ils avaient gagné au change. La trentaine, grand, brun, élancé, et surtout très sportif, Bennec était ce qu'Océane appelait avec ses copines un « BG ». Elle n'était pas la seule à l'avoir remarqué : elles étaient plusieurs à se pâmer et à ricaner comme des cruches dès qu'il leur adressait la parole. Quel était son sport préféré ? Le surf. Était-il marié ? Non. Avait-il une fiancée ? Pas en ce moment. Bennec s'étonnait de leurs questions intrusives, faisait mine d'être choqué, mais il leur répondait toujours. Océane ne savait pas si elle se faisait des films, mais elle avait l'impression qu'il la regardait un peu plus que les autres. Comme cette fois où elle avait piqué le soutien-gorge push-up de sa mère et que son regard s'était un peu trop attardé sur son décolleté. Et cette autre fois où il lui avait proposé de la ramener chez elle alors qu'elle avait raté son bus et qu'elle marchait seule sous la pluie. Elle adorait prononcer son prénom lorsqu'elle était seule, et l'écrire, encore et encore, dans son journal intime. Elle s'amusait parfois à associer son prénom au nom de Bennec, s'imaginant qu'ils étaient mariés. Elle avait beau se dire féministe, recadrer régulièrement son père sur certaines blagues qu'elle jugeait sexistes, elle avait en secret des rêves de midinette. Elle n'avait confié à personne son attirance pour son prof de sport, comme si elle craignait qu'on ne la décourage ou qu'on ne lui démontre qu'elle s'illusionnait. Elle ne savait pas très bien ce qu'elle attendait de lui. Être simplement remarquée par lui ? Lui plaire ? Ou plus ? Elle avait dix-sept ans, ne l'avait encore jamais fait, et se disait parfois qu'un homme mûr saurait mieux s'y prendre que les quelques spécimens inexpérimentés de son âge auxquels elle avait eu affaire.

Elle était plongée dans ses pensées lorsqu'on tambourina de nouveau à la

porte. Elle reconnut cette fois le coup de main de sa mère. Océane rangea tous les accessoires qu'elle lui avait piqués dans sa trousse de toilette, se passa son baume sur les lèvres et sortit. Morgane, qui était déjà prête à partir pour l'école maternelle, marqua un temps en la voyant apparaître.

— Le lisseur ? Vraiment ? Pour une séance de surf ?

Titouan, qui venait de se réveiller, passa devant elles et se mit à rire.

— Tais-toi, Mo, t'y connais rien. Notre fille pratique un style de surf qui ne mouille pas.

Morgane ne put s'empêcher de sourire. Titouan embrassa sa femme tendrement sur la bouche, puis sa fille sur la tête et passa son chemin.

— C'est ça, fous-toi de moi, répondit Océane, pas amusée du tout.

— Ta sœur est déjà partie, allez, dépêche-toi, tu vas rater le bus, lui lança Morgane.

Océane souffla ostensiblement et dévala l'escalier. Elle qui avait été si fusionnelle avec sa mère avait depuis quelque temps de plus en plus de mal à supporter ses remarques et ses conseils. Son côté directrice d'école, ce qu'elle était, l'exaspérait. Elle attrapa son sac et se dirigea vers la porte. Quand elle vit à travers la vitre le bus.

— Qu'est-ce qu'il fout ? Il est en avance !

Elle regarda l'heure à sa montre. Non, c'était elle qui était en retard. Elle sortit de la maison et se mit à courir jusqu'à l'arrêt.

— Hé, attendez-moi !

Dans le car, derrière les vitres teintées, Alizée avait repéré sa sœur qui fonçait dans sa direction. Mais elle ne fit rien pour que le chauffeur attende un peu.

— Bien fait pour ta gueule, marmonna-t-elle dans sa barbe.

Le chauffeur enclencha la première et partit. Essoufflée, Océane stoppa sa course : le car était déjà loin. Morgane, qui avait assisté à la scène, attrapa ses clés de voiture et sortit de la maison.

— Je peux y aller, lui lança Titouan.

— Tu as bossé jusqu'à 1 heure du matin, reste tranquille. Je pars pour l'école, de toute façon.

— T'es sûre ?

— T'inquiète pas, j'ai largement le temps, le coupa Morgane.

Elle embrassa son mari et sortit. Titouan regarda sa montre, Morgane allait

se mettre en retard pour qu'il puisse récupérer, et il en fut touché. Vingt ans qu'ils vivaient ensemble, et ils étaient toujours aussi complices et solidaires.

Dehors, Morgane héla sa fille, dépitée devant l'Abribus.

— Allez, monte, je t'emmène.

— Tu vas pas à l'école ? lança Océane.

— Bah, si, mais tu fais comment, sinon ?

— On peut demander à papa, le club de surf est à côté du resto.

— Papa n'a pas le temps, mentit Morgane. Bon, tu grimpes ?

Océane s'exécuta.

— C'est sympa de la part de votre prof de sport, d'organiser cette séance de surf, non ?

— C'est juste l'automne, on va attraper la mort... Mais sinon il est sympa.

Morgane observa sa fille. Elle mourait d'envie de la questionner sur Bennec. Qu'est-ce qu'elle aurait dit, si elle avait su que sa mère l'accompagnait seulement pour pouvoir le croiser et lui parler ? Elle allait être en retard au boulot, mais les occasions étaient trop rares pour louper celle-là.

Elle avait mis du temps à faire sa connaissance. Toutes ses collègues l'avaient repéré avant elle et s'amusaient comme des gamines à essayer de le voir au loin pendant la récré. La cour du primaire et le gymnase du lycée se jouxtaient. Lorsque Morgane s'était moquée d'elles, elles lui avaient rétorqué qu'elle avait peut-être la chance d'avoir un super mec à la maison, mais que ce n'était pas leur cas à elles. Elle s'était alors aperçue qu'en effet elle était la seule à avoir une vie de couple classique. Elles étaient toutes soit célibataires, soit divorcées. Elle s'était alors dit que, en effet, elle avait de la chance.

Et puis elle avait enfin croisé Bennec.

Depuis, elle se demandait si sa vie de couple n'était pas trop monotone. Elle aimait Titouan plus que tout et n'aurait changé de vie pour rien au monde, mais Bennec avait réveillé en elle des émotions enfouies. Elle avait l'impression d'être retombée en adolescence, le guettant sur le parking du groupe scolaire ou à la cantine, où tous les profs déjeunaient. Mais elle n'avait encore jamais osé lui adresser la parole. Grâce au stage de surf d'Océane, elle tenait enfin l'occasion de faire sa connaissance. Elle ne savait pas encore comment elle allait justifier de descendre de la voiture et

d'accompagner Océane jusqu'au club, mais elle avait tout le temps du trajet pour trouver une excuse.

OceanofPDF.com

Une semaine avant le bateau

7

L'accident de camion n'avait pas compromis le plan de Morgane. Elle connaissait toutes les petites routes et les contournements entre Saint-Malo et Rennes et était arrivée pile à l'heure où Bennec devait sortir de prison. N'ayant pas réussi à trouver une place plus près, elle s'était garée à une centaine de mètres de la porte du centre pénitentiaire. Elle réalisa que si elle descendait de la voiture et traversait la foule avec son arme pour lui tirer dessus à bout portant, on l'arrêterait avant qu'elle ne s'exécute. Si elle voulait réussir son coup, elle allait devoir rester éloignée pour le tuer. C'était difficile, mais pas impossible.

Au stand de tir, elle s'était entraînée depuis différentes distances, afin d'être prête à faire face à toutes les circonstances. Elle avait ainsi appris à tirer aussi bien de près que de loin avec son Sig P210. La différence résidait dans l'inclinaison de l'arme par rapport à la cible. Pour un projectile 9 mm de 124 grains, à cent mètres, il fallait viser *grosso modo* trente centimètres en dessous de la cible pour l'atteindre.

Elle sortit son arme de son sac, vérifia qu'elle était chargée et la posa sur ses genoux. Afin d'être surélevée et d'avoir la meilleure visibilité possible, elle avait pris pour l'occasion le vieux combi Volkswagen de son père qui attendait d'être mis à la casse dans son garage près du port. Elle observa l'attroupement devant la prison : plusieurs personnes brandissaient des pancartes contre Bennec, le traitant d'assassin, ou réclamant, pour certains, des peines plus sévères pour les meurtriers d'enfants. Aucun ne le défendait ou clamait son innocence.

Il méritait ce qui lui arrivait. Et ce qu'il allait subir à présent.

En attendant qu'il sorte, elle se rappela tous ces moments volés à son mari, à ses filles, à sa famille, pour le retrouver après les cours. La première fois, il lui avait proposé de l'accompagner au cinéma à la séance de 17 heures. Cette proposition, pour le moins incongrue pour un rendez-vous

galant entre deux adultes, lui avait paru bien plus compromettante que s'il lui avait donné rendez-vous dans un hôtel. Pourtant, à cette heure, personne n'en aurait jamais rien su et, si quelqu'un les avait croisés, elle aurait pu dire qu'elle avait rencontré son collègue par hasard dans la file d'attente. Mais Bennec n'avait pas eu cette idée de rendez-vous par hasard, il avait senti ce qui manquait à Morgane alors qu'elle-même n'en avait pas conscience. Il avait deviné qu'elle n'avait pas besoin d'un amant, mais d'un amoureux, d'un homme qui fasse de nouveau battre son cœur, qui la réveille de son train-train quotidien. Qui la fasse se sentir femme, et pas seulement mère. Morgane avait fini par accepter le rendez-vous et ils s'étaient retrouvés, en fin d'après-midi, devant le Vauban pour voir un film coréen dont elle ne se souvenait déjà plus. Elle avait passé deux heures, le cœur palpitant, à vibrer au moindre mouvement de Bennec, à ses frôlements de jambe, son souffle. Il n'avait même pas tenté de l'embrasser. À peine lui avait-il pris la main à la fin de la séance pour savoir si le film lui avait plu. Cela avait été pour Morgane la séance de cinéma la plus érotique qu'elle avait vécue depuis son adolescence. Il ne s'était rien passé, et pourtant elle était rentrée chez elle avec la sensation d'avoir trompé Titouan, la culpabilité en moins. Cela lui avait alors semblé le scénario idéal et, rien que pour cela, elle avait eu une envie irrépressible de renouveler l'expérience.

À la suite de ce premier rendez-vous, ils avaient communiqué par SMS, des dizaines de messages échangés par jour, parfois même en plein cours, et, là encore, rien de compromettant. Il lui demandait simplement quels étaient ses goûts en matière de musique, de lecture, de films, il lui envoyait des liens de vidéo de clips, elle faisait de même. Depuis combien d'années n'avait-elle pas ainsi échangé avec Titouan ? Ils ne s'envoyaient plus que la liste des courses et les dates des rendez-vous médicaux des filles. Elle ne le lui reprochait pas, elle se mettait dans le même sac. Lorsqu'on a chacun un boulot prenant, deux enfants et toute une logistique à gérer, on ne pense plus à s'envoyer des messages futiles, pourtant essentiels pour entretenir la flamme. À travers son histoire avec Bennec, elle en avait pris conscience. Elle avait eu l'impression, fausse, elle le savait désormais, que Glenn la connaissait mieux que son mari, qu'il était à l'écoute de ses besoins et de ses émotions, comme Titouan ne l'était plus depuis longtemps. Plus grave,

elle avait eu le sentiment qu'ils étaient condamnés à n'être plus que mari et femme, ou, pire, seulement des parents.

Alors qu'elle sortait discrètement son pistolet de son sac, elle mesura combien elle s'était illusionnée. Elle qui avait toujours eu la tête sur les épaules, comment avait-elle pu être aussi naïve ? Pire, sans s'en rendre compte, elle avait jeté sa fille dans la gueule du loup, lui vantant les mérites de son prof de sport, aveuglée par son coup de cœur, ne devinant pas en lui le prédateur. Elle ignorait évidemment tout de son passé et de son goût pour les jeunes filles. Après coup, elle s'était dit que le comportement totalement immature de Glenn, sa façon de la courtiser comme s'ils étaient encore tous deux lycéens auraient dû éveiller sa suspicion.

Elle remarqua un mouvement dans la foule. La porte de la prison venait de s'ouvrir. Son pouls s'accéléra. Une jeune femme brune avec un brassard de police sortit la première. Puis Bennec apparut. Le visage hagard, très pâle, il avait l'air effrayé par toutes ces personnes qui scandaient son nom avec haine. Morgane attrapa son arme, abaissa sa vitre et le pointa sur lui. Elle avait les mains moites. Il était juste dans sa ligne de mire. Elle s'apprêtait à appuyer sur la gâchette quand elle crut croiser son regard. C'était impossible. Elle savait qu'il était myope et, à cette distance, il ne pouvait pas la voir. Pourtant son doigt restait bloqué, elle n'arrivait pas à l'abaisser. Elle avait tellement eu envie de tuer ce type, et voilà que maintenant elle hésitait. Elle le revit hurler son innocence quand les flics étaient venus l'arrêter. Elle ferma les yeux pour effacer la scène de son esprit, respira un grand coup. Il fallait qu'elle se reprenne. Bennec était un monstre. Il méritait la mort, comme le scandait la foule. Elle rouvrit les yeux et découvrit que la fliquette s'était postée juste devant lui. Elle était en train de faire monter Bennec à l'intérieur du véhicule garé devant l'entrée. Il s'y engouffra si vite que Morgane n'eut pas le temps de comprendre que c'était terminé, et qu'elle venait de louper sa fenêtre de tir. La brune au brassard monta côté passager et ordonna à son collègue au volant de démarrer.

Morgane ne savait pas quoi faire. Si elle essayait d'atteindre Bennec, elle risquait de blesser les policiers. La voiture commença à se frayer un chemin avec difficulté parmi la foule qui frappait sur le capot. Une fois le rassemblement dépassé, le véhicule de police prit de la vitesse et s'éloigna rapidement. Morgane jeta son semi-automatique sur le siège d'à côté et démarra à son tour. Il fallait suivre les flics pour savoir où ils l'emmenaient.

Elle n'avait pas réussi à le tuer devant la prison, mais ce n'était que partie remise. Elle ne s'était pas entraînée au club de tir pour rien.

OceanofPDF.com

Dans la voiture de police, Glenn Bennec se tordait les mains. Il angoissait à l'idée de se retrouver livré à lui-même, quand la mer apparut sur sa droite. La vision des vagues, des mouettes, des enfants jouant dans le sable et des bateaux au loin l'avait toujours apaisé. C'était la raison pour laquelle il avait tout fait pour ne pas quitter sa région natale. Le rectorat lui avait signifié sa mise à pied le temps de l'enquête. Peut-être pourrait-il reprendre le surf en attendant le procès ? Il avait sa planche, il n'avait pas besoin de passer par le club, il se rendrait à la plage tôt le matin, il ne croiserait pas grand monde et pourrait se sentir enfin un peu libre en glissant sur les vagues.

Sans qu'il s'en rende compte, l'image d'Océane dansant sur sa planche de surf lui apparut. Il ne put s'empêcher de sourire. Il avait remarqué dès le premier jour qu'elle en pinçait pour lui. Elle était toujours partante pour les activités qu'il proposait, et se débrouillait pour le croiser à la fin des cours sur le parking du lycée. Échaudé par la plainte contre lui dans son lycée précédent à Brest, il l'avait d'abord ignorée. Son ancienne direction avait réussi à étouffer l'affaire à condition qu'il demande sa mutation, il n'aurait pas de seconde chance. Mais Océane ne se laissa pas décourager. Elle continua à lui tourner autour, et il ne pouvait pas l'envoyer balader sans cesse. On l'avait prévenu lors de sa formation que les élèves avaient souvent une vision faussée de leur prof de sport, supposé plus cool, plus proche d'eux que des autres enseignants, qu'ils le considéraient à tort comme leur ami et qu'il fallait apprendre à garder ses distances. Glenn s'y était conformé les premiers mois de sa carrière, puis il s'était doucement laissé aller à des relations qui dépassaient le cadre professionnel. Avec la fille de Brest, puis avec Océane. Jusqu'à ce qu'il fasse la connaissance de Morgane. Lorsqu'il l'avait vue la première fois à l'Émeraude, ça avait été comme une apparition. La fille de Brest, Océane, les autres, elles avaient toutes été instantanément rayées de la carte.

Il avait découvert qu'elle était mariée, mais, jusqu'à preuve du contraire, coucher avec une femme mariée n'était pas puni par la loi et ne valait pas de se faire virer du lycée. Au lieu de mettre la fille à l'écart, il s'en était rapproché pour mieux atteindre la mère. Et cela avait parfaitement fonctionné. Ce qui ne lui avait semblé au début qu'une attirance irrésistible, une relation interdite excitante, était vite devenu une histoire d'amour. Il était tombé fou amoureux de Morgane et n'avait plus su comment gérer l'insistance d'Océane.

Le soir de sa disparition, Océane avait fini par tout découvrir et l'avait menacé de le balancer pour agression sexuelle. Glenn n'avait pas tout de suite compris. De quelle agression sexuelle parlait-elle ? Il n'était pas fou, il avait peut-être un peu joué de son charme avec elle, mais, après l'épisode de Brest, il avait pris soin de ne pas aller plus loin. Il s'était alors souvenu de toutes ces fois où il s'était retrouvé seul avec elle : celle où il l'avait ramenée en voiture chez elle ; celle où ils avaient bu un verre en tête à tête, après le cours de surf ; et surtout celle où il l'avait fait entrer dans son appartement. Glenn avait des explications pour toutes ces situations plus que limites : il pleuvait ; elle n'avait pas de quoi payer ; il ne savait pas que c'était elle qui sonnait à sa porte. Puis il s'était rendu compte qu'entre la parole d'une innocente jeune fille de dix-sept ans et celle d'un type de trente-cinq ans qui faisait le bellâtre avec ses élèves et avait déjà été accusé de flirter avec l'une d'elles, les flics auraient vite choisi leur camp. Glenn avait alors pris la menace au sérieux. Si elle le balançait, il risquait très gros.

Le lendemain, il se faisait arrêter en plein cours de gym par la police, devant les élèves, les profs, et surtout Morgane. Océane n'était jamais rentrée chez elle, et il était soupçonné d'être à l'origine de sa disparition... Glenn s'était défendu en avançant que la jeune fille avait fugué pour donner une bonne leçon à sa mère, mais les choses s'étaient emballées. Les flics avaient retrouvé les affaires de la gamine à proximité de son domicile et un couteau lui appartenant avec des traces de sang. Glenn avait compris qu'il était dans un sale pétrin. Quelques jours plus tard, lorsque les enquêteurs lui avaient révélé que le sang sur son couteau était celui d'Océane, cela n'avait plus fait aucun doute, il n'échapperait pas à la justice. Une fois incarcéré, il avait tenté de joindre Morgane depuis le téléphone de la prison pour s'expliquer, pour se défendre, lui dire qu'il était innocent, que c'était

un coup monté contre lui. Mais elle n'avait jamais répondu et avait fini par changer de numéro. Elle l'avait condamné avant même la fin de l'enquête, et cette idée, plus que la prison, l'avait démoli.

Glenn était plongé dans ses pensées quand Nina, à l'avant sur le siège passager, repéra quelque chose dans son rétroviseur.

— Ce combi Volkswagen nous suit depuis Rennes, non ? demanda-t-elle au bleu qui conduisait.

Celui-ci lui souffla qu'il n'avait pas remarqué. Glenn observa le véhicule, intrigué.

— Ralentis, ordonna-t-elle.

Le bleu s'exécuta. Ils roulèrent ainsi quelques minutes.

— Accélère ! s'exclama-t-elle soudain.

Le bleu hésita une fraction de seconde.

— Accélère, je te dis ! répéta Nina en haussant le ton. Maintenant !

Le bleu s'exécuta et franchit un carrefour juste au moment où le feu passait au rouge.

Dans son combi, Morgane hésita. Si elle grillait le feu, les flics allaient la repérer. Ce qui était d'ailleurs peut-être déjà le cas, sinon pourquoi ralentir et accélérer ainsi brusquement ? Elle freina. Elle avait fait suffisamment de chemin pour comprendre qu'ils conduisaient Bennec chez lui, elle n'avait plus besoin de les suivre. Elle bifurqua et prit un raccourci.

Nina regarda le combi s'arrêter, dubitative.

— Vous voyez, capitaine, y avait pas de quoi s'inquiéter.

Nina ne répondit pas et nota rapidement sur son portable le numéro de la plaque du Volkswagen qu'elle voyait encore au loin.

— Ce véhicule vous dit quelque chose ? demanda-t-elle à Bennec.

— Jamais vu.

Elle continua à observer le comportement du combi au loin durant quelques secondes. Puis elle constata qu'il avait pris un autre chemin et qu'ils n'étaient plus suivis. Elle rangea son portable dans sa poche.

Bennec, lui, s'il n'avait pas reconnu le véhicule, avait le sentiment d'avoir déjà vu la silhouette au volant, mais il n'en dit rien à Nina.

Ils finirent par arriver chez lui. La flic constata qu'il habitait dans un immeuble peu esthétique des années 1970, mais dont le principal atout, et non des moindres, était de donner sur la plage, à quelques encablures du club de surf de Maël.

— Vous devez avoir une belle vue, de chez vous, lui glissa-t-elle en l'accompagnant jusqu'à sa porte, alors que son collègue patientait dans la voiture.

— Oui, j'ai de la chance, c'est petit, mais la vue est splendide, sourit Bennec. Vous voulez entrer ?

Nina se crispa. Avait-il fait la même proposition à la jeune Océane ?

— Ça va aller, merci, lui répondit-elle froidement.

Bennec ouvrit sa porte et alluma. Il balaya du regard l'appartement.

— Tout est OK ?

Bennec acquiesça.

— Parfait, je vous laisse, alors, bonne soirée.

— Attendez ! l'interpella-t-il alors qu'elle s'en allait. Vous ne restez pas en bas avec votre collègue ?

Nina ne comprit pas tout de suite.

— Pour me protéger, au cas où...

— Désolée, seules les victimes ont droit à une protection. Vous n'êtes peut-être pas coupable, mais *a priori* vous n'êtes pas victime non plus.

Elle regretta immédiatement la pique qu'elle venait de lui lancer. Elle fouilla dans la poche intérieure de son blouson et en ressortit une carte.

— Tenez, si vous avez un problème, n'hésitez pas à m'appeler, c'est mon portable.

Glenn prit la carte, reconnaissant. C'était la première fois depuis son arrestation qu'on lui proposait de l'aide. Il se dit que, malgré tout ce qu'il s'était passé, il était peut-être encore un être humain comme les autres. Il regarda la carte.

— Nina Kaminski. Je ne vous avais encore jamais vue. Vous êtes nouvelle ?

— Vous connaissez tous les flics de la région ? lui rétorqua Nina, sur la défensive.

— Non, mais j'en ai vu quelques-uns depuis mon arrestation. Surtout ceux de la PJ de Rennes.

Elle hésita à lui répondre. Elle comprenait ce que lui trouvaient les femmes, ce don qu'il avait de leur faire croire qu'il s'intéressait à elles. Puis elle se dit qu'elle n'avait rien à craindre de lui. Au contraire, elle avait envie de voir ce qu'il avait dans le ventre. Elle ne savait pas pourquoi, mais cette affaire l'intriguait. Nina était un limier, elle ne pouvait pas rester à ne rien

faire, elle avait besoin de chercher. Le Guen ne lui donnait rien d'intéressant depuis qu'elle était arrivée, et il fallait qu'elle se mette quelque chose sous la dent. Le fait que l'on n'ait pas retrouvé le corps d'Océane et que, par conséquent, l'enquête ne soit pas résolue ne pouvait qu'aiguiser sa curiosité. Peut-être aussi qu'être enceinte la rendait plus sensible aux disparitions d'enfants.

— Effectivement, je viens d'arriver, j'étais en banlieue parisienne, avant.

— Je parie que vous avez rejoint un homme.

Elle fut étonnée qu'il prenne une pente si glissante dans ces circonstances.

— C'est le patron du club de surf de Rochebonne. Celui où vous emmeniez vos élèves.

— Maël ? C'est le seul qui a bien voulu nous accueillir. C'est un super gars, vous avez de la chance.

— Je sais, merci.

— Vous mourez d'envie de me poser la question, n'est-ce pas ?

— Laquelle ?

— Où se trouve Océane.

Nina le fixa. Elle se demandait s'il avait balancé ça par provocation ou par désespoir. Ce type était impénétrable. Elle qui était d'habitude assez bonne psychologue ne savait pas quoi penser de ce Bennec.

— On vous l'a posée un certain nombre de fois depuis que vous avez été arrêté et vous n'y avez jamais répondu.

— C'est parce que je ne sais pas où elle est... J'ignore pourquoi je vous parle de ça, vous n'êtes même pas chargée de l'enquête.

— En effet, d'ailleurs, je dois vous laisser. Mais... s'il vous prenait l'envie de parler à quelqu'un, ou de soulager votre conscience...

Bennec eut un sourire las à ce dernier mot.

— ... vous avez mon numéro, conclut Nina.

— Merci. Si vous repassez dans le coin, la proposition tient toujours. Pour la vue.

Nina partit sans rien dire. Elle n'avait aucune raison de rester en contact avec ce type et encore moins la mission de le protéger. Mais le corps d'Océane n'avait pas été retrouvé, et son instinct d'enquêtrice lui soufflait que Le Guen avait obligatoirement loupé quelque chose. Comme il ne lui confierait jamais le dossier, c'était une bonne entrée en matière pour y

fourrer son nez. Elle espérait bien que Bennec la rappellerait. Pour de bonnes ou de mauvaises raisons, elle y trouverait son compte.

OceanofPDF.com

Bennec se retrouva seul dans son appartement. Il n'y avait pas mis les pieds depuis qu'il avait été arrêté. Une fine couche de poussière recouvrait les meubles. Les policiers de la scientifique avaient passé au peigne fin les moindres recoins à la recherche d'indices. Ils avaient tenté de ranger après leur fouille, mais de nombreux livres et objets personnels étaient encore au sol. C'est ainsi qu'ils avaient déniché, derrière un meuble de l'entrée, un gant d'Océane. Il avait alors dû avouer que la jeune fille était passée chez lui quelques jours plus tôt et qu'elle avait certainement perdu son gant à cette occasion. Après la découverte des habits de la gamine et de son couteau de pêche au pied de son immeuble, ce nouvel élément avait fait de lui le suspect numéro un. Le juge d'instruction n'avait pas mis très longtemps ensuite pour le poursuivre pour meurtre et recel de cadavre, puisque aucun corps n'avait été retrouvé, et à le placer sous mandat de dépôt à la prison de Rennes en attendant son procès. En l'espace de vingt-quatre heures, sa vie avait été détruite. Pas de corps, pas de scène de crime, mais tout qui l'accusait.

Un morceau de rubalise gisait encore par terre. Il se penchait pour le ramasser quand il sentit une présence derrière lui. En une fraction de seconde, il reconnut son odeur, son souffle ; presque les battements de son cœur.

Il se retourna lentement. Il avait tant attendu ce moment. Il découvrit Morgane, le regard déterminé, débordant de haine, prête à le tuer. Il se doutait bien qu'elle ne le regarderait plus jamais avec les yeux d'avant. Il savait que tout était terminé entre eux, que plus jamais elle ne se loverait contre lui comme autrefois, à lui confier ses secrets et ses désirs. Il remarqua cependant un léger tremblement de ses lèvres qui lui redonna un peu d'espoir. Elle ne pouvait cacher qu'elle était bouleversée de le revoir. Serait-ce possible que sa haine n'ait pas colonisé tout son cœur et qu'elle l'aime encore ? Il s'avança vers elle, malgré l'arme qu'elle pointait sur lui.

— Je suis tellement heureux de te voir...

— Ferme-la ! Qu'est-ce que tu as fait de ma fille, salaud !

— Je ne sais pas où elle est, je te le jure...

— menteur ! Tu nous as manipulées toutes les deux ! Tu ne mérites que la mort !

— Tu sais ce qui m'a aidé à tenir ? Le souvenir de notre première et dernière soirée ensemble.

— Ta gueule ! Tu le fais exprès ou quoi ? Cette soirée, c'est celle où tu as tué ma fille, ma petite fille... J'avais confiance en toi...

Glenn sentit au son de sa voix qu'elle commençait à craquer. Il approcha encore.

— Écoute au moins ce que j'ai à te dire, je t'en supplie.

— Ta gueule, j'ai dit, souffla-t-elle.

Elle n'avait même plus l'énergie de crier. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle posa son doigt sur la gâchette, mais cela n'arrêta pas Glenn qui continua à s'avancer vers elle. Il préférerait mourir de sa main plutôt que de passer les vingt-cinq prochaines années de sa vie en prison.

PLEINE MER

OceanofPDF.com

Nina était de retour au commissariat et terminait de retranscrire l'audition d'un pick-pocket que lui avait fourgué une fois de plus Le Guen. Elle n'était pas entrée dans la police pour s'occuper de ce genre d'affaires. Or c'était à cela qu'elle passait le plus clair de son temps depuis qu'elle avait été mutée ici. C'était typiquement le dossier qui terminerait enfoui sous un tas d'autres chez le juge, et ça la déprimait d'avance. Elle savait, et le gars aussi, qu'il serait relâché dans quelques heures et qu'il aurait largement le temps de disparaître et de commettre de nouveaux larcins avant d'être jugé. La justice était engorgée, et Nina avait le sentiment que rien n'était priorisé. Avec son niveau de compétences, elle aurait été tellement plus utile ailleurs. Elle déféra le voleur auprès du juge et alla se faire un café à la machine. C'était le troisième de la journée. Si Maël la voyait, il la sermonnerait.

Plus les jours passaient, moins Le Guen faisait d'efforts pour lui cacher son animosité envers elle. Dès qu'elle essayait de s'intéresser à une enquête un peu plus complexe, il la rembarrait. Déjà qu'il l'avait dans le nez parce qu'elle avait pris la place de son candidat favori, sa grossesse n'avait fait qu'envenimer la situation.

Depuis qu'elle était arrivée dans ce commissariat, elle ne s'était pas fait non plus beaucoup d'amis. Maël l'avait prévenue, le Breton n'était pas facile au premier abord. Il fallait l'appriivoiser, son amitié se méritait. Elle non plus n'était pas très avenante, ce qui ne facilitait pas les choses.

Elle avait toujours été très solitaire. Fille unique, élevée par sa mère, qui travaillait beaucoup pour joindre les deux bouts et n'avait pas de quoi payer une nourrice, elle avait été habituée à rester seule et à s'occuper d'elle dès son plus jeune âge. Elle avait développé du fait de cette solitude forcée une grande autonomie, au niveau non seulement pratique, mais aussi émotionnel. Elle n'avait besoin de personne pour se sentir bien. C'était ainsi que déjeuner au restaurant sans compagnie, aller au cinéma ou même voyager en solitaire ne lui posait aucun problème. Au contraire. On le lui

avait d'ailleurs souvent reproché. Se mettre en couple avec Maël avait été une première. Devenir mère constituait à présent la plus grande aventure de son existence. Car si on pouvait quitter son compagnon, un enfant, c'était pour la vie. Le cordon ombilical a beau être coupé, le lien viscéral qui unit une mère à son enfant perdure après la naissance et jusqu'à la mort.

Depuis qu'elle avait appris qu'elle était enceinte, elle avait regardé pas mal de vidéos expliquant la formation de l'embryon et toutes les étapes du processus de développement de l'enfant dans le ventre de sa mère. Elle en avait conclu qu'un bébé était comme un nouveau membre qui vous poussait à l'intérieur. Une sorte de greffon qui se détachait à la naissance pour vivre en autonomie. Avant cela, un seul et même sang circulait entre eux, ils se nourrissaient des mêmes aliments, ils vivaient en symbiose. Elle n'avait rien dit à Maël, mais ce double d'elle-même à naître, cette responsabilité à vie l'angoissait.

Elle était perdue dans ses pensées quand Le Guen la rejoignit à la machine à café.

— Alors, Kaminski, comment vous avez trouvé Bennec ? Beau gosse, non ? Il vous a fait craquer, vous aussi ?

Il s'imaginait probablement qu'il la mettait mal à l'aise, mais il n'avait visiblement toujours pas compris à qui il avait affaire.

— Moins que vous, apparemment.

Le Guen perdit un peu de sa contenance.

— Vous avez le sens de la repartie, c'est bien.

Elle décida de baisser les armes et de tenter une conciliation. Si elle voulait traiter autre chose que des dossiers de pick-pockets, elle devait se le mettre dans la poche.

— Après son séjour derrière les barreaux, il a probablement perdu de sa superbe. Je l'ai trouvé très atteint et surtout très stressé par ce qui l'attendait.

— Pauvre petit chat. Il fallait y penser au moment où il a porté ses coups de couteau à Océane Le Dantec.

— Une voiture nous a suivis jusque chez lui, ou presque. Un combi blanc, plus exactement. J'ai demandé l'immat.

— Vous avez fait ça dans mon dos ?

— J'ai rien fait dans votre dos : je suis OPJ, je n'ai pas besoin de votre autorisation pour demander une immat.

— Alors écoutez-moi bien, Kaminski. L'affaire Le Dantec, c'est mon dossier. Tout ce qui a un rapport avec cette affaire passe par moi.

— Très bien. Je suis justement en train de vous en parler. L'immat, c'est celle du véhicule d'Yvan Le Gall.

— Et ?

— Yvan Le Gall, c'est le père de Morgane Le Dantec, décédé il y a deux ans. C'était donc pas lui dans la voiture. Sauf si vous croyez aux fantômes.

— Et c'était qui, selon vous ?

— Morgane Le Dantec.

— Vous avez vu son visage ?

— Non, mais...

— Qu'est-ce qu'elle faisait là, selon vous ? la coupa Le Guen. Elle voulait le zigouiller ? Je la comprendrais. Si ça avait été ma fille, c'est ce que j'aurais fait.

— Sauf que vous êtes flic. Que la peine de mort n'existe plus. Et qu'il est interdit par la loi de se faire justice soi-même.

— Pas sûr que ça m'arrêterait, rigola Le Guen. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? Elle a le droit de rouler où elle veut. Sa seule infraction, c'est la carte grise qu'elle n'a pas mise à son nom, mais ce sera pas la première, c'est devenu l'enfer, les immat.

— Pourquoi elle n'a pas pris sa propre voiture ?

— Parce qu'elle avait quelque chose de volumineux à transporter ?

— Le jour de la libération de l'homme accusé d'avoir tué sa fille ? Et juste devant la prison où il est libéré ? Non, c'est juste plus pratique si on veut jouer les snipers incognito.

— Vous délirez complètement, Kaminski. Morgane Le Dantec a-t-elle interpellé Bennec ? Est-elle descendue de sa camionnette ? L'a-t-elle agressé ?

— Non, mais on peut imaginer qu'elle n'a pas fait cette filature dans de bonnes conditions. Il y avait des embouteillages monstres, ce matin, elle en a peut-être été empêchée. On ne peut pas écarter l'hypothèse qu'elle soit venue pour se venger et, voyant qu'on était là, elle a fait demi-tour.

— Ben, voilà, on aura servi à quelque chose.

— Vous ne croyez pas qu'il faudrait faire une surveillance en bas de chez lui ?

— Vous ne croyez pas qu'on a autre chose à faire que de protéger les

criminels ?

— Bah, l'idée, c'est d'éviter un crime, justement.

— Le juge n'a pas ordonné de surveillance. Mais vous savez quoi ? Comme vous avez l'air désœuvrée, à moins que, contrairement à ce que vous dites, vous en pinciez déjà pour lui, je vous autorise à aller planquer en bas de chez lui.

Le Guen allait faire demi-tour quand Nina l'interpella :

— OK ! Dans ce cas, je pourrais consulter le dossier ?

Le Guen se retourna, le regard noir.

— Pour quoi faire ? L'instruction est terminée.

— Pour passer le temps ? Vous ne me donnez rien depuis que vous savez que je suis enceinte, vous me filez que des cas sans intérêt.

— Arrêtez votre parano, Kaminski. On n'est pas à Paris, ici, des grosses affaires à vous donner, il y en a moins, c'est tout, il va falloir vous y habituer. J'y suis pour rien.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, que je consulte le dossier ? J'ai juste besoin de savoir pourquoi Bennec continue de nier malgré toutes les preuves qu'on a contre lui. Quand je l'ai déposé, il a encore dit qu'il n'était pas le meurtrier. Imaginez que ce soit vrai, cela veut dire que jamais on ne retrouvera le corps de la petite Le Dantec, pour la simple raison que Bennec ne sait pas où il est, et que son meurtrier court toujours.

— Donc, c'est bien ce que je pensais, vous ne vous prenez pas pour la moitié d'une merde. Vous estimez qu'on a bâclé le dossier, c'est ça ? Et que vous, parce que vous êtes Wonder Woman, vous allez réussir à résoudre cette enquête toute seule et retrouver le corps d'Océane Le Dantec ?

— Je peux peut-être y apporter un regard neuf ?

— Il a avoué !

— Puis il s'est rétracté. J'ai lu les articles de presse.

— Il s'est rétracté comme tous les coupables ! Surveillez Bennec si ça vous chante, mais je vous interdis de mettre votre nez dans cette affaire !

Il allait faire demi-tour quand elle eut un haut-le-cœur. Le Guen remarqua que quelque chose n'allait pas.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

— Je crois que je vais vomir.

— Quoi ?

— Désolée !

Elle lâcha précipitamment son gobelet de café et courut jusqu'aux toilettes où elle dégueula le croissant qu'elle s'était acheté en rentrant de chez Bennec.

— Ça va aller ? Vous voulez que j'appelle un médecin ?

Dans la précipitation, elle n'avait pas remarqué que Le Guen l'avait suivie jusqu'aux toilettes et était resté près d'elle tout ce temps. Elle se releva, encore vaseuse.

— Merci, pas la peine.

— Pardon, j'ai été un peu abrupt.

— Ne vous accordez pas trop d'importance. Si j'ai vomi, ce n'est pas à cause de vous, mais à cause de l'alien qui pousse, là.

Elle pointa du doigt son ventre. Soudain, elle péta un plomb.

— Je sais que vous êtes furieux que je sois enceinte ! Mais j'ai pas fait exprès ! Ça fait deux ans qu'on n'y arrive pas, avec mon mec. Comment j'aurais pu imaginer que ça me tomberait dessus à peine arrivée ici ? Hein ? Comment ? Et puis d'abord, je sais pas pourquoi je me justifie. On vous a posé des questions, à vous, quand vous êtes devenu père ? Vous avez des enfants, hein ?

Le Guen la regardait monter dans les tours, mal à l'aise.

— Oui, deux garçons.

— Et évidemment, ça n'a rien changé pour vous au boulot. Bah, moi, je vous le dis, c'est dégueulasse !

La Guen ne savait plus quoi dire.

— Voulez que je vous dise ? finit-il par balancer. Vous me cassez les couilles. Faites une copie du dossier, je m'en contrefous. Mais je veux plus entendre parler de vous jusqu'à votre accouchement !

Nina le regarda partir, interloquée. Le revirement de Le Guen avait fait disparaître sa nausée comme par magie. Elle se releva et prit la direction des archives.

Après l'épisode du vomi, Le Guen avait conseillé à Nina d'aller prendre un peu l'air. Elle n'avait pas calculé son coup, mais son pétage de câble avaient fait pitié à son supérieur hiérarchique. Et l'avaient peut-être aussi un peu dégoûté, d'où son invitation à s'éloigner du commissariat pour quelques heures. Elle ne s'était pas fait prier pour prendre la direction du bord de mer, une copie du dossier Le Dantec sous le bras.

De fait, Le Guen avait raison, l'air frais et vivifiant l'avait remise d'aplomb. Les embruns mêlés à la légère pluie lui avaient donné un bon coup de fouet. Elle avait marché une petite demi-heure sur la plage, puis avait décidé de faire une surprise à Maël et d'aller déjeuner avec lui. Il était en train de donner un cours de surf. En bonne citadine et piètre sportive, Nina n'avait jamais compris le plaisir qu'on pouvait prendre à surfer en plein hiver, qui plus est en Bretagne où l'eau avoisinait les neuf degrés. Déjà qu'en plein été elle avait du mal à se tremper dans l'eau de la plage de l'Éventail – l'une des plus chaudes de Saint-Malo, raison pour laquelle on y trouve une ribambelle d'enfants –, entrer, en février, ne serait-ce qu'un doigt de pied, même vêtue d'une combi intégrale relevait pour elle de la torture. En démenageant dans la région, elle avait découvert non seulement qu'il y avait de sublimes vagues à surfer, mais aussi que Maël remplissait tous ses créneaux en hiver. Il n'était donc pas le seul fou à trouver autant de plaisir à surfer toute l'année à Saint-Malo qu'à Maui.

Elle alla s'installer au chaud dans son bureau en l'attendant. Elle se fit un thé brûlant et se plongea dans le dossier.

Elle lisait depuis une vingtaine de minutes quand Maël entra dans la pièce. Il s'était séché et changé, mais ses cheveux étaient encore mouillés et ses joues bien rouges.

— C'est bon, plus de cours avant 13 heures. Regarde ce que je t'ai rapporté !

Il lui tendit un club sandwich accompagné d'une barquette de frites. Nina,

dont le ventre était vide, se jeta dessus.

— T'es un amour ! Si je n'étais pas mariée avec toi, je t'épouserais.

Maël sourit en la voyant mordre à pleines dents dans le sandwich.

— C'est un des meilleurs que j'aie mangés, lança-t-elle à Maël.

— Tu veux dire parmi tous ceux que tu dévores quasiment tous les jours depuis que tu es enceinte ?

— Je sais, dit-elle en croquant dans une frite après l'avoir généreusement trempée dans la mayonnaise, je n'ai envie que de ça, alors que je n'en mangeais jamais avant.

Maël remarqua le dossier posé sur le bureau.

— T'as apporté du boulot ?

— Non, c'est pas du boulot, on me l'a bien fait comprendre. Juste de la lecture.

Maël examina le dossier.

— Je vois. Je me doutais bien que t'allais pas pouvoir t'empêcher de mettre ton nez dans cette histoire. Une ado qui disparaît, un prof accusé, un corps qu'on ne retrouve pas, un vice de procédure... T'as pas pu résister !

— C'est un peu comme une belle vague pour toi...

Maël s'installa à côté d'elle, se servit une tasse de thé et commença à manger son sandwich.

— Alors, tes premières impressions ? demanda-t-il à Nina.

— Je ne sais pas. Depuis la grossesse, je me méfie de moi-même. J'ai peur d'être trop sensible et d'être une moins bonne flic.

— Pourquoi tu dis ça ? Et si au contraire c'était un superpouvoir ? Comme un sixième sens ?

— Va dire ça à Le Guen.

— Je ne plaisante pas. Faudrait chercher dans la littérature scientifique et soumettre les études à Le Guen, mais je suis sûr que durant la grossesse les femmes développent une certaine acuité pour détecter les dangers et résoudre les problèmes.

Nina, attendrie par la sincérité de son mari, se pencha et l'embrassa.

— Arrête, tu vois bien que je ne suis pas dans mon état normal, je vomis toute la journée, j'ai des sautes d'humeur. Je ne vois pas en quoi c'est un superpouvoir.

— Bon, OK, alors qu'est-ce que tes hormones pensent du dossier Le Dantec ?

Nina feignit de le frapper, puis posa son sandwich et ouvrit le dossier.

— Ce matin, en ramenant Bennec chez lui, j'ai eu l'intuition qu'il disait peut-être vrai. Sans raison, juste un feeling.

— Effectivement, ta grossesse altère peut-être ton jugement.

Elle mima un deuxième coup.

— Je suis sérieuse. Qu'est-ce qui accuse Bennec, exactement ?

— Son passé judiciaire, déjà, non ? avança Maël. Si je me souviens bien de ce qui est sorti dans la presse, il avait une plainte au cul pour agression sexuelle sur une fille de seize ans à Brest.

— Cela ne l'excuse pas, mais, selon son témoignage, la jeune fille était consentante, il n'y a pas eu agression au sens propre, la plainte a été déposée par les parents et finalement retirée en échange de sa mutation. Le mec avait visiblement l'habitude d'abuser de sa position de prof pour avoir des relations sexuelles avec ses élèves, ce qui est dégueulasse, mais ça ne fait pas de lui un meurtrier.

— Il a peut-être essayé de coucher avec Océane, elle a dit « non » et il l'a tuée ?

— Il déclare qu'il y a eu séduction, mais que, justement, après l'affaire de Brest, il a pris peur et n'est pas allé plus loin.

— C'est lui qui le dit, puisqu'on n'a pas retrouvé la petite... Et l'arme du crime ? Elle lui appartient, non ?

— C'était bien son couteau de pêche. Mais là aussi il y a un truc qui ne va pas. Le mec aurait été assez malin pour cacher le corps qu'on cherche en vain depuis trois mois, mais aurait laissé l'arme du crime couverte du sang de sa victime et ses habits au pied de son immeuble ? C'est pas logique.

— Pas faux...

— Ce qui est dingue, c'est que les flics n'ont rien creusé d'autre. La mère, par exemple...

Maël la regarda avec des yeux ronds.

— Morgane Le Dantec ?

— Elle avait une relation avec le principal accusé ! Bennec ! Même si elle affirme qu'elle n'était pas au courant, sa fille était sa rivale... Les flics n'ont pas du tout fouillé de son côté, et c'est une faute. À aucun moment la mère n'a été mise à mal. Pas une confrontation avec Bennec, rien.

— Bennec a avoué.

— On dirait Le Guen... Et il s'est rétracté !

Nina s'aperçut qu'elle avait oublié de manger son sandwich. Elle mordit un grand coup dedans et poursuivit :

— Ce matin, elle nous a suivis.

— Attends, je suis pas sûr de comprendre. Tu penses que Morgane Le Dantec a quelque chose à se reprocher ? Tu ne crois quand même pas qu'elle a quelque chose à avoir avec la disparition de sa fille ?

— Je dis juste que c'est une piste qui aurait dû être explorée. La culpabilité de Bennec est trop évidente pour être réelle.

Elle termina sa dernière frite en l'enrobant au maximum de mayonnaise, puis s'affala sur sa chaise en soupirant. Maël essuya la trace blanche qu'elle avait au coin de la bouche et l'embrassa.

— Tu crois pas que tu t'emballes un peu, ma chérie ?

— Tu dois avoir raison... Tu vois, quand je te dis que cette grossesse me handicape ? Depuis que ce connard de Le Guen m'a mise au placard, je m'ennuie tellement que j'invente des affaires. Bref...

— Je dois y retourner.

— Brrrr... Je te plains.

— J'ai ma combi intégrale, t'inquiète. Allez, arrête de mouliner. Ça ne te ferait pas de mal de surfer un peu. Au moins, quand t'es dans l'eau, tu ne penses plus à rien à part à la meilleure manière de prendre la vague.

Il l'embrassa de nouveau et sortit du bureau pour rejoindre la petite troupe d'ados qui l'attendaient dehors, visiblement indifférents au froid.

Elle se replongea quelques instants dans son dossier, repéra le numéro de téléphone de Bennec et attrapa son smartphone. Elle ne savait pas exactement ce qu'elle voulait lui demander, mais il ne faisait aucun doute qu'elle était en train de franchir la ligne rouge. Le Guen l'étriperait s'il apprenait ce qu'elle s'apprêtait à faire. Cela sonna plusieurs fois dans le vide jusqu'à ce qu'elle tombe sur sa messagerie. Elle raccrocha, réfléchit un instant, puis composa de nouveau le numéro. Cette fois, Bennec répondit tout de suite.

— Monsieur Bennec ?

— Qui est à l'appareil ?

— Capitaine Kaminski. Je vous ai ramené chez vous ce matin.

Bennec marqua une pause.

— Capitaine Kaminski... Qu'est-ce que vous voulez ?

— Juste savoir si tout allait bien.

De l'autre côté, encore un blanc.

— Morgane Le Dantec était devant la prison ce matin et elle nous a suivis jusque chez vous.

— Ah... Morgane Le Dantec nous a suivis...

— Oui. Elle n'a pas essayé d'entrer en contact avec vous, de vous menacer ?

— Non, je ne l'ai pas revue depuis mon arrestation.

Nina hésita, puis se lança :

— J'ai discuté avec mon supérieur, lui mentit-elle, on ne peut pas vous offrir une surveillance H24, mais on va organiser une ronde de temps en temps en bas de chez vous.

À l'autre bout du fil, un nouveau blanc.

— Monsieur Bennec, tout va bien ?

— Oui, oui, désolé, c'est juste que... je suis embêté. Je vais finalement partir quelques jours... dans ma famille près de Brest. Ce sera donc inutile.

— Je croyais que vous n'aviez plus personne, ni famille ni amis ? demanda Nina, dubitative.

— Ce sont des cousins éloignés, je n'osais pas les appeler, puis j'ai fini par craquer. J'avais trop le cafard de rester tout seul.

Lui qui, il y avait quelques heures à peine, craignait pour sa vie et l'avait suppliée de le protéger, faisait désormais tout pour se débarrasser d'elle. Il n'avait clairement pas envie d'avoir les flics en bas de chez lui. Il aurait donc joué la comédie de l'innocence ? De la victime d'une erreur judiciaire ? Qu'avait-il donc à cacher, à présent ? Quelque chose ne tournait pas rond dans l'attitude de Bennec. Peut-être qu'elle se trompait, peut-être qu'il était bien coupable du meurtre d'Océane. Maintenant qu'il était libre comme l'air, il allait pouvoir effacer les dernières traces de son forfait et définitivement se débarrasser du corps d'Océane qu'il avait caché quelque part. Elle se sentait stupide d'avoir été si naïve. Il l'avait probablement suppliée d'avoir une protection uniquement pour s'assurer qu'il n'en aurait pas et qu'il serait libre de terminer ce qu'il avait commencé trois mois plus tôt. Le Guen avait sûrement raison, les hormones l'empêchaient d'avoir les idées claires. Après quelques secondes d'abattement, elle se reprit. Elle n'allait pas se laisser endormir par cet amas de cellules qui poussait en elle.

— Vous partez quand ? lui lança-t-elle à brûle-pourpoint.

— Heu... là... tout de suite.

Elle feuilleta rapidement son dossier.

— Vous n’avez plus de voiture, elle a été réquisitionnée, si je ne m’abuse. Je peux vous conduire à la gare si vous voulez. J’ai un rendez-vous près de chez vous, mentit-elle à nouveau.

— Merci, ça va aller, j’ai commandé un taxi. D’ailleurs, désolé, je dois vous laisser. Au revoir.

Il ne lui laissa même pas le temps de répondre. Il avait déjà raccroché. Nina se retrouva avec son téléphone à la main et son dossier devant elle. Son regard croisa la photo d’Océane Le Dantec agrafée sur la couverture. Elle attrapa son blouson et sortit.

À l'appartement, tout en continuant à pointer son arme sur lui, Morgane attrapa le téléphone de Bennec de sa main libre, détruisit sa carte SIM et mit l'appareil dans sa poche.

— Si les flics découvrent que tu as disparu et se mettent en tête de te retrouver, ta trace s'arrêtera là, balança-t-elle à Glenn, qui la regardait, tétanisé.

— Qu'est-ce que tu vas faire de moi ? Tue-moi, qu'on en finisse ! Ça me soulagera !

Morgane se demandait comment il réussissait à jouer aussi bien la comédie. Toutefois, il avait raison, il fallait qu'elle décide ce qu'elle allait faire de lui. Elle ne connaissait pas la fliquette qui venait de contacter Bennec, mais elle avait senti au ton de sa voix, sur le haut-parleur, qu'elle avait trouvé la conversation louche. Peut-être même qu'elle allait débouler d'une minute à l'autre. Morgane n'aurait peut-être pas dû forcer Bennec à répondre. Quand elle avait vu le numéro s'afficher, elle avait demandé à Bennec qui était cette Nina Kaminski. Elle ne l'avait pas tout de suite cru quand il lui avait répondu que c'était une enquêtrice de la police. Il lui avait alors sorti sa carte de visite et elle en était restée estomaquée. Après avoir été incapable de retrouver le corps d'Océane, après avoir commis une erreur de procédure, la police s'inquiétait de savoir si ce salaud se portait bien ? Elle n'en revenait pas. Quand elle avait vu le numéro s'afficher une seconde fois, elle n'avait pas résisté à se jouer de cette capitaine Kaminski. Elle avait ordonné à Glenn de répondre et de lui dire qu'il s'en allait. Elle s'était dit que c'était une bonne occasion de balader cette flic et de retarder le moment où la police remonterait jusqu'à elle. À présent, elle se demandait si elle n'avait pas commis une erreur. Elle n'était pas la seule.

— Elle m'a pas cru, j'en suis sûr, observa Bennec. Elle va venir.

— Tu crois vraiment que j'en ai quelque chose à faire, de cette flic ? Ça fait trois mois que j'attends ce moment. Tu as détruit ma vie !

— Tu as encore ta fille, ton mari...

— Tais-toi ! Je t'interdis de parler d'eux !

Elle aurait dû appuyer sur la gâchette, comme prévu, mais elle n'y arrivait pas. Elle était perdue. Elle ne savait plus quoi faire. Si elle le tuait, il y avait de grandes probabilités que le dossier soit clos et que jamais elle ne découvre ce qui était arrivé à Océane. L'assassiner n'aurait donc servi à rien, à part à se venger. Cela lui aurait fait du bien, indéniablement, mais cela n'aurait pas ramené sa fille. Elle décida alors de changer de plan.

— Ça suffit, de te traiter comme un coq en pâte, au chaud dans ta prison, ou surveillé par la police pour qu'il ne t'arrive rien ! De gré ou de force, tu vas me dire ce que tu as fait de ma fille !

Elle leva son bras armé et l'abaisse de toutes ses forces pour lui assener un coup de crosse sur la tête. Bennec s'effondra d'un coup, inanimé. Ce n'était pas le scénario qu'elle avait prévu, mais elle avait toujours été flexible, c'était même l'une de ses principales qualités.

Il allait maintenant falloir le sortir d'ici de la même manière qu'elle était entrée, c'est-à-dire sans se faire repérer si elle ne voulait pas se retrouver avec cette Nina Kaminski à ses trousses. Elle se mit à genoux et passa les bras sous les aisselles de Bennec pour le soulever, mais il était trop lourd pour elle. Elle regretta d'avoir mis aux encombrants le vieux diable que son père gardait dans sa camionnette. Elle regarda sa montre, elle n'avait pas beaucoup de temps avant que les flics ne débarquent, elle devait bouger Bennec de cet appartement. Non pas parce qu'elle craignait de se faire attraper, mais parce qu'elle avait peur de ne jamais pouvoir le faire parler si elle était arrêtée. Elle n'avait pas le choix, elle devait le soulever et le sortir d'ici. Elle ferma les yeux et visualisa le doux visage d'Océane. Le corps de Bennec devint alors léger comme une plume.

Trois mois avant le bateau

13

Morgane préparait le dîner, au son de « Sailing » de Christopher Cross qu'elle n'écoutait que lorsqu'elle était seule, le reste de la famille ne partageant pas son goût pour les vieux tubes. Au sous-sol, Titouan, Océane et Alizée bataillaient devant un jeu vidéo. Elle entendait leurs rires, leurs invectives, les hurlements de joie de l'un puis de l'autre à chaque point gagné. C'était l'unique soir de la semaine où le restaurant de Titouan fermait ses portes et où ils dînaient tous les quatre. Pour l'occasion, c'était Morgane qui cuisinait. Elle préparait toujours un plat de viande, ne pouvant rivaliser avec les plats de poisson dont Titouan était le spécialiste. Elle inspecta les saucisses de Rothéneuf qui grillaient doucement dans la poêle. La pâte au sarrasin reposait dans un grand saladier et la crème soubise, sorte de compotée d'oignons à la bretonne, tournait dans le Thermomix. Elle avait prévu une grande salade verte et une tarte fine aux pommes qui devait cuire au four. Elle avala une gorgée de vin blanc et regarda l'horloge. Elle avait encore quinze minutes avant que la partie de jeu vidéo ne se termine. Encore quinze minutes de répit, pensa-t-elle, un peu honteuse. Depuis quelques semaines, elle se sentait un peu lasse, frustrée, d'elle ne savait quoi, avec des envies d'ailleurs et d'autre chose. Elle allait avoir quarante-deux ans cette année. Titouan ne cessait de lui demander comment elle désirait fêter son anniversaire. Elle n'avait rien fait pour ses quarante ans, il voulait se rattraper. Il parlait d'organiser une grande soirée au restaurant ou ailleurs, de faire un grand voyage tous les quatre, mais, pour des raisons qu'elle ignorait, aucun de ces projets n'éveillait le moindre enthousiasme chez elle. Au fond d'elle, elle se demandait ce que la vie pouvait bien lui réserver de nouveau. Ses filles étaient grandes, elle possédait une belle maison, avait un mari aimant. Pourquoi alors cette déprime passagère ? Son crush pour Glenn Bennec quelques semaines plus tôt avait certainement un lien avec son état mélancolique. Toutefois, en était-ce la cause ou l'effet ?

Se sentait-elle mal parce qu'elle avait craqué pour cet homme, ou avait-elle craqué pour lui parce qu'elle n'était pas épanouie ? Pour la première fois, elle ressentait aussi une lassitude au travail. Elle s'imaginait les vingt-cinq prochaines années comme directrice d'école et elle était prise d'angoisse. Pourtant, elle n'avait jamais eu d'ambition professionnelle, elle avait toujours voulu enseigner, mais, ces dernières années, les conditions du métier s'étaient dégradées et elle supportait de moins en moins les lourdeurs administratives, les parents d'élèves et, il faut le dire, parfois les élèves. Elle était à un tournant de sa vie, totalement perdue. S'il lui prenait l'envie de quitter son boulot, qu'advierait-il d'elle ? Son coup de cœur pour Bennec avait aussi été le révélateur de sa dépendance financière vis-à-vis de Titouan. Les prix de l'immobilier avaient explosé et son salaire était trop modeste pour louer un logement. Elle allait avoir quarante-deux ans et se sentait coincée. Jamais, en vingt ans de vie commune, elle n'avait eu envie de se séparer de Titouan. Du reste, elle n'était pas certaine d'en avoir vraiment envie. Elle prenait juste conscience que, si elle voulait prendre le large, elle ne le pourrait pas, en tout cas pas sans devoir affronter des conséquences catastrophiques. Elle était soudain en colère contre elle-même. Elle qui avait toujours prôné l'indépendance à ses filles, elle avait l'impression d'être une femme d'un autre temps. Et lorsqu'elle se regardait dans la glace, avec cette ride du lion qui s'était creusée au milieu du front, cela ne faisait qu'amplifier son sentiment de lassitude.

Les filles remontèrent de la salle de jeux en se poursuivant. Alizée faisant mine de chercher à frapper sa sœur qui avait manifestement gagné la partie. Elles tournaient à présent autour de la table de la cuisine, manquant de faire voler en éclats la vaisselle. Titouan arriva, un grand sourire aux lèvres, amusé de voir ses grandes jouer comme des petites filles. Véritable papa poule, il se désolait de les voir grandir aussi vite. Il ne cessait de dire à Morgane qu'il aurait aimé ralentir le temps, revenir en arrière, lorsqu'ils les promenaient encore toutes les deux dans leur poussette double sur le Sillon. Il parlait du passé comme d'une époque bénie, alors que, pour Morgane, le jour béni avait été celui où elle avait enfin pu se débarrasser de ce tank.

— Arrêtez de hurler, râla Morgane, contrariée.

Mais les filles se pourchassèrent de plus belle.

— Arrête plutôt ta musique de daronne, pouffa Océane sans aucun respect.

Morgane, désabusée, poussa un profond soupir.

Titouan vint l'embrasser dans le cou.

— Laisse-les, pour une fois qu'elles s'amuse ensemble au lieu de s'écharper.

— Elles ne s'amuse pas, elles se courent après.

— C'est pareil, non ?

Il l'embrassa de nouveau.

— C'est en train de brûler, on dirait.

Il avait raison : submergée par ses idées noires, elle en avait oublié le dîner.

— Je vais m'en occuper.

Sans lui laisser la possibilité de répondre, il baissa le gaz, sortit la pâte du réfrigérateur et prépara quatre galettes saucisses dignes d'une crêperie quatre étoiles en deux temps, trois mouvements. Puis il éteignit le four et l'entrouvrit pour que la tarte fine soit à la température idéale pour le dessert.

— C'est un métier, glissa Alizée à sa mère, gentiment moqueuse.

Elle aurait dû le savoir, elle, la spécialiste en pédopsychologie : ses filles arrivaient à l'âge où elles étaient censées tuer leur mère. Elle n'aurait pas dû se vexer de les entendre la rabaisser à longueur de journée et de les voir lui préférer leur père. Elle aurait même dû se réjouir de leur bon développement psychique. Malgré ses connaissances sur cette étape de l'adolescence, elle ne le vivait pas bien du tout. Elle avait espéré qu'Alizée, jusqu'ici plus bébé que sa sœur, resterait encore un peu dans ses jupes, mais, malheureusement, sa cadette enviait l'envol de sa sœur et imitait toutes ses attitudes de rébellion.

Quelques semaines plus tôt, à l'heure du déjeuner, alors qu'elles mangeaient leur casse-croûte, Marie lui avait avoué qu'elle l'enviait, avec son mari parfait et ses deux grandes filles parfaites. Il lui manquait peut-être juste un chien pour qu'elle meure de jalousie, avait conclu son amie en riant. Marie avait la quarantaine, comme Morgane, mais n'avait jamais eu de relation durable ni d'enfants. Elle avait confié à Morgane qu'elle s'était longtemps échinée à attendre un homme marié, puis, après avoir cru en rencontrer un libre et s'être fait quitter, elle avait traversé un long passage à vide, avant de se mettre aux relations plus légères. Elle s'était initiée aux sites de rencontres. Marie y trouvait pleinement son compte. Elle choisissait des hommes qui lui plaisaient, c'était doux et ça se terminait lorsque les

deux étaient lassés. Elle s'était évidemment parfois trompée, avait découvert quelques petits arrangements avec la réalité de la part de certains candidats, mais n'avait jamais eu de problème. Son expérience était très éloignée de la vision que Morgane se faisait de ces sites, selon laquelle ils n'étaient pas épanouissants et empêchaient toute rencontre sincère. Morgane s'étonnait de la confiance de Marie. Elle n'aurait jamais pu se rendre à un rendez-vous avec un homme qu'elle n'aurait pas vu évoluer dans son environnement, sur lequel elle n'aurait pas pu se renseigner. Lorsqu'elle avait fait la connaissance de Titouan, elle avait d'abord cherché s'ils avaient des amis communs avant de sortir avec lui, elle n'avait pu s'empêcher de mener sa petite enquête sur lui, l'air de rien. Elle avait avoué à Marie qu'elle avait toujours eu trop peur des tueurs en série pour s'inscrire sur des sites de rencontres. Elle ne l'avait jamais fait, même avant Titouan. Elles avaient toutes les deux explosé de rire. Selon Marie, elle avait manqué sa vocation de flic, si elle avait envie de changer de boulot, qu'elle y songe pour une éventuelle reconversion. Morgane s'était sentie ridicule. Elle mesurait subitement combien elle s'était montrée prudente dans sa vie jusqu'ici, à ne prendre aucun risque, ni professionnel ni personnel. Si une nouvelle aventure attendait Marie chaque soir, c'était la même routine qui attendait Morgane. Que s'était-il passé pour que cette routine, qu'elle avait elle-même construite et voulue, lui pèse soudain ? Elles terminaient leur repas dans le parc en face de l'école quand Bennec arriva à moto et se gara juste devant elles. Il enleva son casque et salua Morgane avec un sourire ravageur. Aux contorsions de Morgane pour cacher son émotion, Marie devina sans mal l'origine de ses tourments. Elle en pinçait donc elle aussi pour le prof de sport ! Morgane lui avait intimé de parler moins fort. Elle ne le connaissait pas, ils avaient juste échangé deux mots un matin alors qu'elle avait amené Océane au club de surf où il faisait une session avec ses élèves. Elle ne lui avait jamais parlé auparavant. Et plus jamais depuis. Mais c'est vrai qu'elle était comme une gamine lorsqu'elle le croisait. Elle était ridicule, n'est-ce pas ? Marie l'avait regardée avec bienveillance et lui avait alors pris la main. Elle ne faisait rien de mal. Titouan aussi devait avoir des coups de cœur. C'était humain. Comme faire autrement lorsqu'on est en couple depuis vingt ans et qu'on s'apprête à vivre les quarante prochaines années ensemble ? Morgane n'avait jamais envisagé les choses sous cet angle, car elle n'avait jamais eu

d'attirance pour personne d'autre que Titouan en dix-huit ans de mariage. Marie avait ri, c'était déjà un petit miracle qu'ils soient encore ensemble. Ce n'était pas Bennec qui allait remettre en cause ce qu'elle avait bâti avec Titouan. Quand bien même elle passerait une nuit avec lui...

Morgane était en train de se remémorer les paroles déculpabilisantes de Marie quand elle reçut un message. Elle le lut discrètement : « Tu ne m'as pas donné ta réponse pour demain soir... »

— C'est qui ? demanda Titouan.

— Marie, mentit Morgane. Elle organise un petit truc chez elle demain avec les collègues pour son anniversaire.

— À quelle heure ?

— 20 heures.

— Je suis désolé, je pourrai pas t'accompagner, je serai au resto, comme d'habitude...

Évidemment, que Morgane savait que Titouan ne serait pas disponible. C'était la raison pour laquelle elle avait choisi cet horaire.

— Trop triste, tu loupes une soirée entre profs, ironisa Alizée.

— J'adore les profs, la preuve, j'en ai épousé une, lui répondit Titouan en caressant la cuisse de Morgane.

— Ta fille a raison, répondit Morgane, ça va être vraiment barbant, mais elle n'a pas beaucoup d'amis dans la région, ce ne serait pas sympa que je n'y aille pas.

— Youpi, une soirée sans parents, se réjouit Océane.

Toute la famille se mit à rire. Morgane, un grand sourire aux lèvres, termina son verre de vin. Elle attrapa son téléphone et répondit au message. « C'est OK », puis elle effaça les deux messages comme elle le faisait avec tous ceux reçus de ce numéro de téléphone qu'elle n'avait pas répertorié dans ses contacts. Elle avait du mal à cacher son excitation. Son cœur battait la chamade quand elle reçut un dernier message : « J'ai tellement hâte. À demain soir. Glenn. »

Le lendemain soir, Morgane se gara devant chez Marie. Elle n'avait pas menti à Titouan, c'était bien l'anniversaire de son amie. Elle avait même un cadeau pour elle, le nouveau thriller d'un auteur qu'elle affectionnait. Elle avait aussi acheté une bouteille de champagne pour l'occasion. En revanche, ce n'était pas une soirée, mais un dîner en tête à tête avec Marie. Et ce qu'elle avait omis de dire à Titouan, c'était qu'elle avait rendez-vous avec Glenn juste après. C'était la première fois qu'ils se voyaient le soir. Et chez lui. Seule Marie était au courant. Pour se rassurer, Morgane se donnait encore la possibilité d'annuler à la dernière minute.

Marie, qui n'était à l'Émeraude que depuis la rentrée de septembre, s'était trouvé une petite maison en pierre pour un loyer pas trop élevé. Dans un premier temps, Morgane avait été étonnée qu'elle s'isole ainsi alors qu'elle était célibataire et sans enfants. L'habitation était loin de tout, du centre-ville, des commerces, des rencontres. Marie lui avait expliqué qu'elle avait besoin de nature, plus que d'êtres humains. Elle était une cabossée de la vie. Elle n'était pas entrée dans les détails, mais avoir un jardin, des fleurs et pourquoi pas un potager était devenu quasi vital pour elle. C'était aussi pour cela qu'elle était venue habiter Saint-Malo alors qu'elle n'était pas de la région. Elle avait voulu couper les ponts avec ses malheurs passés et se rapprocher de la mer. Et quand elle avait un rencard, eh bien, elle prenait sa voiture, pas plus compliqué que cela. Les rencontres se faisaient en ligne, de toutes les manières. Pas besoin d'habiter le centre-ville pour ça.

Au fil des semaines, bien qu'elles soient très différentes, Morgane s'était rapprochée de Marie. Un peu méfiante au départ vis-à-vis de cette vacataire venue de nulle part et sans formation, elle avait appris à la connaître. Elle avait découvert une jeune femme dévouée à ses élèves, qui le lui rendaient bien. Elle fourmillait d'idées pour les intéresser et les faire progresser. Dans sa classe, ça chantait, dansait et riait souvent. Elle avait en revanche un peu de mal avec les parents d'élèves. Elle ne supportait pas ceux qui venaient en

permanence se plaindre ou essayer d'obtenir un privilège pour leur enfant. Elle se montrait alors très dure. En tant que directrice de l'école, Morgane avait même dû désamorcer un gros conflit au cours duquel Marie avait été accusée de maltraitance par la mère d'un petit garçon. À ce mot, Marie avait pété un plomb, puis traité la mère de « grosse conne » et l'avait fichue à la porte. La mère avait raconté ensuite à Morgane que la maîtresse avait humilié son enfant devant toute la classe, le traitant de voleur et de menteur, sans aucune preuve, allant même jusqu'à le frapper avec un livre sur la tête. Elle avait assuré que, depuis, son gosse ne dormait plus la nuit et refusait d'aller à l'école. Morgane avait déployé toutes ses compétences diplomatiques pour apaiser les choses. Après avoir mené son enquête auprès de Marie, mais aussi des élèves et des autres instits, elle n'avait rien trouvé contre elle et en était arrivée à la conclusion que l'enfant avait probablement surinterprété une remontrance de Marie. La mère avait néanmoins exigé que son fils change de maîtresse, ce qu'elle avait obtenu après avoir menacé Morgane de porter plainte contre Marie au commissariat.

C'était paradoxalement après cet épisode que les deux femmes s'étaient rapprochées. Marie avait été très touchée d'avoir été soutenue par sa directrice. Elle lui avait proposé de boire un verre après l'école, et c'est ainsi que Morgane avait commencé à se confier au sujet de Bennec et de la relation platonique qu'ils entretenaient jusque-là. Morgane n'aurait jamais pensé s'épancher ainsi sur sa vie privée auprès d'une parfaite inconnue. Mais c'était justement parce que Marie ne faisait pas partie de son cercle d'amis intimes qu'elle lui avait parlé. Elle avait besoin de se confier sur ses états d'âme et son attirance pour Glenn, mais elle savait que ses amies les plus proches auraient essayé de la ramener à la raison et lui auraient vanté toutes les qualités de Titouan et de la vie maritale en général. Elles auraient rabaissé Glenn, le traitant de bimbo au masculin, lui prouvant qu'en réalité elle ne l'aimait pas, que ce n'était que sa « crise de milieu de vie », comme disaient les magazines et autres blogs féminins, et qu'elles avaient toutes vécu. Toutes avaient fantasmé sur un collègue, un voisin, un beau-frère ou encore un prof de Pilates, mais aucune n'avait cédé à la tentation. Elles auraient essayé de la remettre dans le droit chemin, la persuadant que le fantasme suffisait, que le passage à l'acte serait à coup sûr décevant, que le goût de l'interdit laisserait place à la culpabilité, et ce n'était pas du tout ce

qu'elle avait envie d'entendre. Morgane avait avoué à Marie que le prof de sport de sa fille l'obsédait, qu'elle lui avait à peine parlé, qu'ils ne communiquaient que par messagerie instantanée mais que, chaque fois qu'ils se croisaient, elle se liquéfiait. Elle savait que c'était puéril, mais elle avait le sentiment qu'elle n'avait jamais ressenti quelque chose d'aussi fort depuis Titouan, un coup de foudre. Elle se faisait probablement des films, mais à la manière dont il réagissait dès qu'il l'abordait, à la teneur de ses messages, elle était persuadée que c'était réciproque. Marie, qui ne connaissait pas Titouan ni ses filles, ce qui était un autre point positif, avait souri et lui avait simplement dit qu'elle ne faisait rien de mal. Après cette confidence, Morgane s'était rapprochée encore un peu plus de Marie. Les deux femmes avaient commencé à se voir en dehors de l'école et s'étaient même inscrites ensemble au longe-côte. C'est ainsi que, deux fois par semaine, elles se retrouvaient, en fonction de la marée, à faire des balades dans l'eau, immergées jusqu'à la poitrine. Son coup de foudre pour Glenn avait eu pour conséquence une envie de se reprendre en main. L'idée de se dénuder devant un autre homme que Titouan l'avait fait paniquer. Elle voyait pour la première fois que son corps avait changé. Elle avait gardé des kilos de ses deux grossesses, ses seins n'étaient plus aussi fermes qu'autrefois, et ses cuisses s'étaient ramollies. Cela faisait dix-sept ans qu'elle essayait régulièrement de se mettre au sport et de faire vaguement des régimes. Mais comme Titouan semblait avoir envie d'elle comme au premier jour et la trouvait encore plus belle qu'à vingt ans, ce qu'il ne cessait de lui répéter, ses bonnes résolutions ne duraient pas très longtemps. Et voilà que l'idée de se montrer en sous-vêtements devant Glenn la perturbait plus que de tromper son mari. Elle avait même jeté ses vieux dessous pour les remplacer par des neufs, un peu plus affriolants. Elle avait craint que Titouan ne soupçonne quelque chose, mais au contraire il en avait été ravi. Persuadé qu'il était le destinataire de ces changements, cela avait même redoublé son désir pour elle. Là encore, loin de culpabiliser, ce double jeu l'amusait et la mettait en confiance. C'était comme si elle se révélait à elle-même. À bientôt quarante-deux ans, elle s'apercevait qu'elle avait le droit d'avoir un jardin secret, que ses pensées même les plus inavouables ne faisaient de mal à personne. Parfois, elle prenait du recul et était effrayée par cette duplicité, puis elle se souvenait des mots rassurants de Marie.

En découvrant Morgane devant sa porte, Marie ouvrit de grands yeux.

— Tu es sublime ! On va faire comme si tu t'étais mise sur ton trente et un pour moi, lui glissa-t-elle avec un clin d'œil.

Morgane lui tendit son bouquet et entra dans le salon.

— Oh, des fleurs ! C'est adorable.

Marie avait dressé une jolie table. La décoration était rudimentaire, elle n'avait aucun meuble à elle, mais elle avait apporté quelques touches personnelles qui égayaient les lieux. Trois petits vases qu'elles avaient chinés ensemble dans une brocante, un grand miroir au cadre doré qu'elle avait accroché dans l'entrée et un grand tableau non signé d'une mère berçant son enfant qu'elle avait accroché au-dessus de la cheminée.

Morgane s'aperçut qu'elle avait oublié sa bouteille de champagne chez elle.

— Quelle idiote !

— On se demande bien où tu as la tête, plaisanta Marie.

Morgane gloussa. Ces remarques complices auraient pu la gêner, mais elle n'avait qu'une seule envie : parler de lui.

— Assieds-toi, les proprios ont quelques bouteilles à la cave, je crois que j'ai vu une caisse de champagne.

— T'es sûre ?

— Si je te le dis.

Marie descendit au sous-sol où Morgane l'entendit farfouiller un peu partout et remonta avec une bouteille.

— Et voilà ! Ça sera parfait avec les coquilles Saint-Jacques.

Elle leur servit deux verres et elles trinquèrent.

— À quelle heure tu as rendez-vous ? demanda Marie.

— À 22 heures, répondit Morgane en rougissant.

— Tu as dit quoi à Titouan ?

— Que j'étais chez toi. Que tu organisais une grande fête et que je ne savais pas à quelle heure je rentrais.

Morgane se sentit soudain très mal. C'était la première fois qu'elle complotait contre Titouan avec quelqu'un.

— Ne t'inquiète pas, je ne te juge pas, je serais très mal placée pour ça.

— Tu as déjà fait ça, tromper un homme que tu aimes ? Le pire, c'est ça : je n'ai aucun doute sur le fait d'aimer Titouan. Je ne m'imaginais pas un seul

instant le quitter pour Glenn. Mais j'ai un besoin irréprouvable d'aller à ce rendez-vous. Comment c'est possible ? Qu'est-ce qui m'arrive ?

— Ne te prends pas la tête. Vis l'instant présent. Et sois sans crainte, je suis une tombe, je ne dirai rien.

Marie remplit la coupe de Morgane et alla chercher les coquilles Saint-Jacques à la cuisine.

— Tu sais tout de moi, et moi rien de toi, reprit Morgane en dégustant une coquille.

— Il n'y a pas grand-chose à savoir.

— Tu connais mon secret, dis-moi un secret à ton sujet.

— Les secrets me concernant sont beaucoup moins gais que les tiens, crois-moi, tu ne veux pas te gâcher la soirée. J'ai fait des conneries dans le passé, des mauvaises rencontres, j'ai eu des galères, et maintenant je m'en suis sortie.

Elle tendit sa coupe à Morgane et trinqua avec elle.

— À tes amours !

Morgane s'aperçut que jamais un pluriel n'avait eu autant de sens que ce soir-là. Après le dessert, elle regarda sa montre, c'était le moment de prendre une décision. Rentrer chez elle auprès de son mari et reprendre sa routine, ou aller jusqu'au bout de son coup de tête. Elle se leva, embrassa Marie et partit le rejoindre le cœur battant à cent à l'heure.

À la maison, Océane ruminait dans sa chambre. Sa sœur préparait son DST de maths de la semaine suivante. Sa mère était à l'anniversaire de sa collègue et son père encore au resto. Distraitement, elle scrollait des vidéos sur TikTok. Des filles qui expliquaient qu'elles s'étaient fait enlever la graisse des joues et qui ressemblaient à des canards. Des recettes ultra-compliquées réalisées en quelques secondes. Des chorégraphies de K-pop. Tout était bon pour l'aider à ne penser à rien et à ne pas ruminer son histoire malheureuse avec Glenn. Elle vivait un véritable chagrin d'amour et ne pouvait en parler à personne. Pour des raisons qu'elle n'arrivait pas à s'expliquer, Glenn ne répondait plus à aucun de ses messages, même les plus anodins. Pourtant, ça avait été si fort entre eux depuis leur rapprochement durant le stage de surf. Elle n'avait pas rêvé, même Noémie, sa meilleure amie, avait remarqué que le prof de sport lui tournait autour. C'était elle qui lui avait envoyé, en premier, un message, sans lui demander son autorisation. Elle avait trouvé son numéro au secrétariat. Il lui avait tout de suite répondu. Si elle l'avait balancé au proviseur, il risquait gros. L'idée de se venger de son indifférence soudaine lui traversa l'esprit. Elle pouvait le punir de sa négligence en le dénonçant et en jurant qu'il l'avait manipulée et avait tenté de l'agresser. Il l'aurait bien mérité. D'ailleurs, n'était-ce pas ce qu'il avait fait ? Certes, tout était resté platonique entre eux. Mais uniquement parce qu'elle avait pris peur. Quelques jours plus tôt, elle avait pris le prétexte d'un devoir d'anglais pour lui demander de l'aide et s'inviter chez lui. Il avait hésité, puis face à son insistance, il avait accepté. Le but de ce rendez-vous était de se découvrir davantage, à l'abri des regards indiscrets. Elle avait préparé leur rencontre durant plusieurs jours, réfléchi à sa tenue, à sa coiffure, à ce qu'elle allait lui dire en ouvrant la porte. Elle n'avait eu que des petits amis de son âge jusqu'à présent, et ce n'était jamais allé bien loin. L'idée de le faire pour la première fois l'angoissait un peu, mais elle avait eu l'assurance en le fréquentant qu'il

serait doux et attentif avec elle. N'était-ce pas ce que sa mère ne cessait de lui répéter ? La première fois, il faudrait qu'elle soit amoureuse et que l'homme qu'elle choisirait soit doux et attentif. Le cœur battant, elle s'était rendue chez lui, avait monté l'escalier et sonné à sa porte dans un état second, puis, à peine entrée dans le salon, elle avait pris ses jambes à son cou et avait perdu un gant dans sa course. Elle se demandait si ce n'était pas la raison de son silence radio. Depuis ce lapin qu'elle lui avait posé, leurs échanges s'étaient taris pour s'arrêter totalement, une quinzaine de jours plus tôt. Il avait dû trouver une autre fille, une qui couche, une fille plus mature, pas une gamine ridicule comme elle. Elle passa en revue les autres filles du lycée. Peut-être cette grande brune, un peu gothique, avec sa bouche pulpeuse rouge carmin qui ne cessait de lui lancer des regards provocateurs ? Ou encore cette petite grosse au décolleté débordant qu'il reluquait ostensiblement ? Elle maudissait ses cheveux roux et ses seins pas assez volumineux à son goût.

Elle fixait une vidéo de chat sans vraiment la regarder, plongée dans ses pensées négatives, quand elle reçut un message de sa mère. « Merci pour cette soirée. Les coquilles étaient délicieuses et le champagne des proprios aussi ! » Quelle quiche, pensa Océane. Avant de partir à son rendez-vous, elle avait reconfiguré son téléphone, car elle ne recevait plus les messages de certains amis, mais n'avait visiblement pas fait les bons réglages. Tous les appareils associés à son compte Apple, c'est-à-dire son téléphone et celui de sa sœur, recevaient les messages qu'elle envoyait et recevait. Océane regarda l'heure, à peine 21 h 30, la petite fête avait été courte, elle avait dû bien s'emmerder. Une soirée de profs, elle aurait pu s'en douter. « Je pars de chez Marie. Je serai là dans une petite demi-heure. » Océane fronça les sourcils. Sa mère ne leur avait pas dit qu'elle avait une deuxième soirée. « Je t'attends. Ça nous fera deux heures que tous les deux. Le paradis. » Océane resta paralysée devant la réponse que Morgane venait de recevoir. Elle n'avait pas besoin qu'on lui fasse un dessin. Elle avait compris que sa mère allait rejoindre un homme. Elle regarda le numéro de son correspondant et son sang se glaça dans ses veines. Ce numéro, elle le connaissait par cœur. C'était celui de Glenn. Elle ne pouvait pas y croire. Sa mère avait un amant et c'était son prof de sport, celui qu'elle aimait, elle, depuis plusieurs semaines. Elle était complètement abasourdie, ne sachant qui elle devait maudire le plus, Glenn ou sa mère. Jamais, même dans ses

cauchemars les plus horribles, elle se serait imaginé que sa mère serait sa principale rivale. Elle ne lui avait rien dit au sujet de ses sentiments pour lui, de peur qu'elle n'aille faire un scandale auprès du proviseur. À présent, elle se demandait si elle était au courant. S'ils s'étaient joués d'elle tous les deux. Puis elle pensa à son père et cessa de s'apitoyer sur elle-même. Comment sa mère pouvait-elle faire une chose pareille ? Cette femme qu'elle adorait, malgré les petites tensions et incompréhensions dues à l'adolescence, se révélait être non seulement sa pire ennemie, mais aussi celle de son père et de toute la famille. L'abattement laissa place à la rage. Elle n'allait pas les laisser passer tranquillement leur petite soirée. Furieuse, elle bondit de son lit, attrapa son cargo et son sweat, et commença à se rhabiller. Elle savait où était leur petit nid d'amour puisqu'elle s'était rendue chez ce salaud quinze jours plus tôt. Elle eut envie de vomir à l'idée que probablement, à ce moment-là, Glenn pourchassait déjà sa mère de ses assiduités.

Alizée déboula alors dans sa chambre, le visage blême.

— T'as vu les messages ?

— De maman et de son amant ? Oui.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Maman n'a pas d'amant.

— Laisse tomber, t'es trop jeune pour comprendre.

— Ta gueule ! s'énerma Alizée. Je comprends très bien. C'est juste que c'est pas possible, il doit y avoir une explication. Quelqu'un a dû lui voler son portable.

— Y a zéro erreur. Et je peux même te dire qui est le type : mon prof de sport !

— Monsieur Bennec ? !

— C'est ça, le beau gosse qui fait du surf ! Je comprends maintenant pourquoi elle a voulu m'accompagner l'autre jour. Quelle salope !

— Arrête ! Elle ferait jamais ça à papa ! Ils s'aiment !

Alizée avait les larmes aux yeux. Océane s'arrêta dans sa fureur. Sa mère n'était pas en train de briser seulement le cœur de son père et le sien, mais aussi celui de sa sœur. Elle était en train de faire voler en éclats toute leur famille. Pour un surfeur avec des tablettes de chocolat. Qu'est-ce qui avait bien pu lui passer par la tête ? Elle n'était plus une ado, comme elle. Elle était une femme adulte, une mère, et les mères ne font pas ça ! Océane se

rendit compte pour la première fois que sa mère n'était pas qu'une mère, et cela la bouleversa. Elle n'était pas du tout d'accord.

— Tu as raison. Tu sais ce qu'on va faire ? On va appeler sa copine pour vérifier.

— OK, je suis sûre qu'elle va nous rassurer.

Océane composa le numéro de Marie qui décrocha tout de suite.

— Bonsoir, désolée de vous déranger. Je suis la fille de Morgane Le Dantec...

— Bonsoir, fit Marie sur un ton jovial. Laquelle ? Océane ou Alizée ?

— Océane... Je n'arrive pas à joindre ma mère et... j'ai un truc urgent à lui demander. Vous pourriez me la passer ?

Marie marqua un temps à l'autre bout du fil.

— C'est-à-dire que... elle s'est sentie mal... gros mal au ventre... mais rien de grave, hein ! Et elle vient de partir.

— Je vois... Donc elle ne devrait pas tarder.

— En principe, non, mais...

Marie cherchait une excuse. Océane et Alizée, qui écoutaient la conversation sur haut-parleur, le devinèrent tout de suite.

— Elle a dit qu'elle allait chercher une pharmacie de garde avant de rentrer, finit-elle par leur souffler. Cela risque de prendre un peu de temps. Mais ne vous inquiétez pas, tout va bien.

— OK, merci.

Océane raccrocha.

— T'as compris, maintenant ? demanda-t-elle à Alizée qui pleurait en silence.

Océane sortit de sa chambre et dévala l'escalier.

— Attends ! lui hurla sa sœur. Tu vas où ?

— Vérifier qu'elle est bien chez lui ! Je veux avoir la preuve, au cas où elle nous baratinerait. Elle en serait bien capable !

— N'y va pas, je t'en supplie ! Ça va détruire papa !

— C'est pour son bien, que je fais ça ! Si tu préfères faire semblant, c'est ton problème.

Océane attrapa son blouson et claqua la porte, laissant Alizée en larmes.

Océane fulminait sur son vélo. Malgré la pluie et le froid qui lui fouettaient le visage dans la nuit, elle roulait à toute allure, tentant vainement de dompter sa colère. Jamais elle n'avait autant haï quelqu'un de sa vie. Elle aurait pu attendre sagement à la maison pour affronter sa mère, mais elle avait envie de les prendre en flagrant délit, tous les deux, de leur dire, à elle, cette traîtresse, et à lui, ce sale porc, leurs quatre vérités. Après cette soirée, elle savait que plus rien ne serait comme avant. C'en était terminé du petit monde douillet de l'enfance, dans lequel elle se croyait protégée à vie par des parents aimants et parfaits. Elle grilla tous les feux, manqua de se faire renverser par plusieurs voitures et arriva hors d'haleine boulevard Kennedy, là même où quinze jours plus tôt elle était allée retrouver Bennec. Elle avait du mal à respirer tant son cœur tambourinait dans sa poitrine. Elle le sentait battre jusque sous son crâne. C'était comme une boule de feu qui montait en elle et qui ne demandait qu'à sortir pour tout détruire. Au loin, elle entendait le rugissement de la marée montante. Le vent bruissait dans les roseaux qui longeaient le haut de la plage du Minihiac. Cette même plage où, quand elle était enfant, ils pique-niquaient en famille les soirs d'été et se baignaient dans les vagues réchauffées par le sable ensoleillé de la journée. Était-elle vraiment prête à tout détruire ? Et si Alizée avait raison ? Et s'il valait mieux ne rien dire pour sauver sa famille ? Peut-être même qu'elle se trompait, qu'il n'y avait rien entre Bennec et sa mère. Qu'elle avait certes menti à tout le monde, qu'elle avait pris le prétexte d'une soirée chez Marie pour aller le voir, mais pas pour tromper son mari. Elle avait peut-être un projet pédagogique avec lui, une intervention du prof de sport à l'école maternelle par exemple, une réunion entre un enseignant et une directrice d'école. Elle n'aurait rien dit de peur que l'on n'interprète mal les choses, comme elle-même était en train de le faire. Océane savait qu'elle se mentait, qu'elle essayait par tous les moyens de sauver ce qui ne pouvait l'être.

Elle prit une grande inspiration et décida de contourner l'immeuble pour aller observer ce qu'il se passait dans l'appartement du prof de sport. Elle passa côté terrasse, celui qui donnait sur la mer. L'immeuble était presque inoccupé. Seuls trois appartements étaient éclairés, dont, au deuxième étage, celui de Glenn Bennec. C'était une grande baie vitrée, elle avait espéré qu'elle pourrait voir l'intérieur de là où elle était, mais elle était trop en contrebas. Ou bien ils n'étaient pas dans le salon. Elle frémit à l'idée que, à cet instant même, sa mère était dans les bras de Bennec, dans sa chambre, dans ses draps. Il ne lui restait qu'une solution, aller sonner à sa porte et les surprendre. Elle s'apprêtait à faire demi-tour quand la baie vitrée du deuxième étage s'ouvrit. Elle vit alors apparaître sa mère, suivie de Glenn. Ils se postèrent côte à côte sans parler, regardant loin devant eux, comme s'ils cherchaient à apercevoir quelque chose à l'horizon dans la nuit noire. Elle devina qu'ils contemplaient le ciel. Glenn retourna dans l'appartement et revint avec un plaid qu'il posa tendrement sur les épaules de Morgane. Océane eut la sensation que ses jambes se dérobaient sous elle. Elle n'avait pas besoin d'en voir davantage, ce simple geste, sans un mot, le regard et le sourire qui s'ensuivirent lui avaient suffi pour comprendre qu'il y avait quelque chose entre eux. Elle avait envie de s'enfuir, mais elle était aimantée par la scène, à la fois fascinée et dégoûtée de voir sa mère comme elle ne l'avait jamais vue. Morgane se retourna vers Glenn et lui donna un long baiser. Prise d'un violent haut-le-cœur, Océane faillit vomir aussitôt. Cette fois, c'en était trop. Elle ne supporterait pas d'en voir plus. En retournant à son vélo, bouleversée par ce qu'elle venait de voir, elle ne fit pas attention à la poubelle qui lui barrait la route dans l'obscurité et se la prit en pleine face. Le conteneur se renversa dans un fracas tel qu'Océane ne put s'empêcher de pousser un cri. Du haut de leur balcon, Morgane et Glenn tournèrent la tête dans sa direction. Océane croisa alors le regard de sa mère, qui se décomposa.

— Océane ? hurla Morgane depuis la terrasse, dans une plainte.

— T'es qu'une salope, réussit à répondre Océane entre deux sanglots. Je vais tout raconter à papa ! Il te l'a dit, ton mec, qu'il voulait me baiser ? Sale porc, je vais porter plainte contre toi pour agression sexuelle et tu seras viré du lycée !

Océane se détourna et se mit à courir.

— Ma chérie ! Attends ! Ce n'est pas ce que tu crois ! tenta Morgane,

bouleversée.

Mais Océane était déjà loin. Elle arriva à son vélo et constata que son pneu arrière avait crevé. Il devait déjà l'être à la maison, mais à présent il était complètement dégonflé. À bout, elle donna trois violents coups de pied dans la roue et brisa deux rayons. Elle n'en avait rien à foutre, c'était le vélo de sa mère, qu'elle aille en enfer avec sa bicyclette ! La pluie se fit plus intense. Océane était trempée. Elle consulta son téléphone. Alizée avait essayé de la joindre une dizaine de fois. Qu'allait-elle lui dire ? Elle qui était si sûre de vouloir tout faire exploser quelques secondes auparavant aurait tout donné pour revenir en arrière et ne rien savoir de cette relation. Elle aurait dû écouter sa sœur. Comme d'habitude, elle avait été trop impulsive et se retrouvait à devoir gérer un problème qui la dépassait. Il était 23 heures, elle n'avait plus aucun moyen de locomotion, pas d'argent... Comment allait-elle rentrer ? Elle se mit à pleurer comme une enfant de dix ans. Elle n'arrivait plus à s'arrêter. Mais il fallait qu'elle parte, qu'elle s'enfuit d'ici. D'ici quelques secondes, sa mère allait descendre et essayer de la convaincre qu'elle n'avait rien fait. Elle ne voulait surtout pas entendre ses bobards.

Elle vit alors un bus passer au loin sur le boulevard Kennedy. Elle essaya de le rattraper, encore traumatisée par sa découverte, faisant de grands signes au chauffeur pour qu'il s'arrête, mais celui-ci ne la vit pas, ou fit semblant de ne pas la voir, et poursuivit sa route. Elle arriva hors d'haleine devant l'arrêt, désert à cette heure-ci. Tout à fait découragée, elle donna un grand coup de poing dans la vitre qui vola en éclats. Surprise par sa force et sa colère, elle ne sentit pas tout de suite la douleur. Elle se rendit compte qu'elle s'était sérieusement coupée quand le sang tacha son pantalon cargo préféré. Elle attrapa alors son foulard et se fabriqua un bandage de fortune pour panser la longue plaie sur sa paume. Il fallait qu'elle parte. Sa mère dévalait probablement déjà l'escalier pour la rattraper. Puis elle réfléchit. En fait, elle ne savait plus qui était sa mère. Peut-être qu'elle n'en avait rien à foutre, d'elle. Peut-être même qu'elle était retournée à l'intérieur dans les bras de son amant.

Son téléphone vibra, c'était Morgane qui cherchait à la joindre. Dans son malheur, cette inquiétude la rassura un peu. Océane avait au moins gâché la soirée de sa mère. Elle ne voulait toutefois pas qu'elle la retrouve. Tant qu'à faire, qu'elle se fasse un sang d'encre. Elle éteignit son téléphone afin que

sa mère tombe directement sur sa messagerie et ne puisse pas tracer son GPS. Et si elle ne rentrait pas ? Ça lui ferait les pieds, à cette connasse. En même temps, ça inquiéterait son père, ce qu'elle ne souhaitait pas. Cela dit, ça valait peut-être le coup, car sa mère serait alors bien obligée de lui dire la vérité, de lui raconter pourquoi sa fille avait fui dans la nuit.

Elle traversa le boulevard et s'enfonça dans des ruelles. Elle réfléchissait en marchant à la suite à donner aux événements, le plus urgent pour l'instant étant de retrouver son calme. La pluie avait cessé, le vent aussi. L'idée d'affoler sa mère lui apporta une certaine sérénité, mais elle n'arrivait pas à évacuer l'immense tristesse qui l'envahissait. Elle déambulait sans but dans les ruelles de Paramé quand les phares d'une voiture la tirèrent de sa torpeur. Elle se décala pour la laisser passer. La voiture s'avança, puis, sans raison, freina et se mit à rouler à faible allure juste à son niveau. Océane accéléra le pas, mais la voiture fit de même. Elle comprit tout de suite que quelque chose clochait. Elle allait rebrousser chemin et prendre ses jambes à son cou quand la portière de la voiture s'ouvrit brusquement. Une personne masquée par une cagoule et une capuche en sortit. Océane eut juste le temps d'apercevoir la batte de base-ball tenue par sa main droite recouverte d'un gant avant de sombrer dans le noir.

Titouan terminait son service sur les rotules. Les derniers clients étaient en train de récupérer leurs manteaux. Il alla les saluer pour savoir si tout s'était bien passé. Ils adoraient ces petites attentions, et lui cherchait réellement à savoir s'ils étaient satisfaits. Il avait décidé de devenir restaurateur pour l'amour de la cuisine, mais aussi et surtout pour le partage. Sinon, il se serait contenté de faire à manger pour sa famille et aurait choisi un autre métier. Pour un soir de semaine, il avait eu beaucoup de monde. Il était épuisé, mais heureux. Les dernières saisons avaient été difficiles, les touristes moins nombreux, mais il s'était accroché. Il avait refait la décoration du restaurant, ainsi que sa carte, cela lui avait pris beaucoup de temps et d'énergie, mais ça commençait à payer. Il avait même eu les honneurs du *Guide Michelin*. Pas une étoile, mais un Bib Gourmand. Le client mystère avait particulièrement apprécié sa spécialité de couteaux farcis. Il avait créé cette recette en hommage à Morgane qui était fan de ces crustacés qu'ils aimaient pêcher ensemble à marée basse. Malgré les heures consacrées au resto et ses absences répétées, Morgane s'était montrée compréhensive. Ces derniers mois, elle avait passé la plupart de ses soirées seule et ne lui avait jamais fait aucun reproche. En vingt ans, ils n'avaient jamais eu de problèmes de couple. C'était, de l'avis de tous, un petit miracle. Contrairement à eux, beaucoup de leurs amis s'étaient fatigués de leur vie commune et avaient baissé les bras à la première difficulté.

Quand il avait flashé sur Morgane, des années plus tôt sur cette aire d'autoroute, il était à la plonge de ce même restaurant. C'était Morgane qui l'avait motivé à gravir les échelons au sein de la petite brigade, à devenir second, chef et enfin à reprendre le resto. Cela avait été un sacré challenge, tant au niveau personnel que financier. Durant toutes ces années, il avait ramené stress, frustration et découragement à la maison, mais jamais Morgane ne s'en était plainte. Au contraire, elle l'avait chaque fois aidé à remonter la pente, lui répétant qu'elle croyait en lui et qu'ils allaient y

arriver, ensemble. Bien qu'il eût toujours prôné l'importance du partage des tâches dans un couple, force était de constater que Morgane avait pris sur elle la plupart des obligations familiales. Le restaurant était ouvert le midi et le soir, six jours sur sept, dont le week-end. Les vacances scolaires étant la période où il faisait le plus gros de son chiffre, il ne partait jamais avec Morgane et les filles. Là encore, elle ne lui avait jamais rien dit. Elle ne cessait de lui répéter que si elle avait eu envie d'un homme dans ses pattes, elle aurait choisi un prof comme elle. Et qu'elle ne l'aurait pas supporté bien longtemps. Elle se sentait au contraire coupable de ne pas pouvoir l'aider au restaurant. La plupart des restaurateurs travaillaient en couple et habitaient au-dessus de leur commerce. Il lui avait proposé plusieurs fois de quitter l'enseignement et de venir gérer le resto. Contrairement à lui, qui était d'abord un cuisinier, Morgane avait des qualités indéniables de management, et savait se sortir des conflits et motiver les troupes. Elle aurait été parfaite à ce poste. Elle avait toujours refusé, l'enseignement était pour elle une mission, elle n'imaginait pas s'en passer. Elle aimait travailler avec les enfants et se sentait utile auprès d'eux. Elle ne se faisait pas d'illusions, pour la majorité son impact serait peu important, mais pour les deux ou trois par an qu'elle aidait, parfois même qu'elle sauvait de la catastrophe, elle ne changerait pour rien au monde de métier. Elle avait beaucoup hésité à devenir directrice d'école, car elle craignait de s'éloigner des élèves. C'était la raison pour laquelle elle continuait à enseigner en parallèle de ses fonctions administratives. Finalement, ils avaient réussi à trouver un mode de fonctionnement dans lequel ils s'épanouissaient tous les deux.

Il sentait cependant qu'il était temps de ralentir et de changer l'ordre de ses priorités. Il avait quarante-cinq ans, était encore en bonne santé, ses filles n'étaient plus pour longtemps à la maison et il avait envie de passer plus de temps avec sa femme. Ces derniers mois, son second lui avait prouvé qu'il était digne de confiance. Pour la première fois, il envisageait de confier les rênes du restaurant quelques soirs de la semaine ou durant les vacances à quelqu'un d'autre. La perte de son père l'année précédente lui avait fait prendre conscience que la vie était courte. Pour fêter ce changement, il avait décidé de faire une surprise à Morgane pour ses quarante-deux ans en septembre. Elle rêvait depuis toujours d'aller en Inde. Le désert du Rajasthan, ses palais de maharadjas et ses temples. Il avait

acheté deux billets pour Delhi et, avec l'aide des filles, il avait organisé un road trip de quinze jours avec chauffeur pour le printemps suivant. Océane et Alizée avaient été un peu vertes de ne pas y participer, mais elles avaient compris que c'était un voyage en amoureux. Et puis il leur avait promis New York à Noël en contrepartie. En voyant la réaction de ses filles, folles de joie à l'idée que leur père offre un tel cadeau romantique – c'était leur expression – à leur mère, il culpabilisa de ne l'avoir jamais fait en vingt ans. Il craignait d'avoir donné un mauvais exemple à ses filles, celle d'un homme qui néglige sa femme. Il s'était rassuré en se souvenant que Morgane avait toujours détesté les imprévus et lui avait fait jurer de ne pas lui organiser une soirée d'anniversaire surprise pour ses quarante-deux ans. À partir de maintenant, les choses allaient changer. Ils s'étaient tous les deux réalisés professionnellement, place à la surprise, à l'imprévu, à eux deux.

Son téléphone se mit à vibrer, il pensa que c'était Morgane qui l'informait qu'elle était bien rentrée à la maison, mais il vit le numéro d'Alizée s'afficher. Il décrocha.

— Alors, ma puce, tu dors pas ? Tout va bien ?

— Non, ça va pas du tout.

À l'autre bout du fil, Alizée était en larmes. Titouan sortit sur la terrasse pour s'isoler.

— Calme-toi, ma chérie. Où est maman ?

— Je sais pas, Océane est partie la chercher, ça va mal se passer, papa.

— La chercher ? Chez Marie ?

Alizée hésita.

— Chérie, où est partie Océane ?

— Maman n'est pas chez Marie. Océane pense qu'elle est chez... un homme.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— On a vu ses messages, papa, elle nous a menti, elle est pas chez Marie.

— Il doit y avoir une explication, maman a peut-être été appelée en urgence, Marie vous a rien dit ?

— Non, elle a dit qu'elle venait de partir, c'est tout.

— Bah voilà, elle va arriver.

— C'était il y a une heure ! Maman n'est pas rentrée et Océane non plus.

— Elle est partie comment ?

— À vélo.

— En pleine nuit, sous la pluie ?

— Je voulais rien te dire, papa, mais il est arrivé quelque chose de grave, j'en suis sûre. Personne n'est revenu...

Alizée ne parvenait plus à stopper ses sanglots.

— Calme-toi, ma puce, je m'occupe de tout. Je vais retrouver maman et ta sœur. Je suis sûr que tout va bien, vous avez dû mal comprendre. Je vais appeler maman, d'accord ? Sinon, tu sais où Océane est partie la chercher ?

— Chez son prof de sport. M. Bennec. Boulevard Kennedy, mais j'ai juste une localisation, pas une adresse précise.

Titouan eut un temps d'arrêt. Il aurait imaginé que Morgane avait été appelée en urgence auprès d'une famille d'élève en détresse. Depuis toujours elle n'était pas seulement une maîtresse pour eux, mais un véritable saint-bernard.

— C'est juste à côté d'ici. Ne t'inquiète pas. Peut-être même qu'elles vont arriver d'une minute à l'autre pour que je les ramène. OK, ma puce ? Essaie de te calmer. Je te rappelle dès que j'ai des nouvelles.

— D'accord... Je t'aime, papa.

— Moi aussi, ma chérie.

Titouan raccrocha. Il devait certainement y avoir une explication. Jamais Morgane ne lui aurait menti. Jamais.

À bord de sa voiture, Morgane cherchait Océane. Dès qu'elle l'avait vue en bas de chez Glenn, elle avait essayé de l'appeler, mais sa fille avait coupé son portable. Depuis, elle était injoignable. Il était peu probable qu'elle fût déjà arrivée à la maison. Morgane ne savait pas très bien ce qu'elle allait lui dire. Qu'elle aimait Titouan et qu'elle était trop jeune pour comprendre ? Pas sûre que cela calmerait la colère d'Océane. Et pourtant, cela résumait parfaitement la situation. Oui, elle était allée au bout de son fantasme et avait fait l'amour avec Glenn, mais elle n'avait pas ressenti ce qu'elle s'était imaginé ressentir. Au moment même où elle s'était laissée aller dans ses bras, elle avait su qu'elle ne l'aimerait jamais comme Titouan, et son désir pour lui s'était envolé. Le baiser qu'Océane avait surpris sur le balcon était en réalité un baiser d'adieu.

Quelle ironie, se faire démasquer au moment où elle était en train de dire à Glenn que leur relation s'arrêtait là. En se retrouvant dans cet appartement seule avec lui, elle avait compris qu'elle avait juste désiré séduire et être séduite de nouveau. Elle avait voulu vivre, l'espace d'un instant, et à l'aube de ses quarante-deux ans, les mêmes sensations que vingt ans plus tôt. Elle aimait son mari plus que tout, mais, même en fournissant tous les efforts du monde, vingt ans avaient passé, et ni elle ni lui ne pouvaient faire revivre à l'autre les émotions de la première fois. C'était valable pour toutes les premières fois, y compris celle avec Glenn. Les papillons dans le ventre n'avaient duré que quelques semaines. Elle avait pris conscience que le sexe avait peu de chose à voir avec son attirance pour lui. Un tel constat aurait dû la déprimer, mais au contraire Morgane avait été envahie d'un immense sentiment de plénitude. Cette histoire lui avait permis de faire le point sur son couple et sa vie. Elle avait décidé que, dès le lendemain, elle parlerait de sa révélation à Titouan, sans lui donner de détail, bien entendu, c'était inutile. Elle lui ferait en revanche clairement part de ses envies et de ses désirs. Contre toute attente, elle ne se sentait pas le moins du monde

coupable vis-à-vis de lui. Alors qu'elle contemplait la Voie lactée, après avoir fait l'amour avec Glenn et compris que c'était la première et la dernière fois, elle s'était sentie pleinement en accord avec elle-même. La seule culpabilité qu'elle avait alors éprouvée était vis-à-vis de Glenn. Elle avait l'impression de s'être servie de lui, ce qui n'était pas totalement faux. Elle l'avait utilisé pour vivre, le temps de quelques semaines, une autre vie que la sienne.

Et puis Océane les avait surpris, et cela avait tout changé. Ce qui aurait dû être un voyage initiatique lui permettant de se sentir mieux dans son couple s'était brusquement transformé en véritable cauchemar. Elle n'était pas la seule à être bouleversée, Glenn n'en menait pas large non plus. Il était désolé pour Morgane, lui demandait comment il pouvait l'aider, mais elle avait deviné qu'en réalité il avait peur. Très peur. Océane l'avait clairement menacé de le dénoncer pour agression sexuelle. Pourquoi ? Elle le questionna rapidement, car l'urgence était de retrouver Océane, mais Glenn botta en touche. Il ne comprenait pas de quoi sa fille parlait, ils se connaissaient à peine, il n'avait eu aucun geste déplacé envers elle, et, quand bien même elle mettrait ses menaces à exécution, il ne risquait rien. Il lui proposa de la chercher avec elle, il prendrait sa voiture et ils sillonneraient ainsi le quartier chacun de leur côté afin de la retrouver et lui parler. Il lui suggéra de lui dire qu'il ne s'était rien passé, peut-être qu'à eux deux ils pourraient la convaincre. Morgane lui avait souri tristement : sa fille n'aurait certainement pas envie de parler à celui qu'elle soupçonnait d'être son amant. Elle allait se débrouiller seule. Elle l'avait embrassé sur la joue et était partie.

À présent, elle regrettait de n'avoir pas accepté sa proposition. À deux, ils auraient été plus efficaces. À cette heure, le quartier était presque désert. Beaucoup de logements étaient des résidences secondaires inhabitées en hiver. Océane avait peut-être décidé de ne pas rentrer à la maison et s'était réfugiée dans le jardin d'une villa. Cela aurait bien été son genre. Comment avait-elle atterri en bas de chez Glenn ? Elle avait pourtant scrupuleusement configuré son téléphone cet après-midi à l'école pour que sa messagerie n'atterrisse pas sur celles des autres appareils de la maison. Elle avait dû faire une erreur ou glisser, malgré elle, un indice sur lui. Elle croisa pour la première fois depuis plusieurs minutes une voiture qui arrivait dans le sens inverse. Elle lui fit des appels de phares afin que le conducteur s'arrête. Elle

voulait lui demander s'il n'avait pas vu Océane. Lorsque la voiture fut à son niveau, elle découvrit que le conducteur avait une capuche enfoncée jusqu'aux yeux et un cache-cou jusqu'au menton. Non seulement il ne la regarda pas, mais il accéléra pour passer son chemin. Morgane pesta. Tout le monde avait peur de tout le monde dans cette société, elle aurait pu avoir besoin d'aide, il n'avait même pas essayé de savoir quel était le problème. Elle se demandait si finalement il ne valait pas mieux rentrer et attendre Océane à la maison quand son téléphone sonna. Elle l'attrapa avec l'espoir que ce serait Océane, mais déçanta quand elle vit qu'il s'agissait de Titouan. Elle hésitait à lui répondre. Elle lui avait déjà suffisamment menti comme ça, elle ne pouvait pas faire comme si de rien n'était alors que leur fille avait disparu. Elle se maudissait de n'avoir pas été plus discrète. Si Océane n'avait rien vu, cette aventure aurait pu être une seconde lune de miel pour elle et Titouan. Il allait falloir qu'elle convainque non seulement son mari, mais aussi sa fille, qu'un adultère, ou un demi-adultère, puisqu'elle n'avait couché avec Glenn qu'une seule fois, pouvait relancer un couple, le rendre même encore plus fort. Or ce n'était pas un sujet facile à aborder. Elle doutait franchement qu'Océane comprenne, et Titouan lui en voudrait certainement de l'y avoir mêlée. Elle prit une grande inspiration et décrocha. Elle était prête à assumer ses actes. Elle se disait que cela tanguerait, mais que ça finirait par passer.

— Allô ?

— Qu'est-ce que tu fous, bordel ?

Morgane sut au ton agressif de Titouan, que quelque chose clochait.

— Je suis dans ma voiture, il y a eu un problème avec Océane... Je la cherche dans Paramé, mais rien de grave.

Elle mentait, mais elle se disait qu'il valait mieux ne pas en discuter par téléphone et ne pas donner trop de détails.

— Dans Paramé ? Marie n'habite pas à la Madeleine ?

— Si... Écoute, je t'expliquerai à la maison.

— C'est bon, me prends pas pour un con, je sais tout. Elle t'a pris la main dans le sac, ou plutôt dans le panier, avec ton prof de sport, c'est ça ?

Morgane marqua une pause, étonnée de la vulgarité et de la violence de Titouan. Cela allait être bien plus délicat qu'elle ne l'espérait.

— Je ne sais pas ce qu'on t'a raconté, mais oui, Océane m'a vue avec Glenn, mais c'est plus compliqué que ça...

— « Glenn »... J'hallucine. Ça fait combien de temps, que tu couches avec lui ?

— C'est pas aussi simple, je te dis !

— Le pire, en fait, c'est pas ce que tu as fait jusqu'à maintenant. C'est ce que tu fais maintenant. À savoir, je répète, me prendre pour un con.

Elle était en train de vivre ce qu'elle avait redouté le plus.

— Écoute, ça ne sert à rien de parler de ça au téléphone. L'urgence, c'est de retrouver Océane.

Il l'entendit soupirer.

— T'es vraiment trop conne... Juste au moment où j'avais des projets pour nous deux... Tu gâches tout !

— Je ne gâche rien, au contraire, cette histoire, ça me donne envie de faire plein de trucs avec toi ! Ça m'a permis de comprendre que je t'aime encore plus que je ne le croyais !

À l'autre bout du fil, Titouan garda le silence.

— Faut appeler la police, finit-il par dire.

— Déjà ? Je peux tourner encore un peu.

— Non, il est 1 heure du matin. Elle a peut-être eu un accident avec son vélo.

— OK, vas-y.

— Ah non, vas-y, toi. Tu es la mieux placée pour expliquer aux flics ce qui s'est passé, non ?

— Tu as décidé de me faire payer pour mes mensonges.

— Non, j'ai décidé de te laisser nettoyer ta merde. Et j'oubliais : Alizée aussi est au courant pour toi et... *Glenn*.

En une soirée, elle avait perdu coup sur coup l'estime de son mari et celle de ses deux filles. Elle ne voyait pas comment elle réussirait à convaincre qu'elle restait, malgré tout, la mère et l'épouse aimante et bienveillante qu'elle avait toujours été. Elle aurait dû le savoir, lorsqu'une femme devient mère, la moindre erreur lui est fatale. Elle avait voulu l'oublier le temps de son amourette avec Bennec. La réalité lui revenait à présent tel un boomerang en pleine face.

La nuit était passée et Océane restait introuvable. Après avoir terminé son appel avec Titouan, Morgane avait prévenu la police de la disparition de sa fille. Les flics l'avaient rassurée : au vu des éléments qu'elle leur avait communiqués, Océane lui donnait une bonne leçon et allait rentrer bientôt. Ils avaient néanmoins transmis à leur patrouille de nuit. Cinq heures plus tard, le ton avait changé. Pierrick Le Guen, le flic qui faisait les cent pas dans leur salon alors que deux enquêteurs fouillaient la maison à la recherche d'indices, n'était plus du tout aussi rassurant.

— Mes collègues n'ont rien découvert pour l'instant qui nous permette de retrouver votre fille. Nous allons donc commencer le porte-à-porte ce matin. Et, si vous nous y autorisez, nous allons lancer un avis de recherche.

Assise à côté de Titouan sur le canapé, Morgane avait du mal à assimiler ce qui était en train de se passer.

— Bien sûr, mettez tout en œuvre pour retrouver notre fille, réussit-elle seulement à dire.

— Vous avez essayé de borner son portable ? demanda Titouan.

— Oui, et c'est ce qui nous inquiète. Il n'émet plus depuis 23 heures hier soir. À l'heure où elle vous a vue avec Glenn Benneq.

Morgane poussa un gémissement involontaire. Elle avait cru que sa petite aventure n'aurait pas de conséquences. Elle s'avérait désastreuse.

— Elle l'a peut-être éteint ?

— On peut tracer un téléphone éteint. Non, la carte SIM a été détruite. Soit par elle, soit, et c'est plus inquiétant, par quelqu'un d'autre.

Morgane se décomposa. Elle chercha un peu de réconfort en tentant d'attraper la main de Titouan, mais il la repoussa avec une froideur qui la glaça. Il la tenait pour responsable de ce qui arrivait à leur fille et il avait raison. Sans son comportement d'ado attardée, ils ne seraient pas en train de vivre ce cauchemar.

— L'hypothèse optimiste, poursuivit Le Guen, c'est qu'elle s'est fait voler

son téléphone et que le malfaiteur a détruit la carte SIM comme c'est toujours le cas à des fins de revente. Il y a eu plusieurs vols à l'arraché ces dernières semaines dans le quartier.

— Et l'hypothèse pessimiste ? osa Titouan, livide.

— Nous n'en sommes pas encore là...

— Je veux savoir !

— L'autre possibilité, c'est que votre fille s'est fait enlever. Ce serait alors son ravisseur qui aurait détruit sa carte SIM.

— Mon Dieu, laissa échapper Morgane, dévastée.

Elle se mit à pleurer en silence. Gêné, Le Guen sortit dans le jardin pour passer un coup de fil et les laissa seuls. Morgane aurait tellement aimé que Titouan la prenne dans ses bras, qu'il lui dise que tout allait bien se passer, qu'Océane s'était probablement endormie quelque part à l'abri de la pluie après s'être fait voler son téléphone, qu'elle était en colère, que c'était pour cela qu'elle n'était pas rentrée tout de suite, mais qu'elle allait revenir, lui pardonner, comme lui, et que leur vie allait reprendre comme avant. Au lieu de cela, il prit ses clés et se leva pour partir.

— Tu vas où ? demanda-t-elle.

— Chercher notre fille, cracha-t-il.

Elle le vit échanger quelques mots avec Le Guen qui acquiesça et lui serra la main, et il monta dans sa voiture. Morgane entendit alors l'escalier grincer. C'était Alizée, qui avait assisté à toute la conversation.

— Ma chérie, attends ! Ne t'inquiète pas, ta sœur va rentrer !

— Tais-toi ! Tout ça, c'est à cause de toi !

Morgane monta les marches quatre à quatre, mais trop tard, Alizée s'était enfermée dans sa chambre. Morgane plaqua son oreille contre la porte et l'entendit pleurer. Cela lui brisa le cœur.

— Ouvre-moi, dit-elle dans un sanglot, s'il te plaît. Je vais tout t'expliquer.

— Je me fous de tes explications ! lui hurla Alizée, en rage. Je me fous de toi ! Dégage ! Je veux plus jamais te voir !

Morgane prit le coup en plein cœur. Elle resta un long moment assise devant la porte d'Alizée, avant de comprendre que celle-ci ne lui ouvrirait pas. Elle ne s'était jamais sentie aussi seule et perdue. Elle se leva et se traîna jusque dans la chambre d'Océane. Mais elle avait oublié que des policiers s'y trouvaient encore à la recherche d'un indice qui aurait pu les

aider à la retrouver. Quand elle poussa le battant, elle tomba sur un flic qui la fixa, mal à l'aise. Il tenait dans ses mains gantées un cahier.

— Qu'est-ce que vous faites avec le journal intime d'Océane ?

— Vous confirmez que c'est le sien ?

— Oui, je ne l'ai jamais lu, mais je sais qu'elle y note ses pensées et ses états d'âme.

Le Guen entra à ce moment dans la chambre.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-il au policier.

— Peut-être... répondit le bleu gêné.

Il le tendit à Le Guen, mais, n'y tenant plus, Morgane l'attrapa et commença à lire. Au fur et à mesure qu'elle avançait dans le texte, elle sentit ses jambes céder sous elle. Son souffle se fit de plus en plus court. Elle s'effondra par terre, le cahier grand ouvert sur l'écriture enfantine d'Océane. Le nom de Glenn Bennec était écrit au moins une centaine de fois sur une double page, entouré de cœurs et de mots d'amour.

— Salaud, souffla Morgane, à bout de nerfs.

— Vous ne pouviez pas savoir, fit Le Guen, bienveillant.

Morgane sentit son corps défaillir.

Marie était dans la cour de l'école, en train d'expliquer à ses élèves de CE2 les règles du volley, quand elle vit Morgane débouler. À son visage fermé et sa mâchoire crispée, elle sut tout de suite que quelque chose n'allait pas.

— C'est bien, super service, fit-elle à un élève. Vous voulez bien m'attendre sagement ? Je dois discuter avec la directrice, je reviens tout de suite.

Elle se précipita vers Morgane.

— Morgane !

Mais Morgane traçait sa route comme si elle ne l'entendait pas.

— Morgane ! tenta-t-elle une nouvelle fois. J'essaie de t'appeler depuis hier soir, mais tu ne réponds pas. Océane m'a appelée juste après ton départ. Je l'ai baratinée, mais... Tu as pu parler avec elle ? Morgane ! Tout va bien ?

Essoufflée, Marie interrompit sa course. Morgane était déjà loin devant et se dirigeait vers le gymnase du lycée. Marie jeta un œil à ses élèves en train de mettre le bazar dans la cour, elle ne pouvait pas courir derrière Morgane et les laisser seuls. À contrecœur, elle fit demi-tour et les rejoignit.

Morgane ouvrit la porte du gymnase à la volée. Elle connaissait l'emploi du temps de Glenn par cœur. Elle se l'était procuré pour pouvoir le croiser à sa guise en simulant un heureux hasard. Cette fois, elle y allait le cœur palpitant non d'amour, mais de haine.

Il était là, en train d'arbitrer un match de basket entre ses élèves de seconde. Elle vit ce qu'elle n'avait jamais vu jusque-là. Il était entouré de jeunes filles enamourées qui gloussaient à ses blagues et à ses œillades. Cette vision lui donna envie de vomir. Elle traversa le terrain comme une flèche, essuyant quelques remontrances des ados, et arriva devant Glenn qui se figea quand il la vit.

— Morgane ? Tu as des nouvelles ? Le cours est bientôt terminé, si tu

veux...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Morgane lui assena une gifle si puissante qu'il resta sonné quelques secondes. Les élèves, qui s'étaient arrêtés de jouer, assistaient au spectacle, médusés.

— Elle a le seum, la directrice, gloussa l'un d'eux.

Mais il ne trouva pas d'alliés dans la moquerie. Tout le monde sentait qu'il se passait quelque chose de grave entre ces deux-là.

— Sale porc ! Je sais tout !

— Je comprends pas... De quoi tu parles ?

— De ma fille ! Comment as-tu osé poser tes mains sur ma fille ?

Les élèves étaient stupéfaits.

— Je vais tout t'expliquer, c'est elle qui...

Elle ne le laissa pas terminer et tenta de lui donner une nouvelle gifle, mais, cette fois, Glenn l'arrêta net en lui bloquant le bras. La force avec laquelle il lui tenait à présent le poignet et son regard déstabilisèrent Morgane.

— Maintenant, tu te calmes, et on va parler.

— Je n'ai rien à te dire. À cause de toi, Océane a disparu !

— Il n'y a qu'une seule responsable ici, c'est toi. C'est toi, sa mère, non ?

Morgane prit la pique en plein cœur. Comment avait-elle pu se voiler la face durant tout ce temps ? Elle ne connaissait pas Glenn, ne savait rien de sa vie, de son passé. Sa belle gueule, ses yeux doux et ses paroles sucrées avaient suffi à lui faire baisser la garde. Elle avait calqué sur lui ses fantasmes d'un homme parfait qui n'existait pas. Elle se prenait la réalité en pleine face d'une manière on ne pouvait plus cruelle.

Un brouhaha se fit à l'entrée du gymnase. Glenn lâcha d'un coup le poignet de Morgane. Elle se retourna et découvrit le commissaire Pierrick Le Guen accompagné de deux policiers qui s'avançaient vers eux. Morgane alla à leur rencontre, pleine d'espoir, persuadée qu'ils venaient lui annoncer avoir retrouvé Océane saine et sauve. Quand il l'aperçut, Le Guen se figea.

— Qu'est-ce que vous faites là ? lui demanda-t-il.

— Vous avez du nouveau ? l'interrogea-t-elle. Vous avez retrouvé ma fille ?

— Commissaire, on peut y aller ? s'impativa l'un des autres policiers.

Le Guen lui fit un signe de tête en guise de réponse, et les deux hommes s'avancèrent vers Bennec.

— Madame Le Dantec, souffla Le Guen à Morgane, je n'ai pas de bonnes nouvelles...

Morgane se décomposa.

— Océane est blessée ? Vous l'avez retrouvée ?

Arrivés devant Bennec, les deux agents l'attrapèrent chacun par un bras et entreprirent de lui passer les menottes. Dans un premier temps, Glenn, comme paralysé, ne montra aucune résistance.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Morgane, blême. Qu'est-ce que vous faites ?

À ce moment, Glenn commença à se débattre. Les policiers furent surpris par la force du professeur de sport. L'un d'eux se prit même une droite. Le Guen accourut pour les aider, laissant Morgane seule et perdue, craignant de comprendre ce qui était en train de se passer.

— Glenn Bennec, vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre d'Océane Le Dantec, lui annonça alors Le Guen.

— Meurtre ? s'écria Morgane, abasourdie.

Les flics l'embarquèrent, sous le regard stupéfié des élèves. Morgane se précipita alors vers Le Guen.

— Pourquoi vous l'arrêtez ? Où est Océane ?

Le Guen la regarda avec toute l'empathie qu'il réussit à trouver en lui.

— Madame Le Dantec, je suis désolé. On a retrouvé les habits ensanglantés de votre fille et un couteau de pêche, identifié comme étant celui de Glenn Bennec, à proximité de son domicile.

— Ce n'est pas possible, vous devez vous tromper. Océane est encore en vie ! Glenn n'aurait jamais fait ça !

Elle chancela. Le Guen passa un bras sous le sien pour la soutenir.

— On a découvert l'existence d'une plainte contre lui d'une élève mineure avec qui il aurait eu des relations dans son ancien lycée de Brest. Et, visiblement, ce n'était pas la première fois qu'il avait des problèmes avec une élève...

— Non, c'est faux ! hurla-t-elle, dans une supplique. Il n'aurait pas pu être recruté ici comme prof avec un casier ! Vous vous trompez ! Océane est vivante ! Elle est vivante !

Des larmes se mirent à couler sur ses joues.

— La plainte a été retirée, poursuivit Le Guen. Il n'avait pas de casier, il a pu se faire embaucher à l'Émeraude.

Morgane s'effondra. Marie arriva à la rescousse. Elle fit signe à Le Guen qu'elle s'en occupait. Elle prit Morgane dans ses bras, mais celle-ci s'évanouit.

— Appelez une ambulance ! hurla Marie. Comment avez-vous pu faire ça devant elle ? lança-t-elle à Le Guen. C'est inhumain !

— Je ne savais pas qu'elle serait là, se défendit Le Guen, contrit.

Marie commença à bercer doucement Morgane, comme une enfant.

— Ma pauvre chérie, lui souffla-t-elle.

OceanofPDF.com

Une semaine avant le bateau

21

Après l'avoir assommé, Morgane avait tiré Glenn jusqu' dans la cabine du voilier. Il était encore dans les vapes en raison du sérieux coup de crosse qu'elle lui avait infligé sur la tête. Elle se demandait encore comment elle avait fait pour le traîner seule jusqu' dans sa voiture, puis dans son bateau. Elle pensa à ces mères qui s'étaient découvert une force herculéenne pour soulever le poids lourd accidenté sous lequel leur enfant était coincé. Elle avait toujours cru que c'était un mythe. Elle savait à présent que ce n'était pas une légende urbaine, même si sa fille avait disparu depuis trois mois et qu'il s'agissait pour elle de retrouver son corps. Elle ne savait pas par quel miracle elle ne s'était pas fait repérer durant ce long trajet. Pour une fois que la chance était de son côté, elle n'allait pas s'en plaindre.

Dans la cabine, elle avait tiré les rideaux pour que personne ne puisse le voir de l'extérieur et l'avait ligoté à une chaise avec deux beaux nœuds de marin, en prenant soin de lui coller un long morceau de ruban adhésif sur la bouche pour l'empêcher d'appeler à l'aide. Puis elle avait levé les amarres et avait navigué jusqu'au large du fort de la Conchée. Le ciel était gris, un léger crachin tombait, mais la mer était en train de se calmer. Morgane avait mouillé l'ancre et était retournée dans la cabine.

Elle s'était installée en face de lui, son pistolet dans une main, une cigarette allumée dans l'autre. Elle avait trouvé un vieux paquet de Gauloises de son père dans un tiroir et n'avait pas hésité une seconde à s'en allumer une, malgré son arrêt total du tabac depuis plus de quinze ans. La première taffe lui avait arraché les poumons, mais l'avait immédiatement apaisée. Elle regrettait de ne pas les avoir découvertes avant, tant elle y avait trouvé du plaisir, et le simulacre d'un bonheur furtif auquel elle n'avait pas goûté depuis trois mois. Glenn comatait toujours, le visage tuméfié, un léger filet de sang coulant de son sourcil.

Elle s'aperçut que c'était seulement la troisième fois qu'elle se retrouvait

en tête à tête avec lui. Il y avait eu l'après-midi au cinéma qui l'avait fait vibrer comme une adolescente. Puis la soirée chez lui, où ils avaient fait l'amour la seule et unique fois, avant qu'Océane ne disparaisse. Et enfin ce face-à-face qui s'annonçait d'une tout autre couleur. Maintenant qu'il était là, qu'allait-elle faire de lui ? se demanda-t-elle en tirant nerveusement sur sa cigarette. Elle s'en voulait de n'avoir pas eu le courage de le tuer sur place, ce matin. Tout aurait été terminé, à l'heure qu'il était. Elle aurait été vengée et n'aurait eu qu'à attendre tranquillement de venir se faire arrêter par la police. Au lieu de cela, elle se retrouvait avec le meurtrier de sa fille, accessoirement son ancien amant, sur les bras. Et craignait d'aller en prison pour rien. Tôt ou tard, cette capitaine de police allait découvrir que Bennec avait disparu et remonterait jusqu'à elle. Elle l'arrêterait pour séquestration et enlèvement. Elle passerait pour une folle et ne ferait qu'ajouter la honte au malheur qui avait frappé sa famille. Cela aurait eu un peu plus de panache, d'assassiner Glenn Bennec. Elle aurait lavé sa faute et vengé sa fille. Mais elle savait à présent qu'elle en était incapable. Elle avait eu l'occasion de le tuer mille fois depuis qu'ils avaient quitté son appartement. Désormais, elle n'avait même plus besoin d'utiliser son arme. Elle pouvait lui fracasser le crâne avec n'importe quel ustensile de navigation ou, mieux, le poignarder comme il l'avait fait avec Océane et le jeter à l'eau. Elle avait cru durant toutes ces semaines qu'il suffisait de haïr une personne pour être capable de la tuer. Elle se rendait compte qu'elle s'était complètement leurrée. Pour tuer quelqu'un, il faut être un meurtrier, la haine n'avait rien à voir là-dedans. Elle aurait pu partir et l'abandonner chez lui après l'avoir assommé. Elle était à peu près certaine qu'il ne serait pas allé porter plainte. Elle le voyait mal accuser une mère endeuillée de l'avoir tabassé. Pourquoi alors s'était-elle donné tant de mal pour l'embarquer ? Ils ne s'étaient jamais revus depuis la disparition d'Océane. Au fond d'elle, même si elle refusait de se l'avouer, elle ressentait pour la première fois depuis trois mois le besoin de s'expliquer avec cet homme. En croisant son regard, un peu plus tôt dans son appartement, elle avait ressenti la nécessité non pas de l'annihiler, mais de lui demander des comptes. De savoir ce qu'il avait fait de sa fille, de comprendre pourquoi et comment il les avait abusées, elle et Océane. Et peut-être aussi s'il l'avait aimée, ne serait-ce qu'un instant, même si elle n'osait encore se l'avouer.

La fumée qui stagnait dans la cabine fit tousser Glenn. Comme sa bouche

était entravée, il ne pouvait pas prendre l'air dont il avait besoin pour respirer et commença à suffoquer. Morgane le regarda s'étouffer quelques secondes avec une pointe de plaisir, puis se leva pour lui arracher son Scotch. Il prit une grande respiration bruyante et se calma.

— T'as soif ? lui demanda Morgane.

Il acquiesça, encore haletant. Elle remplit un verre d'eau fraîche au robinet et l'approcha de ses lèvres. Il se mit à boire doucement tout en la fixant. Morgane détourna le regard. Elle n'avait pas prévu que la situation la troublerait tant. Pour le punir de provoquer toutes ces émotions contradictoires en elle, elle reposa le verre à moitié plein avant qu'il n'ait éteint sa soif et retourna s'asseoir.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda-t-il.

— Je sais pas encore...

— Pourquoi tu n'as pas tiré, tout à l'heure ?

— Parce que je suis lâche.

— Ou alors parce que tu as encore des sentiments pour moi...

Morgane sentit le rythme de son cœur s'accélérer dans sa poitrine. Elle n'arrivait plus à contrôler ses émotions. Se pouvait-il que cet homme lui fasse encore de l'effet ? Lorsqu'elle pensait être tombée amoureuse de lui, elle ignorait que c'était un homme dangereux. Aujourd'hui, elle n'avait plus aucune excuse, elle savait à qui elle avait affaire. La haine qui l'avait fait tenir ces dernières semaines était-elle donc feinte ? Non, elle avait vraiment voulu le tuer. Mais, maintenant qu'il était devant elle, c'était comme si elle doutait de sa culpabilité et de son propre désir de vengeance. Elle avait l'impression d'être un monstre. Elle tira plusieurs fois sur sa cigarette pour se calmer. Elle ne devait pas lui montrer qu'il avait encore du pouvoir sur elle. Ou alors elle devait utiliser cette relation pour en savoir plus sur la disparition d'Océane. Elle ne devait pas oublier que c'était son seul et unique but, dorénavant : découvrir ce qu'il avait fait de sa fille et retrouver son corps.

Pour se donner une contenance, Morgane attrapa le verre d'eau encore rempli, le lui vida à la figure, hésita à le lui balancer aussi, mais le fracassa finalement par terre.

— Ou alors parce que j'ai quelques questions à te poser, connard !

Comme il avait les mains attachées, Glenn ne pouvait pas empêcher l'eau

de dégouliner sur son visage et de lui rentrer dans les yeux. Il était très incommodé, mais Morgane ne leva pas le petit doigt pour l'essuyer.

— Tu m'as manipulée dès le début ! Si j'ai éprouvé quelque chose, ce n'était pas pour toi, mais pour un mirage ! J'ai été attirée par un homme qui n'existait pas, que tu as inventé de toutes pièces ! Le vrai Glenn Bennec n'est qu'une ordure que je hais ! Pourquoi tu ne m'as rien dit au sujet de ta relation avec ma fille, salaud ?

Glenn baissa les yeux.

— Parce qu'il n'y avait rien entre Océane et moi... Elle s'est fait des films, comme cette gamine à Brest... Toujours la même histoire, elles en pincent pour moi, me tournent autour, et moi je les laisse faire pour être gentil...

— Parce que ça te plaît, sale porc !

— Oui, c'est vrai, ça flatte l'ego, de se faire draguer par des jeunes femmes de dix-huit ans.

— Dix-sept ans ! Ce sont encore des gamines ! Et toi tu en as vingt de plus ! Arrête de jouer les victimes ! Tu les attires dans tes filets en jouant le prof cool, charmeur, qui fait du surf. Les flics ont mis la main sur tous tes échanges, tes SMS avec elle, même des rendez-vous ! À aucun moment tu n'as posé de limites. Aucun ! Qu'est-ce qui me prouve que tu n'es pas allé plus loin ?

— Parce que tout s'est arrêté quand je t'ai rencontrée, quand j'ai su que tu étais sa mère. Et surtout que je suis tombé amoureux de toi. Je ne t'ai rien dit parce qu'il ne s'est rien passé avec Océane... Contrairement à celle de Brest...

Morgane eut un haut-le-cœur.

— Et parce que j'avais peur que tu me rejettes... Je n'ai pas pensé aux conséquences...

— Des conséquences, il y en a eu ! Monstrueuses... Océane est morte !

— Jamais je n'ai imaginé ça ! Jamais je n'ai eu envie de faire exploser ta famille, et je sais que toi non plus, tu n'as jamais eu envie de quitter ton mari pour moi. Entre nous, c'était passionnel, ne le nie pas, je sais que tu as vécu la même chose que moi, même si c'était éphémère, même si on n'était pas destinés à être ensemble.

Morgane ne s'était jamais formulé les choses ainsi, la lucidité de Glenn la troubla.

— Je ne vois pas où tu veux en venir...

— Personne n'aurait dû être au courant, pour nous deux ! Ta fille n'aurait jamais dû savoir ! Ça n'aurait jamais dû se terminer comme ça... Je suis peut-être un homme inconséquent, lâche, un dragueur de jeunes filles, un prof qui aime séduire, autant de choses condamnables – j'ai eu le temps, pendant ces trois mois passés en prison, d'en prendre conscience –, mais je ne suis pas un meurtrier ! Tout ce que j'ai dit à la police est vrai, je sais pas comment mon couteau s'est retrouvé au milieu de ses vêtements, c'est obligatoirement quelqu'un qui l'a mis là ! Ce couteau, je l'ai perdu lors d'une séance de surf avec les élèves ! J'ai rien dit, j'ai cru que la marée l'avait emporté, mais on a dû me le voler. Et personne ne me croit... Je suis le coupable idéal...

Il se mit à pleurer. Ce séjour en prison avait dû considérablement l'éprouver. Morgane eut presque pitié de lui. Se pouvait-il qu'il dise vrai ? Si c'était le cas, cela signifiait que le meurtrier d'Océane était toujours en liberté et que la police faisait fausse route depuis le début.

Benec considéra les cigarettes de Morgane.

— Je peux ?

— Arrête de me prendre pour une conne... Il faudrait que je te détache les mains, c'est hors de question.

Elle pointa de nouveau son arme dans sa direction pour lui faire comprendre qu'il ne réussirait pas à l'amadouer avec ses larmes. Jusqu'à preuve du contraire, il était considéré par la justice comme l'assassin de sa fille. Même si elle commençait à se poser des questions.

— Quand tu es partie la chercher, je suis resté à l'appartement. Je pensais que tu allais la trouver. J'avais déjà fait suffisamment de dégâts comme ça, je n'allais pas m'imposer dans un moment pareil. Je n'avais aucune raison de redescendre ! Mais peut-être que j'aurais dû ! Peut-être que je l'aurais retrouvée et qu'on n'en serait pas là ! On se serait expliqués, toi et elle, vous me détesteriez aujourd'hui, mais Océane serait vivante et moi je serais encore un homme innocent.

Morgane était de plus en plus perturbée par ces révélations.

— Si ce n'est pas toi, qui est-ce, alors ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien ! J'ai parlé à la police de ce gosse qui traînait devant le lycée. Je l'ai vu plusieurs fois avec Océane. Je suis sûr qu'ils ne t'en ont

même pas parlé... C'est pour ça que j'ai essayé de t'appeler depuis la prison. Et pour te demander pardon...

Morgane fouilla dans sa mémoire, parmi tous les interrogatoires que la police lui avait fait subir, et la piste d'un jeune marginal lui revint.

— Si, ils m'ont demandé si j'avais vu un jeune homme entre quinze et vingt ans avec Océane, inconnu de son entourage, non inscrit au lycée. Cela ne me disait rien. Alors j'ai interrogé sa sœur, cherché dans ses affaires. Il n'y avait aucune trace d'un autre homme que toi... Et ils sont passés à autre chose.

— Comme toi, les flics ont cru que je les baratais. Pourtant, ce type existe, je te le jure. Ce n'est peut-être pas lui. Mais le jour où j'ai perdu mon couteau, il était là aussi.

— Au club de surf ?

— Non, sur la plage. Il nous observait.

— Il était comment ?

— Un grand mec, dix-sept, dix-huit ans, assez quelconque, cheveux bruns. Je n'ai pas vraiment fait attention, je n'avais pas de raison à l'époque de m'intéresser à lui. C'est après la disparition d'Océane que je me suis souvenu de lui.

— C'était la première fois que tu le voyais ?

— Non, c'est pour ça que je l'ai remarqué à la plage. Je l'avais déjà repéré devant le lycée le jour d'Halloween. Il portait la même doudoune kaki et un sweat noir et rouge à capuche. Il avait un comportement très étrange, a tout de suite alpagué Océane et il est parti précipitamment. Elle m'a dit ensuite qu'elle ne le connaissait pas, qu'il lui avait posé des questions sur le lycée, les profs, sa famille... Il avait l'air un peu dérangé mentalement. Tu peux demander à Marie, elle était avec moi.

— Océane a disparu quinze jours après Halloween... Et une semaine après le dernier jour du stage de surf...

Morgane écrasa sa cigarette et se leva.

— On fait quoi, maintenant ? demanda Bennec.

— Toi, tu restes attaché ici. Moi, je vais vérifier si pour la première fois tu ne m'as pas menti.

Elle sortit sur le pont. Elle regarda sa montre. Si elle ne traînait pas trop, elle pourrait être à l'Émeraude pour la pause de midi. Elle leva l'ancre et prit la direction du port.

OceanofPDF.com

La police n'avait pas encore découvert que Glenn avait disparu. Morgane avait pris soin d'effacer ses traces dans l'appartement et d'éviter les caméras de surveillance. Elle avait remis la camionnette au garage. Elle ne savait pas pour combien de temps encore, ni ce qu'elle allait faire de Bennec, mais pour l'instant elle maîtrisait la situation.

Morgane arriva à l'école à la pause de midi, comme prévu. Quand Marie la vit, elle accourut pour la prendre dans ses bras.

— Ça me fait tellement plaisir, de te voir. Tu es venue pour déjeuner ?

Morgane ne devait pas flancher. Elle aurait tellement aimé se confier à son amie, mais il ne fallait pas. Si la police venait à remonter jusqu'à elle, Marie aurait été sa complice. Elle avait déjà trop nui à son entourage, cette fois elle ne voulait embarquer personne dans sa chute, sa vengeance était une affaire personnelle. C'était aussi la raison pour laquelle elle avait pris ses distances avec Titouan et Alizée. Les tenir à l'écart était le meilleur moyen de les protéger.

— Oui, j'avais envie de voir un peu de monde...

— Ça te dit, une petite salade dans le parc ? Il fait beau, on sera tranquilles.

Elles sortirent de l'établissement et s'installèrent sur un banc au soleil avec une salade achetée à la boulangerie du coin, comme au bon vieux temps.

— Voir la gueule de ce type aux infos, souffla Marie, ça m'a fait quelque chose... Si je l'avais eu en face de moi... Je n' imagine même pas ce que tu dois vivre.

— Je te le confirme, j'ai des envies de meurtre.

Marie attrapa la main de Morgane.

— Tu ne pouvais pas savoir. Personne ne pouvait savoir.

— J'ai honte, mais parfois, j'ai des doutes.

— Des doutes sur quoi ?

— Sur sa culpabilité...

Marie serra un peu plus la main de Morgane.

— C'est normal. C'est difficile d'admettre que l'homme qui a fait battre ton cœur est un monstre.

— Et s'il disait vrai ? Si c'était un salaud, un sale type, mais pas un meurtrier ? Si ce n'était pas lui qui avait enlevé et tué Océane ?

— Toi, tu as regardé BFM TV, ce matin. Ne te laisse pas déstabiliser par la défense de son avocat. La police a fait son enquête, toutes les preuves sont contre lui, jusqu'à l'arme du crime...

— Je sais, mais... ce matin, il y a un truc qui m'est revenu. Au début de l'enquête, les flics m'ont interrogée sur un jeune homme, un inconnu, qui aurait traîné devant le lycée. Il aurait même abordé Océane le jour de la fête d'Halloween.

— Je sais, moi aussi, ils m'ont posé des questions.

— Et alors, tu leur as dit quoi ?

— Que cela ne me disait rien, des jeunes garçons qui viennent draguer les filles devant le lycée, j'en vois des dizaines chaque jour. Pas toi ?

— Si... Mais la police aurait dû creuser davantage cette piste. Je n'arrête pas d'y penser. Et si le meurtrier d'Océane n'était pas Glenn ? C'est peut-être pour cela qu'il ne dit pas ce qu'il a fait de son corps ?

Morgane était bouleversée. Marie lui caressa la joue avec bienveillance.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi tu reviens là-dessus aujourd'hui ?

— Je ne sais pas... J'ai tellement envie de retrouver ma fille...

Morgane ne devait rien laisser transparaître d'inhabituel.

— Tu te sentiras moins coupable, s'il était innocent, n'est-ce pas ?

Marie avait touché un point sensible. Cherchait-elle la vérité sur ce qui était arrivé à sa fille ou à s'en dédouaner ? Si Glenn était innocent, alors elle l'était d'une certaine manière aussi. Marie la prit dans ses bras.

— Ça va aller. Fais-moi confiance, il va bientôt retourner en prison et payer pour ce qu'il a fait. Tu sais quoi ? Tu as raison. Il faut que tu prennes l'air. Et si tu partais quelques jours ? Tu largues les amarres et tu vas te balader dans tes coins préférés pour prendre du recul.

Avec Glenn ligoté dans la cabine, ça risquait d'être un peu compliqué, pensa Morgane, avec ironie.

— J'ai une super idée, lança joyeusement Marie. Je vais me faire porter pâle et partir avec toi, cet après-midi !

— Non ! la coupa Morgane, un peu trop abruptement.

Marie la regarda avec suspicion.

— Qu'est-ce que tu me caches ?

— Rien, c'est juste que le moteur est en rade.

— Bah, c'est un voilier, non ?

— Oui, mais le temps va se gâter, la météo de cet après-midi s'annonce très mauvaise, sortir sans moteur serait dangereux...

Marie poussa un soupir de déception.

— Partie remise, alors ?

— Promis.

La cloche sonnant la fin de la pause retentit. Marie se leva.

— Il faut que j'y aille. Tu fais quoi, ce soir ? On dîne ensemble ?

— Merci, ma belle, mais j'ai besoin de calme. La semaine prochaine ?

— Tu m'appelles si ça ne va pas, OK ?

Morgane embrassa Marie et prit la direction de sa voiture. Glenn lui avait donc encore menti. Marie n'avait jamais vu de jeune homme importuner Océane devant le lycée, il avait encore utilisé une femme pour s'innocenter. Elle était sur le point de rentrer dans sa voiture quand elle vit Alizée au loin qui courait pour être à l'heure au lycée. Apercevant sa mère, elle s'arrêta net. Morgane s'avança vers elle.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda l'ado.

— Je suis venue voir Marie...

Alizée fit un petit sourire de dédain.

— Je vois. Tu préfères bouffer une salade en plein hiver sur un banc avec ta copine plutôt que déjeuner avec ta fille et ton mari. Le pire, c'est que je suis pas étonnée...

— Je ne suis pas venue pour déjeuner avec elle. J'avais des choses à... régler...

Alizée voulut se remettre en route, mais Morgane la retint.

— Qu'est-ce que tu me veux ? grogna Alizée.

— Juste t'embrasser, te prendre dans mes bras. Ce n'est pas ce qui se fait, entre une mère et une fille ?

— Dans les familles normales, probablement.

Morgane accusa le coup.

— Alizée, pourquoi tu ne réponds pas à mes messages ?

— Peut-être parce que j'ai rien à te dire ? C'est bon, lâche-moi,

maintenant, je vais me prendre un billet de retard à cause de toi, fit-elle en se libérant de sa mère.

— Alizée, s'il te plaît, parle-moi. Quand est-ce que tu vas me pardonner ?

Alizée lui lança un regard qui la transperça. Depuis le soir du drame, elles n'avaient plus jamais eu une conversation normale. Alizée avait commencé par se murer dans le silence, puis le mutisme avait laissé place à l'agressivité. Avec Titouan, ils avaient essayé de la protéger au maximum, mais elle n'était plus une petite fille et avait pris parti, évidemment contre sa mère. Elle savait pour elle et Glenn, elle avait même été la première à découvrir leurs échanges avec sa sœur. Elle en voulait encore plus à Morgane que Titouan. Fou de douleur après la disparition d'Océane, son mari avait pris sur lui et, bien que blessé par la trahison de sa femme, il avait décidé de lui pardonner. Le choc passé, il avait compris que, s'il ne l'avait pas négligée, rien de tout cela ne serait arrivé. Il lui avait même demandé pardon à son tour et avait insisté auprès de Morgane pour qu'elle prenne conscience qu'elle était une victime de cet homme, et non une coupable. Morgane l'avait alors rejeté. Elle l'aimait pourtant encore plus qu'au premier jour. Sa dignité face au drame et au qu'en- dira-t-on, sa force avaient redoublé son amour pour lui. Mais elle avait introduit le loup dans la bergerie, avait provoqué la fuite d'Océane puis sa disparition. Elle ne pouvait tout simplement pas se pardonner à elle-même.

— Tu me poses vraiment la question ? lui rétorqua Alizée. Tu as brisé le cœur de papa et ma sœur est morte à cause de toi, tu te rappelles ? Allez, fous-moi la paix.

— Alizée, attends ! Je voulais te demander... Tu n'aurais pas des photos ou des vidéos de la journée d'Halloween ? C'est pour vérifier si ta sœur a été importunée ce jour-là...

Alizée marqua un temps d'arrêt.

— Non, mais je rêve... C'est tout ce qui t'intéresse, en fait ? Innocenter ton amant ? Et ensuite quoi ? Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ? Je ne sais pas lequel des deux est le plus monstrueux !

Elle tourna les talons et laissa Morgane en plan. Au loin, Marie, qui avait assisté à la scène, adressa un petit sourire d'encouragement à Morgane, qui lui rendit un sourire triste en retour. Elle n'avait pas perdu qu'une fille dans ce drame, mais deux.

OceanofPDF.com

Morgane regagna le bateau où Glenn l'attendait, ligoté sur sa chaise. Avant de partir, elle lui avait remis du Scotch sur la bouche. Elle voulait bien reprendre la piste du jeune inconnu, mais ne lui faisait pas confiance pour autant. Elle n'avait pas totalement écarté l'idée de le tuer et voulait le garder sous le coude au cas où. Elle reprit place en face de lui, saisit son semi-automatique et arracha l'adhésif d'un coup sec. Il grimaça, mais n'osa pas se plaindre.

— J'ai vérifié, Marie n'a rien vu. Comment tu expliques ça ? Tu te fous encore de ma gueule, c'est ça ?

— Ça ne m'étonne pas, elle aussi est persuadée que je suis coupable depuis le début. Elle a peut-être rien vu, mais y avait un mec, un grand brun, qui tournait autour d'Océane. Si elle était en vie, elle te le dirait !

— Pourquoi elle ne m'en a pas parlé, justement ?

— Parce qu'il ne faisait que la mater, elle n'a pas vu le danger. Moi non plus, d'ailleurs, j'ai tilté bien après. Quand je me suis retrouvé derrière les barreaux.

Morgane rapprocha sa chaise.

— Si tu veux que je te croie, donne-moi une vraie piste pour retrouver ce type.

— J'ai dit aux flics de chercher sur les réseaux, les jeunes prennent des vidéos de tout... mais ils n'ont rien trouvé.

— Tu as cherché de ton côté ?

— Figure-toi que j'avais pas le code wifi de la prison...

Glenn arracha un sourire à Morgane. Évidemment, c'était ridicule, il s'était fait arrêter le lendemain de la disparition d'Océane, il n'avait pas pu mener son enquête.

— Eh bien, on va chercher ensemble.

Morgane alluma son ordinateur et installa sa chaise en face de son bureau.

Alors qu'elle le mettait en marche, elle vit Glenn grimacer. Il était attaché depuis de longues heures, à présent.

— Tu as mal ?

— Un peu... Si tu me détachais au moins les mains, ça irait mieux.

— Pour que tu m'assommes et m'échappes ? Jamais de la vie.

Glenn eut un sourire triste.

— Tu crois vraiment avoir pu te tromper à ce point sur moi ?

— Depuis qu'Océane a disparu, je ne crois plus rien.

Morgane alla sur son compte Instagram. Elle utilisait très peu les réseaux sociaux. Elle avait créé ce profil pour comprendre ce qui plaisait à ses filles – qui s'étaient mises toutes les deux en mode privé et l'avaient bloquée, pour être bien certaines de ne pas être fliquées par leur mère – et afin de rester un peu dans le coup. Elle y publiait de temps en temps des photos de paysages qui lui plaisaient, des souvenirs de vacances, mais c'était rare. Elle préférait passer son temps à lire que de le perdre sur les écrans. Elle ne se serait jamais imaginé que cela lui servirait un jour à retrouver un potentiel suspect du meurtre de sa fille. Elle resta quelques instants à regarder des photos d'Océane et Alizée avant le drame. Il y en avait une qu'elle aimait particulièrement. Les filles se tenaient à la proue du voilier, les cheveux au vent, et mimaient la célèbre séquence de *Titanic*. Elles étaient mortes de rire. C'était Titouan qui avait saisi ce moment de complicité. C'était l'été dernier, le temps du bonheur et de l'insouciance. Anéantie, elle plaça son curseur sur la barre de recherche.

— Tu dis que tu aurais vu ce type deux fois, c'est ça ?

— Oui, une fois devant le lycée le jour d'Halloween et une fois lors du stage de surf.

— On va commencer par le surf. Tu sais si des photos ou des vidéos du stage ont été prises, à l'époque ?

— J'en avais pris et posté sur Insta, mais les flics ont saisi mon téléphone avec mes photos et bloqué mon profil.

Morgane se souvint que la plupart des échanges entre Océane et lui avaient eu lieu sur la messagerie d'Instagram. Son compte devait à présent constituer une pièce à conviction. Glenn lut dans ses pensées et baissa les yeux.

— Le patron du club, Maël, avait mis pas mal de vidéos en story...

Elle tapa le nom du club de surf dans la barre de recherche, et le compte

apparut.

— Bonne nouvelle, il est en mode public.

Elle commença à scroller les photos à la recherche de la date du stage.

— Tu savais que sa femme était flic ? demanda Glenn pour détendre l'atmosphère.

— Non...

Morgane était concentrée sur les images qui défilaient.

— Nina Kaminski, continua Glenn. C'est celle qui a appelé tout à l'heure. Elle vient d'arriver, apparemment. C'est elle qui m'a escorté à la sortie de la prison. Elle a aussi repéré ta camionnette.

Morgane eut un moment d'arrêt.

— Elle semble plus futée que Le Guen, finit-elle par dire.

— Si c'était le cas, je ne serais pas attaché sur cette chaise. Là ! cria soudain Glenn.

— Où ? Tu l'as vu ? lui demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Non, mais il y a des photos du stage. Remonte.

Elle s'exécuta et tomba sur une série de clichés et de vidéos prises trois mois plus tôt. Elle cliqua sur la première vidéo. On voyait les jeunes au bord de l'eau, à côté de leur planche posée sur le sable, écouter les indications de Maël. Près de lui, Glenn, moulé dans sa combinaison, suivait le cours comme ses élèves. Morgane ne put s'empêcher de le trouver beau.

— Tu peux passer, c'est pas la terminale d'Océane.

Elle fit défiler plusieurs vidéos avant d'arriver à la bonne. Elle cliqua et découvrit les élèves de la classe de sa fille en train de glisser sur l'eau avec leurs planches. Glenn pointa l'écran du menton.

— Au milieu ! Celle qui tient le plus longtemps debout ! C'est Océane !

Morgane observa la fluidité avec laquelle sa fille se déplaçait. On voyait qu'elle s'appliquait et qu'elle y prenait du plaisir, même si l'eau était glaciale. Malgré l'émotion qu'elle éprouvait à revoir sa fille, si vivante sur ces images, elle devait se concentrer sur son objectif. Trouver une trace de ce garçon dont Glenn jurait qu'il suivait Morgane.

— Tu vois quelque chose ?

— Non, rien pour l'instant...

Ils passèrent ainsi plusieurs vidéos en revue, sans succès. Ils avaient bien repéré quelques ados spectateurs qui observaient les lycéens depuis la plage, mais, chaque fois que Morgane zoomait, Glenn constatait, déçu, que

ce n'était pas le type en question. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au jour où son couteau avait disparu. Malgré tous leurs efforts, ils ne réussirent pas à mettre la main sur le mystérieux garçon. Morgane eut alors l'idée d'aller chercher sur les comptes publics des amis d'Océane. Ils étaient plus nombreux qu'elle ne l'aurait imaginé. Beaucoup de jeunes laissaient leur profil accessible à tous pour avoir le maximum de followers et de likes. Ils élargirent leurs recherches à la journée d'Halloween, retrouvèrent Océane et ses amis, mais, là encore, ils firent chou blanc. La nuit était tombée, à présent, et ils n'avaient trouvé aucune trace du jeune homme mystère. À croire, pensa Morgane, en refermant son ordinateur, qu'il n'existait pas.

— Je suis désolé, fit Glenn, dépité. Je comprendrais que tu penses que j'ai tout inventé.

À vrai dire, Morgane ne savait plus ce qu'elle pensait. Les heures passées à regarder des vidéos de sa fille sur les comptes de ses amis l'avaient plongée dans une nostalgie et une tristesse infinies. Elle aurait tant voulu croire Glenn. Elle aurait tant voulu le libérer de ses liens, lui pardonner, et qu'ils réparent ensemble le mal qu'ils avaient fait à Océane en allant chercher son meurtrier. Mais force était de constater qu'il n'y avait pas de nouvelle piste. Et que oui, probablement Glenn lui avait raconté n'importe quoi pour sauver sa peau. Comment avait-elle pu s'imaginer qu'elle était meilleure que les flics ? Ils avaient dû faire les mêmes recherches qu'eux et, comme eux, ne rien trouver. C'était la raison pour laquelle ils avaient mis Glenn en examen, puis en détention provisoire. C'était le seul à avoir un mobile, pas d'alibi et l'arme du crime.

— Qu'est-ce que tu vas faire, à présent ? lui demanda Glenn, inquiet.

Elle fixa son arme posée sur la table de la cuisine un peu plus loin. L'idée de le tuer et de se mettre une balle dans la tête ensuite lui traversa l'esprit, tant elle était désespérée. Elle attrapa son arme, hésita quelques instants, croisa le regard apeuré de Glenn, puis se ravisa. Elle le rangea dans le tiroir de l'entrée.

— Je vais réfléchir sur le pont.

Elle attrapa une bouteille de vodka et monta. Le cliquetis des drisses sur le mât du voilier annonçait la tempête à venir. Morgane était brisée. Les rasades d'alcool ne soulageaient pas sa douleur. Elle avait l'impression qu'elle était arrivée dans une impasse. Elle ne savait pas quoi faire de Glenn et n'était pas plus avancée sur la disparition de sa fille. Elle resta ainsi sur le

pont une bonne demi-heure, le temps de terminer son paquet de cigarettes et la bouteille de vodka.

Elle finit par redescendre un peu titubante dans la cabine et attrapa son porte-monnaie.

— Je vais nous chercher à manger. Tu dois avoir faim ?

Glenn, soulagé de cette volte-face, fit « oui » de la tête.

— Il faudra que tu me détaches. À moins que tu me donnes la becquée...

Morgane esquissa un sourire.

— Je te jure que je te dis la vérité. Ce garçon existe, je l'ai vu. On va le retrouver. On n'a pas encore cherché partout. D'accord ?

Elle ressortit sur le pont sans répondre. Elle chercha dans sa poche la clé pour fermer la porte de la cabine, en vain. Elle avait dû la laisser à l'intérieur. Elle se dit que, attaché comme il l'était, Glenn n'irait pas bien loin. Tout juste risquait-il de tomber à l'eau et de mourir noyé. Ça l'aurait presque arrangée. Une fois sur le quai, elle s'aperçut que le ciel était déjà bien noir. De rares étoiles scintillaient ici et là. L'orage n'allait pas tarder à éclater. Un bruit du côté des poubelles derrière elle la fit sursauter. Elle vit deux rats en sortir. Elle leva la passerelle qui reliait le bateau au quai par précaution, au cas où l'idée les aurait pris de monter à bord, et partit en direction de la ville. Elle regarda sa montre. Il était déjà 23 heures. Ils n'avaient pas vu le temps passer. Elle trouverait bien deux kebabs et deux bières quelque part. Qu'il ait menti ou dit la vérité, il lui faudrait nourrir son otage jusqu'à ce qu'elle décide de ce qu'elle allait en faire.

Le bateau

24

Morgane revint trempée par la pluie une demi-heure plus tard, sans kebabs, mais avec des chips, des biscuits apéro et deux bières. Elle avait aussi réussi à mettre la main sur un paquet de Marlboro light. Quitte à se remettre à fumer, autant le faire avec des cigarettes qu'elle affectionnait. Elle s'approcha du voilier. À l'intérieur, la lumière était toujours allumée, mais elle remarqua que la passerelle était de nouveau abaissée. Glenn avait réussi à se détacher et à s'enfuir ! Elle le savait, une fois de plus il l'avait menée en bateau et elle s'était fait avoir comme au premier jour. Elle balança son sac de bouffe sur le pont et pénétra, furibonde, dans la cabine. Glenn était là, les pieds et les mains toujours attachés à sa chaise. Sa tête était penchée vers l'avant, comme s'il s'était endormi.

— Glenn ? appela Morgane.

Il ne bougea pas. Elle se précipita vers lui et lui releva la tête. Elle découvrit alors ses yeux figés et sa bouche ouverte.

— Glenn ! C'est pas possible, putain ! cria-t-elle en le secouant.

Elle remarqua alors le petit trou ensanglanté qu'il avait à la tempe gauche. Puis les deux autres dans sa poitrine. Elle baissa les yeux et découvrit, horrifiée, le pistolet posé au milieu d'une mare de sang qui recouvrait pratiquement tout le minuscule salon. Il y en avait partout.

Elle défit ses liens à toute vitesse, l'allongea sur le sol, dans son propre sang, et commença à lui prodiguer un massage cardiaque. Mais son cœur ne reprit pas. Elle s'effondra en larmes. Elle n'avait même pas eu le temps de pardonner à cet homme qu'elle avait aimé. Elle attrapa son semi-automatique, l'ouvrit et découvrit qu'il manquait trois balles. Glenn ne s'était pas suicidé. C'était impossible puisqu'il était encore attaché quand elle l'avait découvert mort et que le tiroir où elle avait caché l'arme était trop loin de lui, et surtout en hauteur. Cela voulait dire que quelqu'un l'avait assassiné. Quelqu'un qui les observait depuis de longues heures, qui savait

qu'ils étaient sur une nouvelle piste, et qui attendait, tapi dans l'ombre, qu'il soit seul pour le tuer. C'était la preuve que Glenn ne lui avait pas menti. Il n'était pas le meurtrier d'Océane. Elle regarda le visage sans vie de Glenn, figé dans une expression de terreur, et éprouva soudain un profond sentiment de compassion envers lui. Elle lui ferma les yeux.

Elle allait retrouver ce salaud.

Elle se releva, le regard déterminé.

OceanofPDF.com

L'ÉTALE

OceanofPDF.com

Morgane tentait de retrouver son calme en se laissant bercer par le clapotis régulier de l'eau contre la coque de son voilier. La tempête s'était calmée au moment même où elle avait quitté le fort de la Conchée, où elle avait réussi *in extremis* à cacher le corps sans vie de Bennec. Elle était repartie juste avant que le flot de la marée n'atteigne son maximum. Le temps était suspendu, l'île ne serait accessible qu'autour de midi. D'ici là, il était peu probable qu'un navigateur y accoste. Elle commença à ressentir des courbatures aux bras et aux épaules. Comme dans l'appartement, elle se demandait comment elle avait réussi à transporter jusque dans le fort ce corps qui semblait peser une tonne. Elle avait dû le hisser sur son dos, le mettre sur le bateau pneumatique, puis le traîner durant une quinzaine de minutes sur le banc de sable pour le dissimuler dans ce fort qu'elle connaissait pour y avoir joué toute son enfance, lorsque son père allait sur l'île pour pêcher des homards bleus.

À présent, elle avait affalé les voiles et mis le moteur pour n'avoir à penser à rien. Elle rentrait doucement au port en fumant une cigarette sur le pont. Dans la nuit sans étoiles, la lumière incandescente lui faisait apercevoir ses doigts tachés de sang séché chaque fois qu'elle tirait sur sa Marlboro light. Et pourtant, il allait falloir faire comme si tout allait bien, comme si elle ne savait pas que Bennec avait été assassiné, comme s'il n'y avait pas quelqu'un, tout près d'elle, qui cherchait à la faire accuser. C'était sa seule chance de retrouver le meurtrier d'Océane. Car à présent elle n'avait plus aucun doute concernant l'innocence de Glenn. Non seulement il n'avait pas tué Océane, mais le vrai coupable venait de l'assassiner, lui, dans son bateau, avec son pistolet pour l'incriminer auprès de la police. Elle se demandait pourquoi le meurtrier ne l'avait pas tuée, elle aussi ? Pourquoi avait-il profité de son absence pour se débarrasser uniquement de Glenn ? Elle en savait autant que lui, puisqu'ils avaient enquêté ensemble sur la piste de ce jeune homme qui avait rôdé autour d'Océane. Elle avait affaire à

une personne méthodique, qui avait tout prévu. Si Morgane était encore en vie, c'était donc volontaire. Elle comprit que le coupable ne cherchait pas à la tuer, sinon cela aurait déjà été fait, mais à la faire souffrir. Et si ce n'était pas Océane, qui avait été visée, mais elle ? Et si Océane avait été enlevée et tuée pour la mettre à l'épreuve, elle ? Et si, dans la même logique, Bennec avait été assassiné pour l'accuser et la torturer, elle ? Depuis le début, c'était à elle que l'assassin s'attaquait, c'était contre elle qu'il agissait. Il ne cherchait qu'une seule chose, faire de sa vie un enfer, et il avait parfaitement réussi. Océane et Glenn étaient morts par sa faute. Elle était bouleversée. Qui pouvait donc la haïr à ce point ? Qu'avait-elle fait pour éveiller cette haine meurtrière ? Elle avait peu de temps pour le découvrir. Dans six heures, la mer se retirerait, le corps sans vie de Glenn apparaîtrait, et un plaisancier ou un ouvrier du fort en travaux le trouverait. La police serait alertée, et, le temps de l'identifier, de comprendre qu'il avait été assassiné, les flics remonteraient sans tarder jusqu'à elle. Elle parviendrait à les balader quelques heures, mais elle ne tromperait pas très longtemps le flair de cette capitaine de police, qui devinerait très vite que c'était elle qui avait caché le corps de son ex-amant. Elle se retrouverait en moins de deux en garde à vue pour meurtre. À vrai dire, peu lui importait ce qu'il adviendrait d'elle. Se faire accuser de meurtre ne lui faisait pas peur. Ce qui l'inquiétait vraiment, c'était que, une fois en garde à vue, elle ne pourrait plus suivre la piste du garçon inconnu, et c'en serait fini de son enquête. Car si Nina Kaminski semblait plus futée que Le Guen et ses acolytes, elle ne lui faisait pas davantage confiance. Elle était et serait toujours du côté de ceux qui n'avaient pas pu sauver sa fille des griffes de son assassin ; qui l'avait laissé courir pendant des mois dans la nature ; et à cause desquels elle se retrouvait seule sur ce bateau, les mains couvertes du sang d'un autre. Il fallait donc qu'elle retrouve le meurtrier d'Océane et de Glenn avant de se faire arrêter par la police.

Une fois arrivée au port, elle récura la cabine et le pont pour faire disparaître toutes les traces du meurtre de Bennec. Elle savait qu'elle aurait tôt ou tard la visite des flics, elle devait donc repousser au maximum les soupçons.

L'aube commençait à se lever. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit, mais ne ressentait aucune fatigue. De toute façon, ce n'était pas le moment de dormir. Elle retourna devant son ordinateur et reprit ses recherches là où ils

les avaient arrêtées avec Glenn. Il y avait obligatoirement une trace de ce garçon quelque part. Elle reprit tout de zéro, s'inscrivit même sur TikTok et Snapchat pour ratisser plus large, quand son cœur se serra. Riant aux éclats dans sa tenue de Tokito, son personnage de manga préféré, elle reconnut Océane. Pour l'occasion, sa fille avait dissimulé sa chevelure rousse sous une perruque noire. Drapée d'un kimono gris, elle portait un faux sabre à la hanche. Le jeune homme brun qui était juste à côté d'elle ne portait pas de déguisement. Son sweat noir et rouge sous sa doudoune kaki permit à Morgane d'identifier avec certitude l'individu dont lui avait parlé Bennec. Glenn lui avait assuré que ce n'était pas un garçon du lycée. Un de ses anciens élèves à l'école primaire de l'Émeraude, dans ce cas ? Elle alla chercher les albums de classe qu'elle avait récupérés en partant de la maison avec d'autres photos, et commença à les feuilleter. Elle passa en revue toutes les promotions qu'elle avait connues depuis qu'elle était arrivée à l'Émeraude, dix ans plus tôt. Les années défilèrent, mais aucun des gamins auxquels elle avait eu affaire ne ressemblait au type de la vidéo. Elle se sentit soudain abattue. Peut-être que ce garçon n'avait rien à voir avec le meurtre d'Océane. Peut-être que la piste de Bennec n'était pas la bonne. Peut-être qu'elle était la prochaine sur la liste du tueur.

Elle fit une capture d'écran et agrandit la photo à la recherche d'un indice, de quelque chose qui aurait pu la mettre sur la piste de l'inconnu. Qui était-il ? Comment remonter jusqu'à lui ? Tout à coup, un détail attira sa curiosité. Une ombre au niveau du col de son sweat. Elle essaya de zoomer encore. Elle crut d'abord qu'il s'agissait d'une chaîne en argent, d'un collier en cuir, bref d'un bijou. Lorsqu'elle comprit avec effroi que ce n'était rien de tout cela. C'était une cicatrice, tout autour du cou, dont l'aspect violacé ressortait en raison du contraste avec la pâleur de sa peau. Comme si le jeune homme s'était pendu il y avait longtemps de cela. Ou qu'on avait essayé de l'étrangler. Alors que le jour commençait à se lever, tout lui revint soudain en mémoire.

Jules n'avait pas fermé l'œil. Il était rentré du port au milieu de la nuit, avait regagné sa chambre en grimpant au mur et avait attendu les yeux grands ouverts que son réveil sonne. Puis, alors que sa mère préparait le petit déjeuner dans la cuisine, il avait pris sa douche comme il le faisait tous les matins avant d'aller au lycée. Le programme quotidien habituel. C'était en tout cas ce qu'il voulait faire croire à ses parents. Ils ne devaient pas savoir qu'il avait frotté comme un forcené pour faire disparaître sous l'eau les traces de sang qu'il avait rapportées de son escapade nocturne. Il s'était changé et faisait à présent les cent pas dans sa chambre tout en marmonnant pour lui-même des propos inintelligibles. Il dodelinait de la tête de bas en haut comme s'il récitait une prière ou une formule magique. Ce mouvement était le seul qui le calmait lorsqu'il vivait un stress intense. La psy qu'il voyait une fois par semaine depuis dix ans lui avait expliqué qu'il reproduisait le bercement maternel, celui qui était censé l'avoir apaisé lorsqu'il n'était encore qu'un nourrisson. Ce besoin inhabituel d'être bercé du haut de ses dix-sept ans s'expliquait, d'après elle, par son passé douloureux, durant lequel, selon toute vraisemblance, il n'avait justement pas été assez bercé. Toujours était-il que ce mouvement lui apportait d'ordinaire un certain soulagement. Mais, cette fois, rien n'y faisait, la tension ne redescendait pas. Il se sentait fait comme un rat. Il en était sûr, ses empreintes devaient être partout, tôt ou tard, les flics allaient remonter jusqu'à lui.

— Jules, petit déjeuner ! cria sa mère au rez- de-chaussée.

Il imagina la réaction de ses parents. Il ne pouvait pas leur faire ça. Eux qui s'étaient battus pour qu'on ne le catalogue pas comme un enfant à problèmes malgré ses accès de violence et son passé psychiatrique. Son père et sa mère, qui avaient tout fait pour lui, qui s'étaient saignés aux quatre veines pendant toutes ces années pour lui offrir la meilleure vie possible. Qui l'avaient aimé comme jamais personne ne l'avait aimé. S'ils

savaient dans quoi il s'était fourré, ils seraient totalement anéantis. Peut-être même le renieraient-ils ? Son sang se glaça à l'idée d'être abandonné une nouvelle fois. Alors que son souffle devenait de plus en plus court sous l'effet de la panique, il tenta de se rassurer. Non, jamais son père et sa mère ne l'abandonneraient, même s'ils apprenaient qu'il était un meurtrier.

Ce monstre avait brisé sa vie dix ans plus tôt, et malgré tous ses efforts pour l'oublier, le ranger dans le tréfonds de sa mémoire, il le hantait encore. Depuis qu'il avait retrouvé sa trace, il le revoyait quasiment toutes les nuits dans ses cauchemars. C'était toujours le même scénario. Il était dans une salle de classe, seul, alors que les autres enfants jouaient dans la cour de récréation. Il était déjà ado, pourtant il était dans une classe de primaire. Il était assis à l'un des minuscules bureaux, une étiquette blanche était posée devant lui. Il avait beau écrire son prénom, Jules, une main gantée de noir l'effaçait chaque fois. Effrayé par la situation, il se levait et courait vers la porte pour s'enfuir. Comme elle était fermée, il la crochetait en un temps record à l'aide d'un couteau de pêche qu'il maniait avec une agilité qu'il ne se connaissait pas. Mais, alors qu'il se voyait libre et soulagé, ce démon était planté devant lui. Immense, le regard mauvais, prêt à l'étrangler. Les mains tendues vers lui, comme dans un film d'horreur, la bête maléfique s'avavançait. Tétanisé, il essayait de crier, mais rien ne sortait de sa bouche. C'était en général le moment où il se réveillait. En sueur dans son lit, en train de hurler et de gratter sa cicatrice autour du cou tel un forcené. Un peu comme il était en train de le faire maintenant.

— Jules, tu veux bien descendre ? Tu vas être en retard au lycée.

Il se prit la tête entre les mains. Il avait voulu mettre cette ordure hors d'état de nuire, l'empêcher définitivement de réapparaître dans ses cauchemars. Il devait se rendre à l'évidence, il avait totalement échoué. Elle ne l'avait jamais autant hanté. En ouvrant la porte de sa chambre pour rejoindre ses parents, sa silhouette effrayante et ses bras tendus lui apparurent. Il ferma les yeux quelques secondes et soupira de soulagement en les rouvrant et constatant que la vision avait disparu. Il eut alors la conviction qu'il n'avait plus le choix. Il avait retardé le moment au maximum. Puisque aucun bercement ne pourrait lui faire trouver la paix, il fallait passer à l'étape suivante et terminer le travail. Cette idée l'apaisa instantanément. Il retrouva ses parents à table, un grand sourire sur le visage.

— Ça va, mon chéri ? Installe-toi.

Il s'assit en face de son père et commença à manger. Et puis sa mère le fixa en fronçant les sourcils.

— C'est quoi, cette trace ?

— Quelle trace ?

— Cette tache rouge, là, sur ton cou.

Il tourna la tête et croisa son reflet dans le miroir accroché au mur et découvrit avec stupeur qu'il avait du sang juste au niveau de la cicatrice qui faisait le tour de son cou. Il s'était pourtant nettoyé de la tête aux pieds. Il attrapa sa serviette, la trempa dans son verre d'eau et se mit à frotter pour faire disparaître la tache.

— C'est bon, c'est parti, arrête de frotter aussi fort, lui souffla son père. Ta cicatrice est peut-être ancienne, mais elle reste fragile.

Non, vraiment, il n'avait pas le choix. Après Océane, puis le prof de sport, il devait mettre hors d'état de nuire tous les fantômes du passé, le plus vite possible.

Nina sonnait déjà depuis plusieurs minutes à l'Interphone de Bennec, en vain. Il lui avait certes dit qu'il ne serait pas chez lui durant plusieurs semaines, mais son intuition l'avait poussée à vérifier qu'il ne lui était rien arrivé. La veille, elle avait passé en revue toutes les réservations de train au départ de Saint-Malo. Elle n'avait trouvé aucun billet au nom de Bennec. S'il était parti, ce n'était donc pas en train comme il l'avait affirmé. Elle avait décidé de faire un crochet par chez lui avant de se rendre au commissariat. Victime d'une insomnie, une joyeuseté supplémentaire de la grossesse causée par les hormones et le stress, elle avait passé la nuit à décortiquer le dossier de l'affaire et l'avait refermé avec la conviction que la personnalité de Morgane Le Dantec n'avait pas été suffisamment explorée. La filature dont ils avaient été victimes en était la preuve, n'en déplaise au commissaire Le Guen.

Elle désespérait de pouvoir pénétrer dans l'immeuble, quand une vieille dame en sortit avec son teckel à poil dur. Nina lui fit son plus beau sourire, lui tint la porte et en profita pour s'engouffrer dans le hall. Elle monta à l'appartement, et là encore, elle n'obtint aucune réponse malgré les grands coups frappés contre le battant. Bennec n'était manifestement pas chez lui. Il était peut-être parti comme il l'avait dit. Ou allongé raide mort dans son appartement. Que faire ? Elle devait entrer pour en avoir le cœur net. Elle n'avait pas les clés, inutile de demander une perquisition à Le Guen. Elle n'avait donc aucun moyen légal de pénétrer dans les lieux. En revanche, elle savait parfaitement crocheter une porte sans laisser de trace. D'autant plus que, à vue d'œil, la porte n'était pas verrouillée. Un élément étrange supplémentaire. S'il s'était absenté pour un moment, pourquoi Bennec n'avait-il pas fermé à double tour ? Mais ça l'arrangeait. Depuis qu'elle avait claqué sa porte en oubliant ses clés à l'intérieur un soir de Noël, elle avait appris, grâce à Tony, le pilier du PMU en bas de chez elle, à ouvrir une porte au moyen d'une radiographie. À l'époque, Tony avait utilisé une

vieille radio de ses chicots qui traînait dans sa voiture. Elle se souvint de l'enveloppe qu'elle venait de recevoir de son ancienne gynéco parisienne, à transmettre à la nouvelle dans le cadre de son suivi de grossesse. Elle n'avait pas eu le temps de l'ouvrir, et l'avait embarquée le matin à la va-vite et glissée dans son sac. Elle la décacheta et découvrit tous les examens qu'elle avait passés ces deux dernières années alors qu'elle n'arrivait pas à tomber enceinte, ce qui lui donna un peu le vague à l'âme. Elle caressait son ventre par réflexe lorsqu'elle aperçut un cliché radiographique au milieu des documents. Elle le sortit de l'enveloppe et mit quelques secondes à deviner de quoi il s'agissait : c'était son utérus, en long et en large. Elle pensa à la tête de Le Guen s'il apprenait un jour qu'elle avait crochété la porte de Bennec grâce à son utérus et retrouva le sourire.

Pour la première fois, cette grossesse se révélait non pas un handicap, mais un atout dans le cadre de son travail. Elle regarda de chaque côté du couloir : personne à l'horizon. D'une main, elle positionna la radio entre la porte et le chambranle, de l'autre, elle agrippa la poignée. Elle respira un grand coup, puis descendit le cliché à toute vitesse pour qu'il vienne percuter le pêne, alors qu'elle agitait la porte en même temps avec son autre main, tout en donnant deux coups de pied secs dans le bas du battant. La porte s'ouvrit comme par magie.

Nina pénétra dans l'appartement. Comme la fois précédente, elle fut saisie par la vue à couper le souffle sur la pointe de la Varde. Elle eut envie d'ouvrir la fenêtre et de prendre un bon bol d'air, mais elle n'avait pas le droit d'être ici et il ne fallait surtout pas qu'un voisin la voie. Elle scanna rapidement le salon des yeux. Rien n'avait bougé. Le même vieux journal datant de plusieurs mois traînait sur la table basse. De même, le courrier glissé par la gardienne sous la porte et accumulé durant la détention provisoire de Bennec était toujours au sol. Elle inspecta le réfrigérateur, il était vide. Elle regarda dans l'évier puis ouvrit le lave-vaisselle, il n'y avait rien, pas un bol, pas un couvert. Elle en conclut que personne n'avait fait de courses ou mangé. Bennec était visiblement parti précipitamment, sans même grignoter quelque chose. Plus elle avançait dans son inspection, plus elle se disait qu'elle avait bien fait de crocheter cette porte. Elle passa dans la chambre et découvrit le sac de Bennec intact. Il n'avait même pas eu le temps de l'ouvrir et de ranger ses affaires dans le placard. Sa trousse de toilette y était encore. Soit il était parti sans prendre une seule de ses

affaires, soit quelqu'un l'avait enlevé. La seconde hypothèse lui paraissait la plus vraisemblable. Il n'avait personne chez qui aller. En revanche, nombreux étaient ceux qui voulaient sa peau. Elle repéra le placard grand ouvert et trouva cela très curieux, vu que Bennec n'y avait rien entreposé. Elle était certaine que, lorsqu'elle avait inspecté les lieux, ce placard était fermé. Elle s'en approcha et observa à l'intérieur. Elle remarqua qu'il était bien plus profond qu'elle n'aurait cru. Dans la zone prévue pour les vestes et les manteaux, on pouvait même s'y tenir debout et caché de la vue de tous. Elle s'y glissa et resta ainsi quelques secondes, quand elle aperçut un objet brillant au sol. Elle le ramassa et se posta près de la fenêtre pour mieux l'examiner. C'était une boucle d'oreille. À moins qu'il employât une femme de ménage, ce bijou appartenait à une femme qui avait accès à sa chambre à coucher. Bennec était célibataire, et la dernière relation qu'on lui connaissait était Morgane Le Dantec. La question était de savoir quand Morgane avait perdu cette boucle d'oreille chez lui. Cela aurait très bien pu arriver avant l'arrestation de Bennec. Mais, dans ce cas, pourquoi se serait-elle cachée dans ce placard ? À moins qu'elle s'y soit cachée la veille, pour surprendre Bennec à son retour de prison. Nina n'avait pour l'instant aucune preuve de l'enlèvement de Bennec, et ce bijou ne démontrait pas davantage la culpabilité de Mme Le Dantec. Mais, entre la volatilisation de Bennec du jour au lendemain, la mystérieuse camionnette blanche immatriculée au nom du père de Morgane qui les avait filés et cette boucle d'oreille perdue dans le placard, ses soupçons se rapprochaient de plus en plus de la mère d'Océane.

En sortant de l'immeuble, elle retomba nez à nez avec la dame au teckel qui se débattait avec son chariot rempli de courses pour le hisser sur les marches du perron.

— Je peux vous aider ? lui proposa Nina.

— Oh, oui, merci ! Je devrais savoir que je ne peux pas acheter de bières lorsque j'achète la litière du chat. C'est trop lourd pour moi. Mais que voulez-vous, je ne résiste pas à une petite mousse fraîche pour l'apéro, lui répondit-elle d'une voix forte, signe qu'elle était un peu sourde.

Nina lui monta son chariot dans le hall.

— Vous voulez que je le porte jusque chez vous ?

— Oh, ça va aller, j'habite au rez-de-chaussée. J'ai pas la vue mer, plutôt

vue sur l'entrée du parking, mais j'ai un petit jardin. C'est indispensable pour Fifi.

Nina lui sourit et la regarda partir, quand soudain elle la héla.

— Madame, j'ai une question.

La vieille dame se retourna.

— Vous connaissez Glenn Bennec ?

La vieille se raidit.

— Si vous êtes un de ces charognards de journalistes, allez-vous-en, ou j'ordonne à Fifi de vous mordre !

À son nom, le teckel remua la queue. Nina sourit et sortit sa carte de police.

— Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas journaliste.

La grand-mère respira.

— Désolée, mais depuis l'annonce de son retour, je suis harcelée ! C'est pas parce que je suis la dernière résidente dans cet immeuble devenu un Airbibi géant qu'il faut m'emmerder ! C'est pas ma faute, si Bennec n'est pas chez lui !

Nina mit quelques secondes à comprendre, pour le Airbibi.

— Vous ne l'avez pas vu depuis combien de temps ?

— En réalité, je ne l'ai jamais revu.

— Pourtant, il est rentré chez lui hier matin. C'est même moi qui l'ai ramené.

— Ah, c'est drôle, je me souviens pas de vous, j'ai de très mauvais yeux, ça doit être pour ça. Mais je me souviens de votre camionnette blanche. Je me demandais à qui elle appartenait, je l'avais jamais remarquée, maintenant je comprends.

— Ce n'était pas une camionnette blanche, on avait une voiture sérigraphiée, avec le mot « police » écrit dessus.

— J'ai une mauvaise vue, mais je fais la différence entre une camionnette blanche et une voiture de police, jeune fille. C'était bien une camionnette blanche. Elle est descendue se garer dans le parking souterrain vers 9 h 30, je m'en souviens, car le Leclerc ouvre à cette heure et je suis vite sortie pour acheter sa viande à Fifi, avant qu'il n'y en ait plus. Le mardi, c'est les promos sur les viandes qui arrivent à péremption. Ça part vite ! Elle vaut bien ça, ma Fifi.

Comme la première fois, à l'évocation de son nom, Fifi remua la queue.

Nina se remémora l'heure à laquelle elle avait déposé Bennec chez lui. C'était vers 9 h 45, le bleu avait voulu rester dans la voiture pour écouter le début de son émission préférée à la radio. La camionnette blanche était donc déjà là quand ils étaient arrivés. Elle se maudissait de n'avoir pas vérifié le parking souterrain.

— Donc la camionnette s'est garée au sous-sol quand vous êtes partie faire vos courses. Et vous êtes revenue à quelle heure ?

— Vers 10 heures. Je me suis dépêchée pour pas louper mon feuilleton. Je déteste le replay, c'est pour les jeunes, ça. Moi, j'aime regarder en même temps que tout le monde. Je me sens moins seule. Saison 47 ! C'est pas croyable, ce qu'ils peuvent inventer : les héros ont tous été mariés au moins quatre fois et fait de la prison.

— Vous savez si la camionnette était encore là à votre retour ?

— Je suis descendue aux poubelles avant de rentrer chez moi. Le parking était vide. Plus de camionnette, rien.

— Et vous avez croisé Bennec plus tard ?

— Non, ni hier soir ni ce matin. Je l'ai jamais revu depuis qu'il est parti en prison, je vous dis.

Fifi aboya, agacée de la longueur de leur conversation.

— C'est parce qu'elle a pas eu sa friandise. On y va, ma belle.

— Une dernière question. Vous pourriez me faire une description de la personne au volant de la camionnette ?

— Comme je suis curieuse, je suis passée devant, avec Fifi. J'avais peur que ce soit un cambrioleur, avec tous ces appartements vides, c'est trop facile pour eux. J'ai pas vu grand-chose, à part que c'était une femme. Ça m'a rassurée.

Fifi, qui s'impatientait de plus en plus, se mit à aboyer et à pousser de petits grognements.

— Désolée, je dois y aller sinon elle va me faire une colère. Bonne soirée !

La vieille dame partit en direction de son appartement.

Nina remonta dans sa voiture. C'était une certitude, à présent, Morgane les avait suivis. Puis elle avait enlevé Bennec. Mais qu'avait-elle fait de lui ? Il devenait urgent pour Nina d'aller rendre une petite visite à Morgane Le Dantec. Seul hic, Le Guen ne la croirait jamais. Il lui avait intimé à plusieurs reprises de ne pas se mêler de ce dossier. Il ne l'autoriserait jamais

à fouiller le bateau de Morgane. Par souci de la procédure, elle l'appela quand même.

— Patron, je sais que ça ne va pas vous plaire, mais Benneec...

— Vous allez pas recommencer avec ça, Kaminski ! hurla Le Guen au téléphone.

— Écoutez-moi, il a été enlevé, j'en suis certaine.

— La police n'est pas chargée de la surveillance de Benneec, personne n'a signalé sa disparition, et quand bien même quelqu'un l'aurait descendu, ce ne serait pas une grande perte pour l'humanité. Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, Kaminski, quand je vous dis de lâcher ce dossier ?

— Il me faut un mandat de perquisition pour fouiller le bateau de Morgane Le Dantec. Je pense que c'est elle qui l'a enlevé.

— Vous êtes folle, ou quoi ? Vous imaginez la réaction du public s'ils voyaient les flics en train de perquisitionner l'habitation de la mère de la victime ? Jamais le proc nous donnera l'autorisation !

Il avait raison, Morgane le savait pertinemment.

— Et si elle le tue ?

— Eh bien, tant mieux ! Ça nous fera un salaud de moins ! Et Morgane fera la une des journaux, comme la mère courage qui nous aura débarrassés de cette raclure. Alléluia !

— On n'est pas là pour protéger les meurtriers. Mais on est là pour faire respecter la loi. Et faire vengeance soi-même est interdit. Même quand il s'agit de se venger d'un meurtrier. En plus, il serait temps de l'interroger sur sa rivalité avec Océane.

— Vous êtes complètement dingue, Kaminski ! Vous soupçonnez Morgane Le Dantec d'avoir tué sa fille puis son amant ?

— En tout cas, elle n'est pas la mère parfaite que tout le monde pense !

À l'autre bout du fil, Le Guen resta silencieux.

— Vous allez la demander ? La perquise ?

Toujours rien. Elle s'aperçut qu'il avait raccroché.

— Et merde...

Nina fit démarrer la voiture, brancha son GPS sur le port de Saint-Malo et partit.

Sur la route, Nina appela l'école primaire de l'Émeraude et demanda à parler à Morgane Le Dantec. La femme à l'accueil lui indiqua qu'elle avait pris un deuxième jour de repos. Elle devait donc se trouver sur son bateau. Il y avait de fortes probabilités pour qu'elle refuse de la recevoir. Pire, qu'elle appelle Le Guen pour l'informer que quelqu'un de son équipe l'importunait. Elle était prête à prendre le risque. Il fallait qu'elle sache si Morgane Le Dantec était liée de près ou de loin à la disparition de Benneq.

À la capitainerie, on lui indiqua l'emplacement du voilier de Morgane. Quand elle arriva sur le quai, elle vit que les rideaux de la cabine étaient tirés et la passerelle relevée. Il n'y avait aucun moyen de monter à bord.

— Il y a quelqu'un ? tenta-t-elle d'une voix forte.

À l'intérieur, un rideau bougea.

— Madame Le Dantec ? C'est la police, j'aurais quelques questions à vous poser.

Elle entendit un petit remue-ménage dans la cabine, puis la porte s'ouvrit. Morgane apparut en face d'elle sur le pont.

— Capitaine Nina Kaminski, se présenta Nina.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Juste vous parler, ce ne sera pas long.

— Vous travaillez avec le commissaire Le Guen.

— Oui...

— Cet incapable qui n'a pas réussi à retrouver le corps de ma fille en trois mois. Si vous n'avez rien de nouveau, vous pouvez faire demi-tour.

— Attendez ! En fait, il ne sait pas que je suis...

Nina se plaqua soudain une main sur la bouche.

— Désolée...

Elle se plia en deux.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

La capitaine pensa que, si ses nausées avaient attendri Le Guen, peut-être

auraient-elles le même effet sur Morgane ? Elle se précipita au bord du quai et fit mine de s'apprêter à vomir. Prise de pitié, Morgane abaissa sa passerelle et alla la rejoindre.

— Ça va ?

Nina, encore blême et vaseuse, fit « oui » de la tête.

— Fausse alerte...

— Vous êtes enceinte de combien ?

— Comment vous avez deviné ?

— Je suis passée par là deux fois...

— Huit semaines.

— C'est pour septembre, alors ?

— C'est ça...

— Comme ma grande.

Nina sentit l'émotion dans la voix de Morgane. Elle décida d'en profiter pour monter à bord.

— Je peux aller me rafraîchir chez vous ?

Morgane hésita quelques instants, puis finit par accepter.

— Entrez.

Nina la suivit et pénétra dans la cabine. Elle remarqua immédiatement que le ménage venait d'être fait. Le bateau sentait l'eau de Javel.

— C'est nickel, chez vous.

— Des rats sont montés à bord, alors j'ai fait le grand ménage, se justifia Morgane.

Nina scanna rapidement l'intérieur du voilier.

— C'est sympa, je pensais pas que ça pouvait être si grand.

— Merci. Il a le charme de l'ancien. C'était celui de mon père. Une tisane pour vous requinquer ?

— Avec plaisir.

Alors que Morgane s'occupait de la tisane, Nina appuya discrètement sur la barre espace de l'ordinateur posé sur la table du salon et vit apparaître la photo du jeune homme à la cicatrice. Elle sortit rapidement son portable et fit une photo.

— Qu'est-ce que vous faites ? La salle de bains est là-bas, allez vous mouiller un peu le visage.

— Merci beaucoup.

Une fois là-bas, Nina en profita pour inspecter les affaires de Morgane.

Elle s'était récemment maquillée. Un rendez-vous galant ? Pas vraiment l'ambiance, se dit Nina. Cette femme avait renoncé à toute vie privée depuis la mort de sa fille. Ou alors elle s'était faite belle pour Bennec ? Nina remarqua que Morgane avait oublié une bague sur le rebord du lavabo. Elle avait dû l'enlever pour se laver les mains et la laisser là. Elle l'attrapa pour la lui rendre, quand elle vit une petite tache brune sur le métal. Elle regarda de plus près : on aurait dit du sang séché. Elle la glissa dans sa poche. Elle ouvrit le petit placard sous le lavabo et en sortit une boîte à bijoux. Elle fouilla et réprima un cri de victoire lorsqu'elle tomba sur une boucle d'oreille semblable en tout point à celle qu'elle venait de découvrir chez Bennec.

— Vous dérangez pas, surtout !

Elle se retourna, et vit Morgane qui la fusillait du regard.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— De quoi m'essuyer les mains, désolée.

Morgane lui tendit la serviette qui était accrochée sur le côté du lavabo. En échange, Morgane lui rendit sa bague.

— Vous l'aviez oubliée. Il faudra la nettoyer, elle a une petite tache, là... marron... ou peut-être rouge...

Elle vit Morgane se décomposer.

— Merci.

Morgane prit sa bague et retourna dans le salon. Nina la suivit.

— Je veux que vous partiez, lui lança Morgane froidement. Vous n'avez aucune autorisation pour être là. Et je suis fatiguée.

— Pourquoi ? La nuit a été courte ?

— Ça suffit, maintenant ! Sortez de chez moi !

Mais Nina ne bougea pas.

— Je suis là parce que Glenn Bennec a disparu.

— Vous pensiez qu'il allait sagement attendre son procès aux assises ? Évidemment, qu'il a disparu ! rétorqua Morgane.

— Je sais que vous nous avez suivis, hier matin. J'ai votre immatriculation. Et un témoin oculaire.

— Et alors ? Ce n'est pas interdit, si ?

— Je sais aussi que vous êtes montée dans son appartement.

— Quelle idée... Qu'est-ce que je serais allée faire chez lui ?

— Et ça, c'est quoi ?

Nina sortit alors la boucle d'oreille qu'elle venait de trouver chez Bennec.

— C'est la même que celle dans votre boîte à bijoux.

— Dehors !

Morgane attrapa Nina par le col et commença à la pousser à l'extérieur.

— Morgane, attendez, j'ai de bonnes raisons de penser que Glenn Bennec est innocent. Ne faites pas de bêtises. Si vous l'avez enlevé, il n'est pas trop tard. Dites-moi où il est. Vivant, il nous servira plus que mort.

— Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il est innocent ?

— J'ai lu et relu le dossier de la disparition d'Océane.

— L'enquête est rouverte ?

— Non, c'est moi, c'est une initiative personnelle... Le Guen n'est pas au courant.

— Je vois.

— Rien ne colle, dans ce dossier. Bennec n'est pas tout blanc, mais le couteau, les habits, je n'y crois pas.

— Vous avez une piste ?

— Non, pas pour l'instant. L'urgence est de retrouver Bennec vivant.

— À chacun son urgence. Au revoir, capitaine Kaminski, vous connaissez le chemin.

À bout d'arguments, Nina sortit et regagna sa voiture.

Assise derrière son volant, Nina faisait le point. Elle n'avait plus aucun doute. Morgane Le Dantec avait enlevé Glenn Bennec. La question était de savoir ce qu'elle avait fait de lui ensuite. L'avait-elle tué ? L'eau de Javel, la trace de sang sur sa bague, son comportement méfiant, tout l'indiquait. Elle devait en parler à Le Guen. Cette fois, devant tant d'indices concordants, il l'écouterait. Mieux valait en effet pour le commissaire se préparer à l'éventualité d'un meurtre perpétré par Morgane Le Dantec sur l'assassin présumé de sa fille que d'être pris par surprise. Elle hésitait cependant à l'avertir. Cette femme, qu'elle venait de rencontrer, l'avait touchée. Elle avait senti que cette mère meurtrie ne jouait pas la comédie et qu'elle n'avait plus rien à perdre. Si elle avait tué Bennec, elle aurait été du genre à se rendre une fois sa mission accomplie. Or elle avait gardé le silence. Cela voulait donc dire que sa mission n'était pas encore achevée.

Morgane avait très peu réagi lorsque Nina lui avait annoncé que Bennec n'était peut-être pas le meurtrier d'Océane, que son couteau retrouvé au pied de son immeuble, les vêtements, tout était peut-être une mise en scène. Comme si elle avait déjà ces informations. Nina soupçonnait Morgane d'avoir une longueur d'avance sur elle, et cela ne lui plaisait pas du tout. Elle comprit qu'elle était probablement en train de mener sa propre enquête en solitaire. Dans ce cas, elle se mettait en danger. Soit Bennec était coupable, et tôt ou tard il s'en prendrait à elle, soit il était innocent, comme elle en était persuadée, et c'était le vrai coupable qui s'attaquerait à elle.

En arrivant au commissariat, elle décida de ne rien dire à Le Guen et de faire, comme Morgane, son enquête en solo. Elle alla voir son collègue des fichiers et lui demanda s'il pouvait identifier le jeune homme sur la photo.

— C'est tout ce que tu as ? La photo d'un écran ?

— Je sais, c'est pas simple... J'ai juste ça. Et cette cicatrice, là, autour du cou.

— S'il n'a rien à se reprocher, ça va être compliqué.

— Oui, mais on m’a dit que t’étais le meilleur, alors j’ai confiance.

Elle connaissait très peu ce collègue, personne ne lui avait rien dit sur lui, or elle savait que la flatterie donnait en général de très bons résultats sur la gent masculine. Le policier passa la photo dans le logiciel de reconnaissance faciale, mais rien ne sortit.

— Désolé, pour le fichier, ton mec est clean.

— Merde...

La flatterie n’avait servi à rien. Le Guen qui passait par là s’approcha et lui demanda d’un ton suspicieux sur quoi elle travaillait.

— Un pick-pocket à identifier, comme d’habitude.

Le Guen examina la photo.

— Un pull rouge et noir... On voit pas l’inscription, mais ça m’a tout l’air d’un supporter du Stade rennais, ça. Ça peut éventuellement vous aider.

— Carrément ! Merci !

Le Guen, tout content d’avoir été utile, s’en alla en sifflotant.

Elle retourna à son bureau et appela le club de foot pour avoir accès à leur fichier supporters. Quand elle reçut le lien électronique, elle se dit qu’il lui faudrait des mois. Elle restreignit sa recherche aux jeunes hommes âgés de quinze à vingt ans. Elle avait passé en revue des dizaines et des dizaines de portraits quand elle s’arrêta sur un visage, ou plutôt sur une cicatrice. Le jeune homme s’appelait Jules Martin, il avait dix-sept ans et habitait à Rennes. Pourquoi Morgane avait-elle la photo de ce garçon sur son écran ? Avait-il un lien avec la disparition de Bennec ou, pire, d’Océane ? Était-ce lui l’assassin ?

Nina arriva à l'adresse renseignée par Jules Martin dans le fichier du Stade Rennais. Elle découvrit une jolie petite maison dans un quartier cossu de Rennes. Le jardin était entretenu, des hortensias, soigneusement couverts d'un voile d'hivernage en attendant l'été, accueillaienent les visiteurs, une belle niche trônait sur le côté du portail. Même si elle savait par expérience que les apparences étaient souvent trompeuses, elle se dit que Jules Martin ne semblait pas être un ado à problèmes, ou du moins évoluait-il dans un milieu favorisé. Cela venait confirmer le résultat de ses recherches dans le fichier de la police. C'était un élève sans histoires inscrit en terminale dans un lycée général de Rennes et au casier judiciaire vierge. Elle était de plus en plus intriguée par cette affaire. Elle sonna à la porte. Une femme d'une cinquantaine d'années à l'air avenant vint lui ouvrir. Derrière elle, un labrador chocolat remuait la queue en aboyant mollement.

— Veux-tu te taire, Cookie ! souffla la femme à son chien.

— Désolée de vous déranger, capitaine Kaminski, de la police judiciaire de Rennes, se présenta Nina en sortant sa carte.

La femme devint blême.

— Oh, mon Dieu, il est arrivé quelque chose à Jules ? demanda-t-elle, inquiète.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? lança une voix d'homme encore plus inquiète derrière elle.

Celui que Nina devina être son mari apparut.

— Non, non, rassurez-vous, je ne viens pas pour Jules, juste pour une enquête de voisinage. Il y a eu... plusieurs cambriolages dans le quartier, mentit Nina.

— Ah bon ? fit, étonné, le mari. On ne nous a rien dit.

— Je peux entrer ?

— Bien sûr, répondit la femme.

Elle ouvrit la porte et laissa entrer Nina.

— Asseyez-vous, lui proposa l'homme. Vous voulez un café ?

— Avec plaisir.

Le mari alla dans la cuisine. Nina observa les murs du salon. Des photos de Jules étaient accrochées un peu partout. Le garçon âgé d'une dizaine d'années, avec une coupe de tennis. Une ou deux années de plus, une canne à pêche à la main, un énorme poisson dans l'autre. Ou encore Jules devenu ado, devant le sapin géant du Rockefeller Center à New York. C'était un enfant aimé, choyé et valorisé.

— Jules, c'est votre fils ? demanda Nina.

— Oui, répondit la mère. Il a dix-sept ans. C'est notre fils unique.

— Pourquoi pensiez-vous que je venais pour lui ?

— Christine est une grande inquiète, répondit le père en revenant de la cuisine avec un café.

— C'est vrai, confirma l'intéressée.

— Il a l'air d'être un bon gars, pas le genre à poser des problèmes, pourtant, constata Nina en montrant les photos du menton.

— Ah, ça, je vous le confirme, répondit la mère. Jules est le plus gentil, le plus doux des garçons. Ce sont les autres qui me font peur.

— Ça va mieux maintenant, mais ça n'a pas toujours été simple pour lui, expliqua le père.

— Je vois. Il a été victime de harcèlement, c'est ça ? Il ne faut pas hésiter à venir nous voir, quand c'est comme ça. C'est puni par la loi, vous savez.

— On sait, mais on a préféré régler ça avec le proviseur. Jules est un enfant spécial, avec des réactions parfois étonnantes, qui peuvent déstabiliser. Son proviseur a toujours été très compréhensif, alors on a préféré ne pas faire de vagues.

— Spécial comment ? osa Nina.

— C'est un enfant très fragile, instable. Cela se traduit par des phobies, des tics et parfois des colères incontrôlables... Même si c'est de plus en plus rare, heureusement.

— Des colères contre qui ? demanda Nina. Ses camarades ?

— Les jeunes sont cruels entre eux, ils ne supportent pas la différence. Jules en a fait les frais. Et s'est défendu un peu... exagérément, on va dire.

Au fur et à mesure de la discussion, le garçon révélait son côté sombre. S'il était capable de tels coups de sang, aurait-il pu s'en prendre à Océane ? Mais, avant de répondre à cette question, il lui fallait savoir si les deux ados

se connaissaient. Il devait forcément exister un lien entre eux, sinon pourquoi Morgane Le Dantec aurait eu cette photo sur son ordinateur ?

— Mais il s'est calmé, se sentit obligée de préciser Christine, comme si elle avait lu dans les pensées de Nina. Et puis c'est un excellent élève.

— Ils ont cambriolé chez qui ? s'enquit le père.

— Pardon ?

Nina mit quelques secondes à se souvenir du prétexte qu'elle avait utilisé pour se faire ouvrir la porte.

— Secret de l'enquête, finit-elle par répondre. Je ne peux pas vous le dire. En revanche, je peux vous confier qu'ils sont passés par le toit. Vous avez des Velux ?

— Dieu merci, non !

— Alors vous n'avez pas de souci à vous faire, les rassure Nina.

— Je peux vous garantir que si j'en voyais un chez moi, il ressortirait les pieds devant !

— Rémy, voyons...

Christine fit les gros yeux à son mari.

— Ça va, j'ai l'habitude, sourit Nina. Même si c'est une très mauvaise idée de se faire justice soi-même, car ça se termine toujours mal. Vous n'avez rien remarqué, ces derniers temps ? Pas de rôdeur ou d'inconnu qui aurait traîné dans le quartier ?

— Non, rien, et toi, Rémy ?

— Rien non plus, désolé.

— Votre fils non plus ? Je peux lui parler ?

— Ah, il n'est pas là...

Nina regarda sa montre.

— Il rentre bientôt ?

— Il termine les cours à 17 heures, mais ensuite il va chez...

La mère hésita.

— Ce n'est pas une honte, Christine. Et madame est de la police. Jules est suivi depuis son enfance par une psy. On a espacé les séances, mais, depuis la rentrée de septembre, il retourne une fois par semaine au centre médico-psychologique de Saint-Malo en raison de petites crises d'angoisse.

— Saint-Malo ? Pourquoi pas Rennes ?

— C'est là que sa psy a été mutée. On l'a suivie... Jules est très attaché à elle.

— Il a du mal avec les séparations.

Nina recollait les morceaux. Océane avait disparu quelques jours après Halloween. Jules Martin avait déjà commencé à se rendre une fois par semaine à Saint-Malo. Elle mettait sa main à couper que le CMP ne se trouvait pas loin du lycée de l'Émeraude. Elle sortit discrètement son portable et ne put se retenir de sourire en constatant qu'elle avait vu juste.

— Qu'est-ce qui a provoqué le retour de ces crises ? demanda-t-elle.

— C'est par phases... expliqua Christine. Il n'a pas eu une enfance très facile.

Nina rangea son portable et les regarda sans comprendre.

— Jules est un enfant adopté. Il est arrivé chez nous à dix ans, après des années de maltraitance.

Nina s'en doutait, les apparences sont toujours trompeuses. La petite famille unie, dans sa petite maison fleurie, cachait un passé douloureux.

— Des maltraitances de la part de qui ? Ses parents biologiques ?

— D'après le peu d'informations qu'on nous a données, il n'a jamais connu son père, confia Christine. Il a passé les sept premières années de sa vie avec sa mère, une femme psychotique, qui en a fait son souffre-douleur. Suite à un signalement, elle a été hospitalisée en HP et Jules a été placé.

— Nous avons adopté Jules deux ans plus tard, poursuivit Rémy, quand sa génitrice – je ne peux pas l'appeler sa mère, une mère ne ferait jamais ce qu'elle a fait – a été déchue de son autorité parentale. Le juge a estimé qu'elle constituait un danger pour Jules.

— C'est rare, souligna Nina. Ce qu'elle lui a infligé devait être vraiment grave.

Nina attrapa le portrait de Jules qui trônait sur le guéridon.

— Cette cicatrice qu'il a sur le cou, c'est elle ?

Christine acquiesça.

— Vous savez ce qu'elle est devenue ? Elle n'a jamais cherché à le revoir ?

— Elle n'était pas en état et en avait l'interdiction. Mais, juste avant les grandes vacances d'été, elle est sortie d'HP. Elle a retrouvé la trace de son fils et elle est venue chez nous, complètement folle. Elle criait que cela faisait des années qu'elle le cherchait et qu'elle allait le récupérer.

— Comment a réagi Jules ?

— Très mal. Il a fait une crise de panique. On a appelé la police pour

qu'ils l'embarquent, mais quand elle a compris, elle est partie.

— Vous ne l'avez plus jamais revue ?

— Non... À la fin du mois d'août, la police nous a annoncé qu'elle était morte dans l'incendie d'un squat.

— Et Jules ? Comment il a réagi ?

— Il a toujours refusé de parler d'elle, cela n'a pas changé. Mais cela explique peut-être le retour de ses crises ?

— Vous savez qui a fait le signalement il y a dix ans ?

— Non, c'est une information confidentielle.

Rémy et Christine échangèrent un regard.

— Pourquoi nous posez-vous toutes ces questions ? finit par lancer Rémy, soudain méfiant.

Nina sentit qu'il était temps de clore cette discussion si elle ne voulait pas que les Martin décrochent leur téléphone pour appeler la police. Elle toucha son ventre.

— Je suis désolée, depuis que je suis enceinte, les affaires de maltraitance sur enfants me perturbent beaucoup. Pourtant, j'en ai malheureusement traité des dizaines depuis que je suis flic, mais le fait de devenir maman... Je ne sais pas, ça me chamboule.

Christine et Rémy se déridèrent en un instant et affichèrent un immense sourire ému. Nina songea que c'était la troisième fois que la crevette l'aidait à faire avancer cette enquête. Personne ne se méfiait d'une femme enceinte, tout le monde s'attendrissait, la mère, le meilleur rôle pour s'introduire partout sans éveiller les soupçons.

— C'est formidable ! Félicitations, hurla presque Christine.

— C'est normal, on est plus sensible quand on est enceinte, souligna Rémy. Enfin, c'est ce qu'on dit.

Ils se mirent à rire. Nina décida de partir sur cette note de joie. Elle reposa la photo de Jules et se leva.

— Merci pour votre accueil. Je vais vous laisser, à présent.

— Si quelque chose nous revient, on vous appelle.

Nina leur serra chaleureusement la main et sortit de la maison.

Une fois dans sa voiture, elle réfléchit. L'emploi du temps de Jules aurait très bien pu lui permettre d'entrer en contact avec Océane, mais cela ne faisait pas de lui un meurtrier. Il lui fallait trouver un mobile. Elle fouilla dans la copie du dossier Le Dantec qu'elle avait gardé sur elle et en tira les

auditions de Morgane. Le dossier ne comportait pas à proprement parler de *curriculum vitae* des témoins, mais de nombreux renseignements étaient donnés sur leur parcours de vie lors des échanges avec le juge. Au hasard d'un interrogatoire, elle tomba sur une question anodine du juge d'instruction concernant son métier.

« Vous êtes bien directrice d'école depuis vingt ans ? lui demandait la juge.

— Non, depuis dix ans. Depuis que j'ai été mutée à l'Émeraude. Auparavant, j'étais au groupe scolaire Surcouf, à Rennes, où j'étais enseignante. »

Nina percuta. Il y a dix ans, c'était pile au moment où le signalement de la mère de Jules avait eu lieu. Elle aurait mis sa main à couper qu'il était alors scolarisé à l'école Surcouf. Elle ne pouvait pas retourner interroger Christine et Rémy, mais si, comme elle en avait l'intuition, Morgane avait été l'institutrice de Jules, et si c'était elle qui avait signalé sa mère pour maltraitance et provoqué leur séparation, en revanche, cela changeait tout. Jules aurait alors eu un mobile : la vengeance d'un fils. Et quelle meilleure vengeance que de faire souffrir Morgane de la même manière dont elle l'avait fait souffrir dix ans plus tôt ? Elle l'avait séparé de sa mère, à son tour de la séparer de sa fille. Nina pensa qu'on avait coutume de répéter à l'envi qu'une mère était prête à tout pour son enfant. À l'inverse, un enfant était-il prêt à tout pour sa mère ? Elle démarra en se disant que c'était ce qu'elle devait vérifier à présent. Si elle avait raison, elle tenait le meurtrier d'Océane, mais peut-être aussi celui de Bennec, le seul à savoir que le coupable était toujours en liberté. Surtout, Morgane Le Dantec serait alors totalement innocente, et peut-être en danger à son tour.

Une fois rentrée au commissariat, Nina s'était débrouillée pour récupérer le dossier de Jules Martin auprès de l'Aide sociale à l'enfance. Il n'y avait aucune mention du nom de la personne ayant fait le signalement, et pour cause : ce n'était pas un signalement au sens propre. Il était écrit qu'une personne s'était rendue au domicile de Jules et avait appelé la police suite à la découverte de l'enfant livré à lui-même et dans un état de maltraitance manifeste. Pour des raisons de sécurité, le nom de l'ange gardien n'était pas donné. Il n'y avait pas eu de poursuites judiciaires contre la mère de Jules, car elle avait été considérée comme non responsable pénalement en raison de ses troubles psychiatriques. Nina n'eut par contre pas beaucoup de mal à retrouver l'établissement scolaire dans lequel Jules était inscrit lorsque ce signalement avait eu lieu. C'était bien l'école primaire Surcouf à Rennes. Nina avait vu juste. Morgane avait non seulement été l'institutrice de Jules, mais, elle en était certaine à présent, c'était aussi elle qui l'avait sauvé des griffes de sa mère. Rémy et Christine n'avaient pas menti, l'histoire douloureuse du garçon retranscrite dans le dossier de l'ASE s'était déroulée comme ils l'avaient racontée. Sa mère biologique, Louise Fournier, avait commencé à lui infliger des sévices quelques années après sa naissance. L'état psychiatrique de la mère, fragile jusque-là, s'était dégradé d'un coup, elle avait perdu son travail, ses amis, et n'avait plus eu que son fils pour se soulager de ses frustrations et de ses échecs. Cela avait alors été pour Jules le début d'une longue descente aux Enfers qui s'était achevée par le signalement qui lui avait sauvé la vie. Nina se demandait à quoi pouvait ressembler une mère capable de tant de cruauté envers son enfant. La perversion était-elle lisible sur son visage, ou bien au contraire ressemblait-elle à Mme Tout-le-monde ? Elle chercha dans le fichier de la police si, à tout hasard, était référencé un dossier à son nom. L'ordinateur moulina quelques instants et ressortit la fiche de l'incendie dans lequel elle avait trouvé la mort quelques mois plus tôt. Elle indiquait que les flammes

avaient fait trois morts, deux marginaux non identifiés et Louise Fournier, dont on avait retrouvé le permis de conduire. Il n'y avait pas eu d'ouverture d'information judiciaire, l'enquête avait conclu à un accident, comme cela arrive malheureusement souvent dans ce genre d'endroits, les toxicos sous l'emprise de la drogue oubliant d'éteindre les réchauds leur servant à préparer leur dose. Une copie du permis de conduire de Louise figurait dans son dossier. Nina zooma sur sa photo. Avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, elle ressemblait à un ange. Ou même, pensa Nina, à une madone. Quelle ironie, pour une mère qui battait son enfant. Personne n'aurait pu imaginer que se cachait, derrière cette douceur apparente, un bourreau.

Nina referma le fichier et se mit à réfléchir. Cette mort brutale, quelques semaines après sa visite à son fils, était-elle une coïncidence ? Si Jules avait voulu se venger de sa mère, l'éliminer définitivement de sa vie, pourquoi serait-il ensuite allé se venger de Morgane en tuant Océane, puis peut-être même Bennec ? Ce n'était pas logique. Elle en conclut que la mort de Louise Fournier ne pouvait être qu'accidentelle.

En revanche, elle était de plus en plus persuadée que Jules avait un lien avec la disparition d'Océane et de Bennec. Comme elle le faisait quand elle avait besoin de mettre ses idées au clair, elle appuya sur le dictaphone de son téléphone, commença à s'enregistrer et déroula son scénario.

— Juste avant l'été, Louise Fournier retrouve la trace de son fils Jules. Choqué émotionnellement, et aussi par culpabilité vis-à-vis de ses parents adoptifs, Jules n'arrive pas à lui parler. Comme il l'aime, il la cherche et la retrouve dans ce squat. Mais trop tard, elle est morte dans un incendie. C'est la goutte d'eau. Il pète les plombs. La cocotte qui tenait depuis dix ans explose. Il met cette mort sur le dos de Morgane Le Dantec, son ancienne instit, la responsable de tous ses maux, du signalement, de leur séparation et selon lui de la mort de sa mère. À la rentrée de septembre, il commence ses séances de psy à Saint-Malo et se met à la chercher. Il profite de ses séances de psy pour se rapprocher d'Océane, plus facile à atteindre que Morgane qui pourrait le reconnaître. Il la suit et décide de tuer la fille pour faire souffrir la mère. Il comprend qu'elle tourne autour de Bennec, monte le projet de l'enlever et de faire porter le chapeau au prof de sport. Il lui vole son couteau. Le crime parfait. Personne ne pourra jamais remonter jusqu'à lui. Sauf que Bennec sort de prison plus tôt que prévu, bien décidé à

se faire innocenter, et qu'il représente désormais un danger pour lui... Alors il l'enlève... Et la suite, je ne sais pas... Mais jusque-là, ça se tient !

Nina appuya sur pause avec un sourire satisfait. Pour la première fois depuis le début de cette enquête, elle avait une piste sérieuse. Une piste qui donnait une image nette du puzzle, sans pièce manquante. Morgane lui cachait quelque chose, mais elle n'était coupable de rien. Elle devait probablement mener la même enquête qu'elle en parallèle et craignait de se confier à la police, ce qui pouvait s'expliquer, après ses déconvenues avec les flics. Nina devait se débrouiller pour mettre la main sur Jules Martin et l'interroger. Le hic, c'était qu'il était encore mineur et qu'elle ne pouvait pas lui faire subir un interrogatoire sans une bonne raison. Surtout, si elle faisait fausse route, elle risquait de le traumatiser un peu plus. Après ce qu'il avait subi, il ne méritait pas ça. Elle se demandait si elle ne devait pas parler de ses trouvailles à Le Guen. Après tout, il était con, mais il était flic. Il était impossible qu'il ne soit pas intrigué par cette nouvelle hypothèse concernant la disparition d'Océane et de Bennec. Surtout si elle admettait devant lui qu'il avait eu raison : Morgane Le Dantec n'était pour rien dans la disparition de Bennec et encore moins de sa fille. Elle était plongée dans ses pensées quand elle entendit hurler derrière elle.

— Kaminski !

Elle tourna la tête. C'était Le Guen qui avançait vers elle d'un pas décidé. Elle soupira. Les parents de Jules avaient dû appeler les flics, c'était remonté jusqu'à lui et elle allait encore se prendre une avoinée.

— Écoutez, commissaire, je suis désolée, j'allais vous en parler...

— Vous excusez pas, Kaminski ! Vous aviez raison sur toute la ligne !

— Comment ça ?

— Des pêcheurs viennent de retrouver le cadavre de Bennec sur l'îlot du fort de la Conchée !

— Quoi ? Il est mort ?

— Vous aviez raison, je vous dis ! C'est Morgane Le Dantec qui l'a tué !

— C'est pas possible, j'étais justement sur une autre...

— On a vérifié, il s'est pris trois balles. Morgane Le Dantec vous a suivis le matin de sa libération, puis elle l'a enlevé, séquestré et tué. Ensuite elle a déposé son corps sur l'île. Reste à savoir si elle a fait ça par vengeance ou par dépit amoureux.

— C'est n'importe quoi ! s'emporta Nina, provoquant l'étonnement du

commissaire. Pourquoi elle aurait fait ça ? Elle savait que tôt ou tard on le retrouverait. Pourquoi elle s'est pas donné plus de mal pour se débarrasser de lui ? Elle n'a rien fait, ce n'est pas elle, elle ne l'a pas tué !

— Depuis quand les meurtriers sont des gens rationnels ? J'ai demandé la localisation GPS de son bateau. Regardez !

Il lui tendit son portable. Nina découvrit que le voilier de Morgane avait fait l'aller-retour dans la nuit sur l'île du fort de la Conchée.

— Il doit y avoir une explication... Écoutez, j'ai remonté la piste d'un de ses anciens élèves, un certain Jules Martin... C'est pas elle, j'en suis sûre.

— Quoi ? Mais vous êtes vraiment perturbée, en fait !

Il montra son ventre du menton.

— Morgane Le Dantec coupable d'avoir tué sa fille, puis Bennec, c'est votre piste, pas la mienne !

— Je sais, mais c'était une fausse piste, entre-temps j'ai fait d'autres découvertes.

— Elle a le mobile, l'arme du crime et elle était sur les lieux ! Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Nina resta muette. Objectivement, il avait raison, et en même temps elle était intimement persuadée qu'il faisait fausse route.

— On est sur un double meurtre. Et cela expliquerait que Bennec ait toujours clamé son innocence et qu'il n'ait jamais indiqué où le corps était caché.

Nina en resta bouche bée.

— Je vais envoyer des hommes pour la mettre en garde à vue.

— Non ! hurla Nina. S'il vous plaît, je peux y aller moi-même ? Après tout, c'est moi qui vous ai mis sur la voie...

Le Guen hésita.

— OK, prenez deux hommes avec vous. Cette femme est armée et dangereuse.

— Merci, commissaire, mais, jusqu'à preuve du contraire, moi aussi, je suis armée.

Elle montra son pistolet dans son holster.

— Vous faites ce que je vous dis, vous n'y allez pas seule.

Il tourna les talons. Nina se leva et sortit du commissariat. Elle monta dans une voiture banalisée et prit la route. Seule. Elle devait confronter Morgane à ses découvertes avant de la mettre en garde à vue, et elle préférait le faire

sans témoin, vu la réaction de Le Guen. Nina prit la direction du port en espérant que Jules Martin ne l'y avait pas trouvée avant elle.

OceanofPDF.com

Dix ans avant le bateau

32

Morgane venait de fêter ses trente-deux ans, elle était mariée, maman de deux fillettes adorables, c'était le moment de se poser. Après plusieurs années à rouler sa bosse à travers le département comme enseignante titulaire remplaçante, elle avait trouvé l'établissement idéal. L'école Surcouf, une école primaire de Rennes, était assez loin de Paramé, où elle vivait avec Titouan, Océane et Alizée, mais les classes étaient peu remplies et l'équipe de profs jeune et motivée. Mis à part le directeur d'un autre temps, qui heureusement allait partir à la retraite, c'était l'établissement idéal. Ses élèves, âgés de six à onze ans, étaient tous adorables. Elle avait eu de la chance jusqu'à présent, elle n'avait pas eu de classe à problèmes. Titouan la charriait avec sa prétendue autorité naturelle, mais elle devait reconnaître qu'elle n'avait jamais eu à élever la voix. Océane aurait rêvé d'être dans la classe de sa mère, mais Titouan et elle avaient décidé d'inscrire les filles dans un autre établissement, plus proche de chez eux, et aussi pour ne pas tout mélanger. Morgane savait qu'elle n'aurait pas pu garder sa neutralité avec sa fille dans sa classe, et c'était mieux ainsi. Parfois Océane lui reprochait de préférer ses élèves à elle lorsqu'elle la voyait le soir et les week-ends corriger des cahiers et organiser les activités qu'elle allait faire avec eux. L'enseignement était une mission pour elle. Elle aurait pu passer le concours de professeur de collège et lycée, cela lui aurait permis d'avoir moins d'heures de cours et un meilleur salaire, Titouan le lui répétait sans cesse, mais elle aimait le contact des tout-petits, encore malléables. Elle avait le sentiment de pouvoir influencer sur leur destinée. Elle avait conscience que c'était un peu présomptueux de sa part, mais elle était persuadée de pouvoir les révéler à eux-mêmes, de faire ressortir de leur personnalité, leurs goûts, leurs envies, leurs rêves, que parfois même les parents ignoraient.

Elle regarda sa montre, il lui restait deux élèves à faire passer au tableau

pour leur récitation avant la cloche de 10 heures. Elle appela Nora qui se mit à déclamer « Le loup et l'agneau », butant pratiquement sur chaque vers. Elle n'avait manifestement pas réussi à retenir le texte en entier, chaque erreur la mettait dans une panique monstre et aggravait un peu plus ses trous de mémoire. Sans se départir de son sourire bienveillant, Morgane lui souffla les mots qui lui manquaient, et Nora poursuivit, de sa petite voix, sa récitation jusqu'au bout. Morgane la félicita, contempla son dessin – un loup aux dents gigantesques et un agneau sur lequel elle avait collé du coton pour simuler la douce toison – et inscrivit un beau huit sur dix sur son cahier. Nora regagna sa place avec un énorme sourire de satisfaction. Morgane aimait voir les enfants fiers du travail accompli et heureux de recueillir le résultat de leurs efforts. C'était la raison pour laquelle elle était indulgente envers leurs erreurs, elle essayait toujours de leur donner une bonne note à partir du moment où ils avaient travaillé. Ainsi, pour les réceptions, elle avait mis en place un barème : elle ne notait pas seulement la qualité de l'énonciation du texte. Certains élèves avaient beau apprendre par cœur, ils étaient plus timides que d'autres, ou leur diction était plus mauvaise. Juger sur ce seul critère aurait été injuste. Elle avait donc attribué des points pour l'écriture, le dessin ou encore pour le jeu d'interprétation. Le stress d'avoir un trou de mémoire diminuait sensiblement, et elle avait constaté que ce système de notation désinhibait même les plus mal à l'aise.

Une fois Nora de retour à sa table, elle appela le jeune Jules Fournier au tableau. Elle attendit quelques secondes, mais personne ne vint. Elle entendit des petits rires au fond de la classe. Elle leva la tête et aperçut Jules, affalé sur sa table et complètement endormi. Ce n'était pas la première fois que cela arrivait au garçon. Elle avait mis plusieurs mots dans son cahier de liaison à ce sujet. Mais, visiblement, cela n'avait eu aucun effet sur l'heure de son coucher. Elle traversa la classe jusqu'au jeune garçon. Les autres élèves s'attendaient à ce qu'elle lui passe un savon, mais ce n'était pas le genre de Morgane. Elle observa le petit garçon quelques instants. Il avait la tête dans ses bras et dormait du sommeil du juste. Elle posa sa main sur son épaule pour le réveiller en douceur, mais cela devait être encore trop abrupt puisqu'il sursauta et poussa un cri de terreur. Les autres explosèrent de rire. Mais Morgane lut de la peur dans ses yeux, au point qu'elle se sentit obligée de le rassurer.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien, lui souffla-t-elle.

Il reprit ses esprits, essuya la bave qui lui avait coulé au coin de la bouche, se recoiffa et tenta de faire bonne figure face aux regards moqueurs de ses camarades.

— Tu as appris ta récitation ?

Il fit « oui » de la tête, puis se leva et alla au tableau. Tout le monde s’attendait à ce qu’il n’arrive pas à prononcer un mot. Mais, Jules Fournier se lança et se métamorphosa. Devant sa déclamation, toute la classe fut hypnotisée. Il jouait aussi bien le loup que l’agneau. Une fois qu’il eut terminé, ce fut un triomphe. Les enfants ne purent s’empêcher de l’applaudir. La sonnerie de la récréation retentit dans l’école et mit fin à l’acclamation. Tout le monde se précipita dehors, laissant Jules encore ému par ce qui venait de se passer. Il se reprit et se dirigea à son tour vers la porte quand Morgane le héla.

— J’ai besoin de ton cahier pour pouvoir te donner une note.

Jules se renfroigna.

— Tu n’as pas fait ton dessin ?

— Si... mais...

— Eh bien, montre-le-moi...

Jules attrapa son sac, sortit son cahier et le tendit à Morgane. La jeune femme commença à feuilleter le cahier de poésie et découvrit avec effroi que, s’il avait réalisé tous les dessins depuis le début de l’année scolaire, ils avaient été saccagés. Certains étaient déchirés, d’autres étaient recouverts de traces rouges graisseuses.

— C’est toi qui as fait ça ?

Jules baissa les yeux, gardant le silence.

— Je ne peux pas le croire, poursuivit Morgane. C’est un de tes camarades ?

— Oh non, tout le monde est très gentil avec moi, ici, même si on se moque parfois de mes habits...

Il est vrai que Jules était la plupart du temps mal attifé, avec des vêtements trop courts et souvent tachés. Même si Morgane détestait les parents qui prenaient l’école pour un défilé de mode, elle devait reconnaître qu’elle trouvait l’allure de Jules très négligée, et que c’était un sujet qu’elle aurait aimé aborder avec sa mère, qui en avait seule la garde, si elle avait daigné répondre à ses convocations.

— Si ce n’est ni toi ni tes camarades, c’est qui, alors ?

— Je sais pas...

Jules savait, mais ne voulait rien dire. Il tendit le bras pour récupérer son cahier, quand Morgane remarqua des traces étranges sur sa main. Elle les fixa et comprit qu'il s'agissait de brûlures de cigarette. L'enfant se rendit compte qu'elle avait deviné, attrapa son cahier, le glissa dans son sac et mit ses mains dans ses poches.

— Jules, qui t'a fait ça ?

Il la fixait à présent, les yeux humides.

— La même personne qui a déchiré tes dessins ?

Il se tordait la bouche. Les mots voulaient sortir, mais il les empêchait.

— Jules, tu peux me parler, je te jure que cela restera entre toi et moi. Ta mère ou ton père te fait du mal ?

Il ne pouvait plus retenir ses larmes, qui dégouлинаient le long de ses joues.

— C'est pas sa faute, c'est moi qui énerve tout le temps maman.

Morgane était blême. Elle avait toujours senti que quelque chose n'allait pas, avec cet enfant. C'était la première fois de sa carrière qu'elle était confrontée à de la maltraitance. Elle avait à peine abordé le sujet à l'institut de formation. Que dire, que faire, comment réagir ? Elle essaya de garder son calme.

— Et ton père, il est où ?

Jules haussa les épaules.

— Je l'ai jamais connu. Je vis seul avec maman. Je peux aller jouer, maintenant ?

Jules avait séché ses larmes. Morgane était complètement déstabilisée. Elle le libéra.

Elle l'observa quelques instants, s'amusant comme si de rien n'était dans la cour de récréation. Un enfant naïf et innocent qui vivait un enfer à la maison. Elle ne pouvait rester sans rien faire.

Elle sortit de sa classe et alla frapper à la porte du directeur. Il lui ouvrit, lui proposa de s'installer et lui prépara un café. Elle lui raconta ce qui venait de se passer, bouleversée. Contre toute attente, le directeur ne manifesta aucune surprise. Cela arrivait malheureusement, ils n'y pouvaient pas grand-chose. Il savait donc que Jules était battu par sa mère ? Battu, il ne fallait pas exagérer, temporisa le directeur. Disons que sa mère avait sa façon à elle de faire régner l'ordre. Morgane s'insurgea, on parlait de

brûlures de cigarette, d'humiliation et de manque de soins. Et ils ne savaient probablement pas le quart de ce qu'il vivait chez lui.

— Un signalement ne serait-il pas nécessaire ? finit-elle par demander.

Au mot « signalement », le directeur se crispa.

— Morgane, un signalement est un acte grave, avant d'en arriver là, nous devons d'abord convoquer les parents... Vérifier les dires de l'enfant...

— J'ai sollicité un rendez-vous au moins une dizaine de fois, en vain !

— Elle n'est peut-être pas disponible, elle a peut-être des horaires décalés... Essayez encore, je suis certain qu'elle va se manifester.

Morgane sortit du bureau, dubitative. Peut-être que le directeur avait raison, peut-être que Jules exagérait, peut-être qu'elle se faisait des films, que ces cicatrices n'étaient pas des traces de brûlures de cigarette, que le gosse était un mythomane, qu'il s'était fait ça tout seul, peut-être que ce n'était pas la mère qui le maltraitait, mais une autre personne qu'il protégeait, un ami ou une grand-mère... Elle voulait en avoir le cœur net. Cette fois, elle n'allait pas se contenter de laisser un mot dans le cahier de liaison de Jules. Elle chercha dans ses fiches et trouva le numéro de sa mère, Louise Fournier, et le composa sur son smartphone. Cela sonna quelques secondes dans le vide. Elle espérait entendre le son de la voix de cette femme, comme si cela aurait pu la renseigner sur son âme, mais la mère de Jules ne décrocha pas et Morgane bascula sur sa messagerie avec une annonce préenregistrée. Morgane n'avait pas prévu de laisser un message, mais elle se lança : « Madame Fournier, bonjour, je suis Mme Le Dantec, l'institutrice de votre fils. Cela fait plusieurs fois que je vous convoque pour parler de certains problèmes très inquiétants que rencontre Jules. Sans nouvelles de vous, je serai obligée de faire remonter votre blocage au rectorat... et de faire un signalement. »

Et elle raccrocha. Elle avait lancé la menace du signalement sans réfléchir. Mais c'était le seul moyen qu'elle avait trouvé pour que cette femme se manifestât. Si le directeur avait vent de son initiative, elle aurait un blâme sur-le-champ. Et il n'aurait pas totalement tort. En y pensant, elle n'avait fait que mettre de l'huile sur le feu. Si Louise Fournier se manifestait, ce ne serait probablement pas en brandissant un drapeau blanc. Morgane espérait juste qu'elle ne passe pas sa fureur sur son fils. Quand les enfants regagnèrent la classe et qu'elle croisa le regard de Jules, elle regretta son appel. Elle venait de faire une belle connerie.

OceanofPDF.com

Une semaine était passée depuis le coup de fil de Morgane à Louise Fournier. Non seulement elle n'avait pas donné suite à son ultimatum, mais en outre, dès le lendemain, le petit Jules n'était plus réapparu à l'école. On était vendredi soir, c'était le début des vacances de la Toussaint, un beau week-end ensoleillé s'annonçait sur Saint-Malo, mais, au lieu de se presser de rejoindre les siens, Morgane tournait en rond dans sa salle de classe vide. Elle ne pouvait calmer son inquiétude. Elle en avait parlé au directeur, qui, comme à son habitude, avait minimisé les choses. Morgane s'était énervée, quand bien même il n'y avait pas maltraitance, ils étaient face à une absence injustifiée de sept jours, sans nouvelles de la mère. La procédure prévoyait qu'ils agissent. Le directeur regarda sa montre, il était désolé, il partait dans une heure chez ses beaux-parents, il était trop tard pour faire quoi que ce soit. Et puis la probabilité que quelqu'un soit encore derrière son téléphone du côté de l'inspection ou du rectorat était quasi nulle. Il lui avait promis que si Jules manquait encore à l'appel dans quinze jours, après les vacances, il ferait quelque chose. Sur ce, il avait mis Morgane à la porte et était parti chez ses beaux-parents l'esprit tranquille.

Dans sa voiture, Morgane bouillonnait. Elle ne pouvait se sortir de la tête les petites mains blessées de Jules, couvertes de brûlures. Si elle avait raison, si cet enfant était bien battu par sa mère, elle était coupable de non-assistance à personne en danger en attendant quinze jours de plus pour agir. C'était hors de question. Alors qu'elle était à deux cents mètres de chez elle, elle pila, braqua son volant, essuya une bordée d'injures de la part des automobilistes qui la suivaient, et reprit en les ignorant totalement la direction de Rennes et du boulevard Cartier où se trouvait l'appartement de Louise Fournier.

La nuit était déjà tombée sur la ville. Elle arriva devant un ensemble de logements bien entretenus. Des gardiennes discutaient entre elles, s'échangeant les derniers potins. Des enfants accompagnés de leurs mères

ou de leurs nounous jouaient dans un square. La scène était très éloignée du tableau miséreux que Morgane avait imaginé. Un gros doute l'assaillit. Et si elle s'était trompée ? Si Jules l'avait complètement baratinée ? S'il n'avait jamais montré son cahier de liaison à sa mère ? Et si Louise Fournier avait changé de numéro de téléphone et que Jules avait été tout simplement souffrant, cette dernière semaine ? Elle réfléchit quelques minutes dans sa voiture garée devant l'adresse indiquée sur la fiche du garçon. Si Jules était un mythomane, elle devait d'autant plus avoir un entretien avec sa mère. Quel que soit le scénario, Jules n'allait pas bien. Elle reprit confiance et sortit de sa voiture, sûre de son bon droit.

Elle arriva devant un appartement, mais aucun nom n'était indiqué sur la porte ou la sonnette. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre, rien, tout était éteint. Un grand découragement s'abattit sur ses épaules. Elle avait tellement espéré comprendre enfin de quoi il retournait. Elle s'apprêtait à faire demi-tour quand elle devina du mouvement derrière les rideaux. Remplie d'espoir de nouveau, elle sonna à la porte, mais personne ne vint lui ouvrir. Une terrible colère l'envahit, elle allait affronter cette femme qu'elle le veuille ou non. Elle sonna encore, cette fois en hurlant son nom à travers la porte. Elle vit alors une ombre de petite taille s'avancer. Elle devina que c'était Jules. La poignée bougea, mais le garçon se ravisa.

— Jules, n'aie pas peur, c'est Morgane.

— Maman n'est pas là, répondit alors le petit.

Morgane ne savait pas quoi faire. Elle était la première à dire à ses filles de n'ouvrir à personne en son absence et celle de leur père. Et voilà qu'elle était en train de forcer un gamin à faire ce qu'elle avait toujours interdit à ses propres enfants. Avec une certaine mauvaise foi, elle se convainquit que c'était différent, qu'il s'agissait là d'une situation d'urgence. Peut-être même que c'était une question de vie ou de mort.

— Elle va rentrer bientôt ? demanda-t-elle, le cœur battant.

— Je sais pas...

Morgane entendit l'enfant renifler. Elle comprit qu'il était en train de pleurer.

— Tu vas bien ?

— Je sais pas...

Les reniflements avaient laissé place à des gémissements.

— Je suis là, Jules, tu n'as plus à avoir peur.

— Maman a dit qu’il fallait que j’ouvre à personne.

Il pleurait carrément, à présent.

— Elle est partie depuis longtemps ?

— Non. Depuis deux jours seulement...

— Comment ça... Tu veux dire que tu es seul à la maison depuis deux jours ?

Le garçon ne répondit pas. Comment pouvait-on laisser un enfant de sept ans livré à lui-même durant deux jours ? Il devait être terrorisé. Avait-il au moins de quoi se nourrir ? Elle saisit la poignée de la porte, qui tourna sans résistance. Bien sûr, la mère était partie sans fermer à clé. Jules apparut, les joues mouillées par les larmes et la morve. Quand il se jeta dans ses jupes, comme un homme à la mer sur une bouée de secours, elle n’eut plus aucun doute. Elle pouvait bien être poursuivie pour intrusion dans un domicile privé ou quoi que ce soit d’autre, elle était en train de faire ce qu’elle devait faire. Parfois, le juste n’est pas le droit, avait-elle appris en cours de philo. C’était la première fois qu’elle se trouvait concrètement confrontée à cette idée. Morgane s’accroupit et le prit dans ses bras. Elle était bouleversée par les spasmes du petit garçon en pleurs.

— Tout va bien, mon chéri, je suis là, maintenant.

Elle alluma et découvrit le chaos dans lequel Louise Fournier avait laissé son enfant. Des bouteilles d’alcool vides, des boîtes de médicaments, des cendriers pleins à ras bord, du linge sale, de la vaisselle débordant de l’évier, des poubelles crevées. Le garçonnet vivait au milieu d’un tas d’immondices.

— Tu as faim ?

L’enfant fit « oui » de la tête.

Elle fouilla dans la cuisine à la recherche de quelque chose à manger. Rien dans le frigo, rien dans les placards à part des biscottes et des biscuits apéritifs. Elle vit une boîte de raviolis en conserve que l’enfant avait vainement tenté d’ouvrir. Elle termina son travail et réchauffa les raviolis industriels dans l’unique casserole propre de la cuisine. Jules dévora en quelques secondes le contenu de son assiette sans parler.

— Tu n’as pas mangé depuis qu’elle est partie ?

Jules fit « non » de la tête.

— Ça arrive souvent ?

Jules fit « oui » de la tête.

— Elle part où, quand c'est comme ça ?

— Je sais pas...

Morgane remarqua alors une trace rouge autour du cou du jeune garçon.

— C'est quoi, ça ?

— Rien, fit Jules, honteux.

Elle s'approcha et examina la plaie de plus près. Elle fut saisie d'effroi.

— Elle a essayé de t'étrangler ?

Jules se mordit les lèvres. Il ne voulait pas avouer l'inavouable : celle qui aurait dû le protéger au prix de sa vie avait voulu mettre fin à ses jours.

— Parfois, elle fait des choses qu'elle regrette après...

Morgane avait le cœur qui battait à cent à l'heure. Elle n'avait plus affaire uniquement à de la maltraitance. Jules avait été victime d'une tentative de meurtre. Elle ne pouvait le laisser là et repartir sans rien faire. Cela n'était plus du domaine du rectorat ou de l'inspection académique, mais de la police. Elle s'empêcha de réfléchir, car sinon elle aurait perdu le bon sens qui lui dictait d'agir. Elle ne devait pas penser aux conséquences de ce qu'elle s'appêtait à faire. Elle savait que tout cela pouvait se retourner contre elle. Elle avait outrepassé ses prérogatives de simple institutrice. Elle était entrée dans un logement sans autorisation et elle allait dénoncer une femme d'avoir voulu tuer son enfant sans plus de preuve que la parole de cet enfant et son intime conviction. Pour elle, tous les indices étaient réunis contre cette femme, et puis la terreur qui se lisait dans les yeux de Jules ne trompait pas. Mais les policiers penseraient-ils comme elle ? Elle n'avait pas le choix, si elle n'agissait pas et qu'il arrivait quelque chose à Jules, elle s'en voudrait toute sa vie.

Elle s'isola, laissant Jules, requinqué et heureux de tremper des restes de vieilles biscottes dans la sauce de ses raviolis, et composa le numéro de la police. En quelques mots, elle expliqua la situation. À l'autre bout du fil, la policière de l'accueil était perplexe.

— Écoutez, l'enfant est livré à lui-même, avec des traces de strangulation au cou. Si quelque chose devait lui arriver, c'est vous qui en seriez responsable, j'en témoignerais ! Je vous jure que j'appellerais la terre entière, les radios, la télé, tout le monde ! Ce serait un scandale et vous vous feriez virer !

L'argument des médias fit davantage impression que les autres sur la fille

du standard. Elle lui lâcha en soupirant qu'elle lui envoyait une voiture de police.

Une dizaine de minutes plus tard, les gyrophares d'un véhicule sérigraphié qui se garait devant l'appartement attirèrent le regard de Jules.

— Y a la police, s'étonna-t-il, inquiet.

Sans un mot, Morgane se leva et se dirigea vers la porte pour ouvrir aux fonctionnaires.

— N'y va pas ! Maman dit toujours qu'il faut rester loin des policiers.

Morgane s'arrêta et se retourna.

— Mon chéri, tu ne dois pas avoir peur de la police. Elle est là pour te protéger.

Elle s'agenouilla devant lui.

— Ce que t'a fait ta maman au cou n'est pas normal. Tu es en danger avec elle, tu comprends ?

— Non, elle m'aime, je suis pas en danger ! Elle s'est fâchée parce que je l'ai énervée, mais elle me ferait pas de mal.

Morgane tenait ses mains pleines de cicatrices.

— Maman n'est pas méchante, elle est malade, sanglota-t-il. Je me débrouille très bien tout seul.

— Oui, ta mère est malade, et elle a besoin d'aide.

— Je peux l'aider, moi ! s'énerva-t-il.

— Ce n'est pas aux enfants d'aider leurs parents, mon chéri.

Jules arracha ses mains de celles de Morgane et lui jeta un regard rempli de haine.

— Je te déteste ! J'aurais jamais dû te laisser entrer !

Il courut se cacher dans sa chambre en pleurant. Morgane était déstabilisée. Elle n'avait pas prévu que Jules réagirait de cette manière. Elle avait volé à son secours tel un ange gardien et voilà qu'il lui renvoyait l'image d'une persécutrice. Elle se ressaisit. Jules ne savait pas ce qui était bon pour lui. Comme elle le lui avait dit, c'était aux adultes de protéger les enfants et, en appelant les flics, c'était ce qu'elle faisait.

Elle alla leur ouvrir. Une femme et un homme de la brigade des mineurs entrèrent. Méfiants, ils demandèrent à Morgane sa carte d'identité et l'interrogèrent sur les raisons de sa présence ici. La femme alla chercher Jules dans sa chambre. Morgane l'entendit se débattre, refusant de la suivre. Elle proposa au policier d'aller aider sa collègue.

— Le mieux à présent est de rentrer chez vous et de nous laisser faire. L'enfant est entre de bonnes mains.

La femme revint sans Jules.

— Vous avez bien fait de nous appeler. J'ai trouvé ça dans la chambre du petit. Heureusement que le gosse n'y a pas touché. Sa mère a l'air d'en tenir une sacrée couche.

Elle tendit un sachet rempli de poudre blanche.

— C'est quoi ? De la drogue ? Pourquoi était-ce dans la chambre de Jules ?

La femme haussa les épaules.

— La chambre des enfants, c'est la meilleure planque. Ça nous est arrivé plusieurs fois de voir des intoxications d'enfants tombés sur les produits cachés dans leurs affaires par leurs parents.

Morgane était à la fois effarée et soulagée. Elle ne s'était pas trompée. Jules était bien en danger.

— Vous allez faire quoi, maintenant ? demanda-t-elle.

— On va attendre ici jusqu'à ce que la mère se montre.

— Et si elle ne vient pas ?

La femme agita le sachet de coke devant Morgane.

— Vu ce qu'elle a laissé derrière elle, elle reviendra. Il y en a pour plusieurs milliers d'euros.

— Et ensuite ? demanda Morgane.

— Ce sera au juge de décider, répondit l'homme.

Morgane aurait voulu en savoir plus, mais aucun des deux n'était disposé à lui parler.

— Vous feriez bien de partir avant qu'elle ne revienne, ça risque d'être un peu chaud, lui conseilla la femme.

Morgane savait qu'ils avaient raison, mais elle était déchirée à l'idée de laisser Jules avec les policiers. Elle alla lui dire au revoir dans sa chambre, mais Jules, en pleurs, le visage enfoui dans son oreiller, refusa de se retourner.

— Je te déteste ! lui cria-t-il. Dégage ! Dégage ! Je veux plus jamais te voir !

Elle réfléchit un instant puis se souvint du « Loup et l'agneau ».

— Jules, écoute-moi, s'il te plaît... Tu te souviens de la récitation que je vous ai donnée en classe ? Le loup veut à tout prix trouver des preuves qui

rendent l'agneau coupable : d'abord il l'accuse de boire à sa source et de souiller l'eau, puis il lui reproche de l'avoir insulté il y a longtemps ; il reporte ensuite la faute sur ses frères et sa famille. Ta maman fait comme le loup, elle dit que c'est toi le coupable, mais c'est faux. Tu es la victime. Les policiers vont te protéger. Mais aussi protéger ta maman. Ils vont la faire soigner et tout ira mieux ensuite, je te le promets.

Jules se retourna soudain et lui lança un des regards les plus haineux que Morgane ait jamais croisés.

— Ils vont faire du mal à maman ! Et ensuite ils m'enverront à l'orphelinat ! Tout ça, c'est ta faute ! J'aimerais t'avoir jamais rencontrée ! J'aimerais que tu sois morte !

Morgane prit cette dernière sentence en plein cœur. Dévastée, elle le laissa crier sa rage dans son oreiller et s'en alla.

Le soir, une fois rentrée chez elle, Morgane n'osa rien dire à Titouan tant elle se sentait coupable. Elle regrettait d'avoir appelé la police. Elle se disait qu'elle aurait dû, avant d'en arriver là, tenter une fois de plus d'entrer en contact avec Louise Fournier. Elle n'en dormit pas de la nuit et passa les plus mauvaises vacances de sa vie. Titouan s'inquiéta de son moral et soupçonna un problème professionnel avec son directeur. En réalité, elle n'attendait qu'une seule chose : que les vacances se terminent pour avoir des nouvelles de Jules.

Le directeur était très contrarié. À cause de cette pimbêche, son école allait passer dans la liste noire des établissements scolaires comptant des incidents majeurs. Dire qu'il avait pensé à appuyer sa demande de titularisation comme institutrice dans son école, cela ne risquait plus d'arriver ! Entre les foldingues des déléguées de parents d'élèves et les hystériques des syndicats de profs, il avait assez de fouteuses de merde comme ça sur le dos. Le prochain qui aurait le poste, ce serait un homme, eux au moins se contentaient de faire cours, sans chercher à jouer les justiciers ni à se mêler de la vie privée des élèves et de leur famille. Il se serait bien passé d'un tel coup de projecteur. Le directeur craignait pour la suite de sa carrière. À cause de cette folle, il avait à présent une enquête sur le dos visant à déterminer les raisons pour lesquelles il avait minimisé les inquiétudes de l'institutrice et pourquoi cette affaire avait terminé entre les mains de la police au lieu de remonter au rectorat. Il avait eu beau expliquer que rien n'alertait dans le comportement de l'enfant et que l'institutrice avait probablement exagéré la situation, la mère ayant été orientée en hôpital psychiatrique et le jeune garçon placé, ses arguments étaient inaudibles. Il avait tenté d'étouffer une affaire de maltraitance et à présent il était sur la sellette. À quelques mois de sa retraite !

On frappa à sa porte.

— Entrez ! hurla-t-il, de mauvaise humeur.

Morgane apparut.

— Vous vouliez me voir, monsieur le directeur ?

— Asseyez-vous, Morgane.

Domage, pensa-t-il, cette petite était quand même bien jolie.

— Vous avez des nouvelles de Jules ? Il n'est pas revenu depuis que la police a emmené sa mère.

— Depuis que vous avez fait embarquer sa mère, vous voulez dire... Il ne

reviendra pas. Il est parti en foyer suite au placement en hôpital psychiatrique de sa mère et inscrit dans une autre école.

Morgane se figea.

— Il n'a pas de famille ? Il va rester jusqu'à quand en foyer ?

— Ah ça, vous auriez dû y penser avant de jouer les enquêtrices de l'ASE.

Morgane se décomposa.

— Il rentrera chez lui une fois que sa mère ira mieux, tenta de se rassurer Morgane.

— Ça m'étonnerait qu'elle sorte de sitôt. Selon les renseignements que j'ai réussi à obtenir auprès du rectorat, la mère avait tenté de noyer l'enfant pendant son bain, en plus de l'avoir étranglé...

Comment une mère peut-elle faire une chose pareille ? pensa Morgane.

— Vous avez au moins ce mérite : grâce à vous, cette psychopathe n'est plus en liberté. Heureusement qu'elle ne mettait pas les pieds à l'école, Dieu sait ce qu'elle aurait pu faire à l'un d'entre nous !

Morgane imaginait le petit garçon de sept ans séparé non seulement de sa mère, mais aussi de ses amis, sans aucun repère, pas même l'école. Elle lui avait promis que tout irait bien, elle avait donc menti. Un terrible sentiment de culpabilité l'écrasa.

— Sinon je suis au regret de vous annoncer que votre titularisation ne pourra finalement pas se faire chez nous.

— Je ne comprends pas, vous m'aviez pourtant dit que le poste était pour moi...

— Vous savez ce que c'est : les voies de l'Éducation nationale sont impénétrables... Je suis certain qu'avec vos compétences vous trouverez un autre établissement très vite.

Morgane hocha la tête. Elle se leva, complètement abattue, et sortit du bureau. C'était donc ainsi qu'on traitait le personnel qui faisait son devoir. Elle se dit qu'elle avait fait une belle connerie en se mêlant d'une affaire qui ne la regardait pas. Elle termina l'année à Surcouf comme un zombie et fut nommée à la rentrée suivante à l'école de l'Émeraude. Sa vie reprit. Mais elle ne donna plus jamais « Le loup et l'agneau » à apprendre en récitation.

Quelques heures après le bateau

35

L'îlot du fort de la Conchée était à découvert depuis deux heures. Sur le bateau, Morgane s'attendait à ce que la police débarque d'une minute à l'autre. Elle était prête, mais elle avait une dernière chose à faire : découvrir où Jules Fournier avait caché le corps de sa fille. Elle savait que tôt ou tard les flics remonteraient jusqu'à lui, mais elle ne les pensait pas capables, avec leurs méthodes, de lui faire cracher le morceau. Elle avait peut-être hésité à tuer Glenn, mais elle n'hésiterait pas, maintenant qu'elle était persuadée que Jules était à l'origine de la disparition d'Océane, de le faire parler par tous les moyens.

Elle attrapa son arme et regarda sa montre. Elle avait rendez-vous dans dix minutes. Jules l'avait contactée *via* Instagram au moment même où elle était tombée en arrêt devant sa photo parmi tous les clichés qu'elle avait récupérés de ses années à Surcouf. Il avait refusé de venir chez elle ou de lui parler par téléphone. Il voulait la rencontrer à l'abri des regards, sans témoin. Il lui avait ordonné de ne pas appeler la police, sinon elle ne saurait jamais ce qui était arrivé à sa fille.

Elle se remémorait cet épisode douloureux de sa carrière d'enseignante qu'elle avait essayé d'occulter ces dix dernières années et qui remontait à la surface de la manière la plus atroce, puisque Océane, puis Glenn en avaient payé le prix fort.

Jamais en dix ans elle n'avait cherché à savoir ce qu'il était devenu. La cheffe de la brigade des mineurs qu'elle était allée voir, faute de renseignements au niveau de l'institution scolaire, lui avait conseillé de tourner la page. Elle lui avait martelé qu'elle avait bien agi en signalant la mère, qu'elle ne devait pas culpabiliser ni ressasser les événements. Ils avaient l'habitude de ce genre de situation, souvent le sauveur endossait le rôle du bourreau. Elle ne devait pas regretter son geste, la séparation de la mère et de l'enfant était ce qui pouvait arriver de mieux à ce dernier. Le

bourreau, c'était la mère, pas elle. Dix ans plus tard, il semblait que ce n'était pas l'avis de Jules.

À l'époque, cette affaire avait tout balayé sur son passage, jusqu'à son boulot. Océane avait alors le même âge que Jules, et Alizée à peine cinq ans. Morgane avait très sérieusement songé à changer de métier et à abandonner l'enseignement durant tout l'été, tant elle avait été déçue par l'institution. Elle avait même rédigé une longue lettre de démission pour l'Éducation nationale expliquant ses motivations, et surtout ses déceptions à la suite de cette affaire. Elle n'avait reçu aucun soutien de la part de sa hiérarchie, aucun coup de fil même des instances supérieures. Rien. Elle avait été seule du début jusqu'à la fin, et avait même été punie en n'étant pas titularisée à Surcouf. Jusqu'à ce qu'elle reçoive un appel de dernière minute du rectorat lui proposant le remplacement d'un poste de direction à l'Émeraude. C'était l'école où était scolarisée Océane, où le serait sous peu Alizée, cela changeait tout. Surtout, elle n'aurait plus personne au-dessus d'elle, et pourrait, si cela se présentait de nouveau, réagir différemment et soutenir son personnel si c'était lui qui était confronté à la même problématique. Elle avait donc pris ce nouveau départ et définitivement tourné la page de Surcouf, oubliant le petit Jules Fournier et ce douloureux épisode où elle n'était pas certaine d'avoir joué le beau rôle.

Elle l'avait peut-être oublié, mais pas lui. Tout prenait sens, à présent. Elle ne savait comment ni pourquoi maintenant – peut-être tout simplement parce qu'il en avait enfin l'âge et la force – il l'avait retrouvée, suivie, espionnée, s'était immiscé auprès de sa fille et l'avait, elle en était certaine désormais, tuée. Ensuite, il avait fait accuser Glenn et s'en était débarrassé à son tour, le seul témoin de sa présence devant le lycée et à la plage.

Elle s'apprêtait à sortir pour aller chercher Jules quand on frappa à sa porte. Elle reconnut la voix de Nina Kaminski qui l'appelait. Elle était donc plus rapide qu'elle ne le pensait.

— Ouvrez, Morgane ! Je suis au courant, pour Jules. Je n'ai encore rien dit à Le Guen. Pour les mêmes raisons que vous...

Morgane se dit que, décidément, elle appréciait de plus en plus cette fliquette. Sauf que ce n'était pas du tout le moment.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps ! reprit Nina sur le pont. Le Guen veut vous arrêter pour le meurtre de Bennec... Et d'Océane.

— Les salauds ! cria Morgane.

Morgane finit par ouvrir la porte. Nina s'engouffra dans la cabine.

— Je sais que c'est vous qui avez enlevé Bennec, mais, même si tout vous accuse, ce n'est pas vous qui l'avez tué.

Morgane eut envie de tout avouer à Nina. Et puis elle se dit qu'elle savait déjà tout.

— Je l'ai retrouvé mort ici hier soir. Quelqu'un s'est introduit sur le bateau en mon absence et l'a assassiné.

— Pourquoi vous ne m'avez pas appelée ? On n'en serait pas là !

— Ah bon ? On en serait où ? Ça fait trois mois que ma fille a disparu et que vos copains se trompent de coupable ! Aujourd'hui, c'est moi qu'ils soupçonnent ! En attendant, ce dingue a fait deux morts ! J'aurais dû le laisser crever chez sa mère !

Nina pointa du menton le pistolet que Morgane avait posé sur la table.

— Vous alliez où avec ça ?

— Le retrouver. « Il faut que je vous parle. Je ne vous ai jamais oubliée. » C'est ce qu'il m'a écrit dans son message !

Elle explosa d'un rire mêlé de tristesse et de rage.

— Vous ne pouvez pas y aller seule. Ce garçon est dangereux, il va s'en prendre à vous. Je vous accompagne.

— Certainement pas !

— Morgane, ne dites pas n'importe quoi. Où est le lieu de rendez-vous ?

Morgane attrapa alors son arme sur la table et la pointa sur Nina.

— Morgane, c'est de la folie ! Ne faites pas ça.

Elle fouilla rapidement Nina, lui prit son arme et la posa derrière elle.

— Je ne vous ferai aucun mal. Vous allez rester sagement ici jusqu'à ce que vos collègues viennent vous chercher. Vous récupérerez votre arme, je n'en ai pas besoin. Comme vous le voyez, j'ai ce qu'il me faut. Ce fumier n'aurait pas dû me laisser mon Sig lorsqu'il a tué Bennec. Il me reste trois balles.

— Morgane, ce type a déjà tué deux personnes, vous êtes la prochaine sur sa liste !

— On verra bien. Asseyez-vous sur cette chaise.

Nina ne bougea pas. Morgane lui assena alors un grand coup sur l'épaule qui la fit s'affaler sur le siège.

— Désolée. Ça ne fera rien au bébé, n'ayez pas peur.

— C'est pour vous que j'ai peur !

Morgane lui attacha les poignets et les chevilles en un tournemain.

— À mon avis, ça ne durera pas longtemps, lui souffla Morgane en partant. Quand ils vont voir que vous ne revenez pas, ils vont envoyer la cavalerie. De mon côté, cela me donnera un peu de temps supplémentaire pour faire parler cette ordure...

Elle se dirigea vers la porte.

— Morgane ! Non ! Attendez ! Vous n'y arriverez pas toute seule !

Mais elle était déjà partie. Nina hurla de rage. Si Morgane se faisait tuer par Jules Fournier, elle ne se le pardonnerait jamais.

OceanofPDF.com

Jules avait donné rendez-vous à Morgane à la pointe de la Varde, juste en face du fort de la Conchée, dans un endroit isolé en bordure de mer. Ses messages étaient totalement incohérents. Il disait avoir peur – de quoi, si c’était lui, le meurtrier ? – et vouloir que cette histoire se termine. C’était sans aucun doute un piège, il cherchait à l’attendrir pour se débarrasser d’elle comme il s’était débarrassé d’Océane et de Glenn, et mettre le meurtre sur le dos de quelqu’un d’autre. Peut-être même l’attirait-il à la pointe de la Varde pour simuler un suicide ? Voilà un scénario que les flics avaleraient sans peine. Mais cela ne lui faisait pas peur. Cette fois, elle ne flancherait pas. Elle ne s’apitoierait pas sur le sort de ce gosse comme elle l’avait fait dix ans plus tôt. Elle aurait dû le savoir, les enfants battus deviennent souvent des bourreaux à leur tour. Elle avait juste espéré, à l’époque, que, par son action, elle pourrait contrer la fatalité, détourner cet enfant de son destin en le séparant de sa mère dysfonctionnelle. Elle s’était trompée et en avait payé le prix. Par sa faute, sa fille avait disparu et Glenn aussi.

Elle était armée et bien décidée à le faire parler et à le mettre hors d’état de nuire. Elle n’était plus la jeune instit naïve d’autrefois. Elle était impatiente de voir ce garçon pour comprendre. Son premier objectif était de savoir ce qu’il avait fait d’Océane. Mais elle avait d’autres questions à lui poser. Pourquoi lui en vouloir à elle qui lui avait sauvé la vie et non pas à sa mère, Louise Fournier ? Ces traces de strangulation sur son cou n’étaient-elles pas la preuve gravée dans sa chair de la cruauté de cette femme ? Et pourquoi se venger dix ans après ? Elle avait déjà des bribes de réponses. Elle savait qu’il était très difficile pour les enfants maltraités par leurs proches de se résoudre à les détester. Au contraire, la plupart étaient dans le déni, refusant de regarder en face la vérité trop douloureuse, et leur trouvaient des circonstances atténuantes. Parfois même, ils s’attribuaient la responsabilité de la rage de leurs parents. S’ils étaient battus, c’était parce

qu'ils n'étaient pas sages ou avaient provoqué leur proche. De victime, ils se transformaient en coupables, un statut psychologiquement plus facile à vivre que celui impliquant de reconnaître le rejet de leurs parents. Coupable, Jules l'était finalement devenu en s'en prenant à Océane et à Glenn, pensa Morgane.

Elle se gara sur le parking. Le ciel était devenu très sombre d'un coup. Il pleuvait dru, à présent. En bas des rochers escarpés culminant à une trentaine de mètres, la mer montante était déchaînée. On avait annoncé un coefficient à cent pour ce soir. Elle s'avança vers la pointe, où Jules lui avait donné rendez-vous. C'était l'un des plus beaux points de vue sur la baie de Saint-Malo. L'endroit était désert. Elle devina une silhouette au loin. Le garçon de sept ans avait laissé place à un jeune homme qu'elle trouva grand et fort alors qu'elle s'approchait. Il portait son blouson kaki et son pull du Stade Rennais. Mais, bizarrement alors qu'il pleuvait, il ne portait pas la capuche de son sweat. Ses cheveux étaient trempés. Il fixait l'horizon, comme s'il attendait l'arrivée imminente d'une embarcation. Morgane était maintenant à deux mètres de lui. Il ne pouvait pas ne pas sentir sa présence, pourtant il restait dos à elle, les mains dans les poches. Comme s'il cachait une arme.

— Vous êtes seule ? Elle est où, la flic qui est venue poser des questions chez moi ?

— Enfermée sur mon bateau pour un petit moment. Qu'est-ce que tu as fait d'Océane ? lui lança-t-elle durement.

Il se retourna et la fixa sans rien dire. Son regard noir était d'une intensité qui troubla Morgane, car elle n'y voyait aucune haine, contrairement à ce à quoi elle s'était attendue.

— Madame Le Dantec, je suis désolé, tout est ma faute...

Elle vit les larmes lui monter aux yeux. Sentit les siens se mouiller. Que se passait-il ? Pourquoi ce gosse qui était le suspect numéro un dans l'affaire de la disparition d'Océane l'émouvait-il autant ? Il fallait qu'elle se reprenne. Cet ado était un grand malade, un mythomane doublé d'un manipulateur, si elle en croyait son attitude ces derniers mois. Il commença à s'approcher d'elle lentement. Son visage ruisselait de pluie mêlée à ses larmes.

— J'aurais dû venir vous voir plus tôt... mais j'avais si peur d'elle...

Morgane ne comprenait rien. De qui parlait-il ? D'Océane ? Pourquoi lui

aurait-elle fait peur ? Cela n'avait aucun sens !

— J'aurais dû venir vous voir plus tôt, répétait-il en boucle. Vous m'avez sauvé une fois, vous m'auriez sauvé cette fois encore... Pardonnez-moi... À cause de moi, votre fille est morte... Et puis ce prof aussi... Quand je suis venu vous parler sur le bateau, c'était trop tard, il y avait du sang partout, le prof était mort, vous n'étiez pas là, j'ai eu peur qu'on m'accuse, alors je suis reparti.

— Qu'est-ce que tu as fait de ma fille, salaud ? Où est-elle ? hurla soudain Morgane.

S'il la tuait, au moins qu'elle parte dans l'autre monde en sachant ce qui était arrivé à sa fille.

— Tout est ma faute, continua-t-il sur le même ton. On choisit pas sa mère. Si vous aviez été ma mère, madame Le Dantec, tout aurait été différent...

Il se rua alors sur elle. Morgane mit la main à sa poche pour sortir son arme, mais elle n'en eut pas le temps. Jules la serrait de toutes ses forces dans ses bras. Elle s'attendait à ce qu'il la précipite du haut de la falaise, or il n'en fit rien. Il pleurait toutes les larmes de son corps sur l'épaule de Morgane. Elle aurait dû le repousser, lui en vouloir pour ce qu'il avait fait, mais le malheur de ce gosse l'avait envahie. Comme dix ans auparavant. Tout coupable qu'il fût, il était aussi une victime. Elle se surprit à poser sa main sur ses cheveux, comme s'il s'agissait de son fils.

— J'avais tout fait pour oublier le passé, poursuivit Jules entre deux hoquets, j'avais presque réussi, je vous avais oubliée, vous aussi. Grâce à Rémy et Christine... Quand elle m'a retrouvé.

— Tu parles de ta mère, Louise ? eut la force de demander Morgane.

Il leva la tête et la fixa, la terreur se lisait dans ses yeux.

— Quand je l'ai vue de là-haut, par la fenêtre, elle m'a fait tellement peur que j'ai eu une crise de panique. Ce sont Rémy et Christine qui ont ouvert, je suis resté dans ma chambre, j'ai pas pu descendre, tout ce qu'elle m'avait fait est remonté ! Mais le lendemain, elle est venue m'attendre à la sortie du lycée, elle voulait m'emmener, que je quitte Rémy et Christine, elle disait que le lycée, ça servait à rien, que les profs étaient tous des cons. Je lui ai balancé que c'était grâce à une prof, à vous, que j'étais en vie et je suis parti en courant. J'aurais jamais dû lui dire ça. Elle savait pas que c'était vous qui aviez appelé les flics il y a dix ans... Tout est ma faute...

Morgane s'interrogeait de plus en plus sur les intentions de Jules. Contrairement à ce qu'elle pensait, il n'avait pas du tout réécrit son histoire. Il était loin d'idéaliser sa mère et ne semblait aucunement lui reprocher le signalement qu'elle avait fait.

— Qu'est-ce que tu as fait de ma fille ? Je t'en supplie, Jules, dis-le-moi !

— Ce n'est pas moi, madame Le Dantec... C'est elle ! Quand la police nous a appris cet été qu'elle était morte dans un incendie, quelques semaines à peine après sa visite, ça aurait dû me soulager, mais au contraire j'y ai pas cru ! J'ai tout de suite compris que c'était un stratagème ! Elle a simulé sa mort pour agir en toute tranquillité ! Pour se venger de moi, de vous ! Cette femme, c'est le diable !

Il était bouleversé.

— J'en ai parlé à ma psy, mais elle m'a dit que j'étais victime d'un délire psychotique. Elle m'a même donné des médicaments !

Morgane commençait à comprendre.

— Alors je vous ai cherchée et je vous ai retrouvée, ici à Saint-Malo. Je suis allé à l'Émeraude pour vous dire qu'elle était revenue, qu'il fallait pas croire à sa disparition dans cet incendie, que vous deviez faire attention. Je suis tombé sur votre fille par hasard. Quand elle m'a revu sur la plage, elle m'a pris pour un dingue, elle aussi. Alors j'ai décidé de lâcher l'affaire. Ils devaient tous avoir raison, j'étais dingue, et ma mère était morte. Et puis Océane a disparu. J'étais certain que c'était ma mère, la coupable. Mais ils ont arrêté Bennec... Et il est mort à son tour.

Morgane comprit que ce pauvre enfant avait essayé d'éviter le drame, en vain.

— Tu as une photo de ta mère ? Je ne l'ai jamais vue... Elle n'est jamais venue à mes convocations. Et le soir du signalement elle n'était pas là... À quoi elle ressemble ? Si tu dis vrai, je l'ai obligatoirement croisée. On doit pouvoir la retrouver !

— J'ai pris une photo d'elle quand elle est venue faire un esclandre devant chez nous. Pour avoir une preuve pour les flics.

Jules sortit son portable et fit défiler quelques images jusqu'à trouver la bonne, puis tendit l'appareil à Morgane. Elle examina le cliché de longues minutes. Ce visage d'ange, ces cheveux blonds comme les blés et ces yeux verts ne lui disaient rien. Quand soudain un détail attira son attention. Elle agrandit le cliché d'un mouvement de doigts et se décomposa.

— Ce tatouage sur son décolleté... Ces chiffres romains...

— C'est ma date de naissance, expliqua Jules. Quelle ironie...

Morgane continuait à fixer la photo, livide.

— Elle porte toujours des cols roulés, mais j'ai vu ce tatouage, une fois, lorsqu'elle s'est déshabillée sur la plage... pour le long-côte...

— Vous la connaissez ?

— C'est pas possible... C'est pas vrai... Elle s'est teint les cheveux, a mis des lentilles, mais c'est elle...

— Madame Le Dantec, vous avez vu ma mère ?

Morgane continuait à tourner en boucle.

— On avait besoin de personnel. Dans l'urgence, personne n'a vérifié. Ni le rectorat... ni moi ! Je me serais évidemment souvenue de son nom ! Elle a dû voler les papiers d'une personne décédée dans l'incendie et laisser les siens à la place. Puis se fabriquer sur Internet une vie, des diplômes, des recommandations... Tous faux !

Elle tourna enfin son visage vers Jules.

— Tout est ma faute ! Je n'ai rien vu !

Paniquée, les larmes aux yeux, elle repoussa soudain la main de Jules et fit valdinguer son téléphone dans la boue.

— Tout est ma faute ! répétait-elle, sans plus faire attention à Jules. Sans moi, Océane serait en vie !

Elle le planta là et courut jusqu'à sa voiture. Jules, qui s'était mis à dodeliner de la tête en prononçant pour lui-même des phrases incompréhensibles, la regarda partir, tétanisé.

Morgane arriva devant cette maison où elle s'était réfugiée tant de fois depuis qu'elle avait appris l'arrestation de Bennec. C'était ici qu'elle était venue pleurer lorsque la police avait retrouvé le couteau de Bennec couvert du sang d'Océane, ici qu'elle avait accouru lorsqu'elle avait quitté Titouan, ici encore qu'elle était venue s'effondrer lorsqu'elle avait appris qu'il allait être libéré.

Elle aurait tellement voulu s'être trompée, mais cette fois elle savait qu'elle tenait le bon coupable. Et ce n'était ni Bennec ni Jules. Elle ignorait encore ce qu'elle allait faire de ce monstre, mais elle avait toutes les preuves de sa culpabilité, elle n'avait plus aucun doute, cette fois, et il restait trois balles dans son semi-automatique.

Elle frappa à la porte à plusieurs reprises, mais personne ne lui répondit. Elle tourna la poignée, la maison n'était pas fermée à clé. Elle entra. À l'intérieur, tout était sombre.

— Je sais tout ! Pas la peine de te cacher !

Un fracas retentit alors au sous-sol. Il y avait donc quelqu'un.

— C'est entre toi et moi, maintenant. Où tu es ? Tu as peur ? Pourtant ta main n'a pas tremblé, quand tu as tué Océane ! Comment tu as pu me faire ça ? Pourquoi tu ne t'en es pas prise à moi ? J'avais confiance en toi !

Morgane remarqua une porte entrouverte d'où sortait un rai de lumière. C'était la cave. Elle s'avança avec prudence. Elle poussa doucement la porte et découvrit l'escalier qui menait au sous-sol, uniquement éclairé par une vieille ampoule. Une voix intérieure lui soufflait de rebrousser chemin, de ne pas s'aventurer dans ce qui ressemblait en tout point à un piège. Lui tirerait-on dessus une fois qu'elle arriverait en bas ? Ou bien allait-elle retrouver le bourreau d'Océane mort dans son sous-sol, suicidé, emportant ainsi tous ses secrets ? Cette ordure avait peut-être des tendances psychotiques, mais elle avait fait preuve d'assez de lucidité pour éviter la prison. Elle avait fait disparaître Océane en se débrouillant pour faire

accuser Bennec, n'avait eu aucun état d'âme au moment de l'assassiner à son tour, et encore moins pour faire accuser Morgane. Si elle avait dû se suicider, elle l'aurait fait depuis longtemps. Il était plus que probable qu'elle l'attende en bas pour en finir avec elle. Morgane respira un grand coup et continua sa descente. Elle ne pouvait plus faire demi-tour, elle n'allait pas rater une deuxième fois l'occasion de connaître la vérité sur la fin d'Océane.

L'escalier débouchait sur une petite pièce lugubre au sol recouvert de terre battue. De vieux meubles abîmés avaient été poussés contre les murs en pierre. Dans la pénombre, elle parvint à distinguer une chaise à bascule sur laquelle étaient posées des poupées anciennes, dont les coiffures et l'ordonnancement consciencieux tranchaient avec le désordre ambiant. Elles avaient clairement été lavées, rénovées et posées là récemment. Au milieu de la pièce, en face des poupées, trônait une chaise en bois. Morgane s'approcha d'elle quand brusquement son sang se figea dans ses veines. Des bouts de cordes étaient attachés aux deux pieds de devant et au dossier de la chaise. Quelqu'un avait été séquestré ici. En face des poupées. Son cœur battait la chamade. Son cerveau passait en revue toutes les hypothèses possibles. Elle refusait d'y croire. C'était trop affreux. Quand elle découvrit, abandonné sur le sol, un chouchou fleuri au milieu de mèches de cheveux roux, son cœur s'arrêta de battre. C'était le chouchou d'Océane. Il n'y avait aucun doute. Elles s'étaient même disputées à cause de ce chouchou, Océane lui avait passé une avoinée parce qu'elle le lui avait emprunté sans lui demander, elle l'avait accusée de vouloir jouer les ados. Morgane avait très mal réagi, car, au fond d'elle, elle savait que sa fille avait vu juste. Depuis qu'elle en pinçait pour Glenn Bennec, elle avait cherché sans cesse à se rajeunir, empruntant les vêtements d'Océane. Jusqu'à son maquillage. Ce soir-là, sa fille l'avait démasquée sans le savoir. C'était le début d'un long délitement de leur relation, jusqu'à la disparition d'Océane.

Tremblante, elle le prit dans sa main et le porta à son visage pour le humer. Elle reconnut l'odeur des cheveux de sa fille, son bébé. Les doux souvenirs lui revinrent en un instant. Océane dans son porte-bébé, lovée contre elle, ses quelques cheveux bouclés sur son crâne. Océane, un peu plus grande, grippée et fiévreuse, dormant à son côté d'elle dans son lit, dans les bras protecteurs de sa mère, leurs cheveux roux se mêlant comme

ceux d'un seul être. Encore plus tard, la longue tresse qu'Océane lui demandait de lui faire les jours de sport au lycée.

Ces mèches coupées à la va-vite, sans précaution, c'étaient les siennes. Océane avait été enfermée dans cette pièce, on lui avait coupé les cheveux, puis on l'avait attachée ici sur cette chaise. Ses yeux qui s'étaient habitués à l'obscurité balayèrent la pièce à toute vitesse. Le souffle court, dévastée par ce qu'elle était en train de comprendre, elle essaya de garder son calme. De ne pas perdre de vue son objectif. Retrouver sa fille. Même si c'était trop tard. Un peu plus loin, elle devina des restes de vêtements calcinés. Elle s'en approcha, puis, paniquée, y plongea la main pour y récupérer un bout de tissu qui avait échappé au feu. Elle reconnut sans aucune hésitation le bleu tie and dye du sweat que portait Océane le soir de sa disparition. Il n'était pas parmi les vêtements retrouvés en bas de chez Bennec.

Durant tout ce temps qu'elle avait passé à détester Glenn, à projeter de le tuer, sa fille avait été retenue ici, tout près d'elle, séquestrée au sous-sol, tentant par tous les moyens d'avertir sa mère, qu'elle entendait se plaindre, alors qu'elle avait la bouche bâillonnée. Des larmes se mirent à couler le long de ses joues. Elle sentit ses jambes la lâcher. Elle était à bout de forces. Elle s'effondra à genoux.

— Océane !

Ce ne fut pas un hurlement, mais un râle rauque, un cri de bête blessée qui sortit du plus profond de son ventre. Soudain, elle se prit un énorme coup qui lui fit lâcher son arme.

— Inutile d'appeler ton rejeton...

Morgane tenta de retrouver son arme en tâtonnant autour d'elle, mais un pied shoota dedans pour la faire glisser plus loin. Elle releva la tête en direction de la voix qui venait de lui parler, mais elle fut aveuglée par une lampe torche pointée sur elle. Elle savait qu'il n'y avait pas que la torche qui était pointée sur elle. Dans l'autre main, une femme, qui se trouvait à présent en bas de l'escalier, et dont elle ne voyait pas le visage, pointait sur elle un pistolet. Depuis septembre, celle qu'elle pensait être son amie la plus proche était en réalité son ennemi le plus intime, Louise Fournier, la mère de Jules, celle qui l'avait manipulée durant de longues semaines pour fomenter sa vengeance et tuer l'être qui lui était le plus cher au monde.

Morgane se leva et se précipita sur elle. Mais elle se prit un deuxième coup de crosse sur la tête qui la laissa à terre, le souffle coupé. Dans sa chute, elle entraperçut le visage de Marie, ou plutôt de Louise Fournier. Elle ne portait plus ses lunettes de vue, ses yeux avaient retrouvé leur vert d'origine et ses cheveux leur blondeur. Elle arborait le même rouge à lèvres que sur la photo que lui avait montrée Jules, et son tatouage sur le décolleté était apparent. Elle remua son arme sous le nez de Morgane, qui saignait.

— Cette fois-ci, c'est le mien. Mais t'inquiète pas, j'ai un cadeau pour toi...

Elle attrapa une corde et la lui tendit.

— Après avoir tué ta fille et buté ton amant, tu te suicides. Ça se tient, comme scénario, non ? Bon, c'est dans mon sous-sol, mais je raconterai que t'avais les clés. Ou alors, je serais peut-être déjà partie très loin, sous une autre identité. C'est plus facile qu'on ne le croit, tu sais !

Marie donna un violent coup de pied à Morgane.

— Allez, debout, maintenant !

Morgane avait la tête qui tournait. Elle essaya de se lever, en vain.

— Debout, j'ai dit !

Morgane perçut alors toute la violence dont cette femme était capable.

— C'est comme ça que tu essayais de te faire respecter par ton fils ? lui cracha-t-elle, avec tout le dégoût qu'elle éprouvait pour cette femme. En le tabassant ? En l'humiliant ?

— T'as aucune leçon à me donner, salope ! Tu baisses avec le prof de ta fille, tu mens à ton mari, et tu te prends pour la mère parfaite ?

Folle de rage, Marie lui assena une autre série de coups de pied dans le flanc. Au bord de l'évanouissement, Morgane trouva néanmoins l'énergie de lui répondre.

— C'est faux ! Ça s'est pas passé comme ça ! hurla-t-elle, tout en sachant

au fond d'elle que Marie avait peut-être raison. Peut-être qu'elle n'était pas une meilleure mère qu'elle.

— C'est à cause de toi qu'on a été séparés, Jules et moi, et tu vas me le payer...

— C'est à cause de toi, uniquement de toi et de ta maltraitance ! Je vois encore les traces autour de son cou, le soir où je suis venue chez vous...

L'espace d'un instant, Morgane sentit qu'elle avait déstabilisé Marie. Elle poursuivit :

— Si c'était à refaire, je le referai. Grâce à moi, il a échappé à tes griffes et a trouvé un foyer aimant.

— Tu te serais pas mêlée de nos histoires, ta fille serait encore en vie ! Marie la fixait, de la haine dans le regard.

— Dommage, tu serais venue une heure plus tôt, tu aurais pu l'embrasser une dernière fois...

Morgane pensa que son cœur allait exploser dans sa poitrine tant il accéléra.

— Océane est en vie ? Où est-elle ? Qu'est-ce que tu as fait d'elle ? Parle ! hurla-t-elle.

— Comme tu peux voir autour de toi, je l'ai gardée bien au chaud ici jusqu'à tout à l'heure.

Marie regarda sa montre.

— Mais, désolée, à cette heure, elle est morte.

Tout vacillait autour de Morgane, ce n'était pas possible, cette femme mentait.

— Tu bluffes, tu dis ça juste pour me torturer, tu t'es débarrassée d'Océane il y a trois mois, et depuis tu me manipules. Tout ça, ce n'est qu'une mise en scène. Parce que c'est dans ta nature de prendre du plaisir à torturer les gens.

Mais Marie se contentait d'afficher un sourire narquois.

— Ça fait mal, hein, de perdre son enfant. Maintenant tu comprends ce que moi, j'ai ressenti...

— Sauf que moi, je n'ai pas tué ton fils ! Je l'ai sauvé !

— Tu me l'as enlevé ! Mon fils ! L'unique amour de ma vie !

— Comment peux-tu appeler ça de l'amour... Qu'est-ce que tu as fait de ma fille ? Tu vas parler, à la fin ?

Mais Marie, son sourire toujours plaqué sur le visage, prenait un malin

plaisir à remuer le couteau dans la plaie qu'elle venait d'ouvrir dans le cœur de Morgane.

— Ton pauvre mari, qui va découvrir les cadavres de sa fille et de sa femme en même temps. Cela dit, il ne te regrettera pas beaucoup après ce que tu lui as fait subir.

Marie connaissait toutes les failles de Morgane et les retournait à présent contre elle. La douleur qui montait en Morgane était atroce.

— Lève-toi. Tu vas monter sur cette chaise et accrocher toi-même sur cette poutre la corde avec laquelle tu vas te prendre. C'est la chaise où ta fille est restée attachée durant toutes ces semaines. C'est beau, non ?

Morgane commençait à croire que pour la première fois Marie lui disait la vérité.

— Elle était vraiment là durant tout ce temps ? demanda-t-elle, abasourdie.

— Oui, pendant qu'on papotait toutes les deux, elle était là, juste en dessous.

Morgane oublia soudain sa douleur, elle se leva et se précipita de nouveau sur Marie. Elle était désarmée. Elle ne cherchait pas à la tuer, juste à savoir ce que ce monstre avait fait de sa fille. Elle empoigna sa veste. Bizarrement, Marie la laissa faire. Elle se contenta d'afficher un petit sourire diabolique. Comme si ce moment était celui qu'elle attendait depuis dix ans.

— Qu'est-ce que tu as fait à ma fille ? Dis-le-moi. Où est-elle ? suppliait Morgane, en larmes.

— C'est trop tard, je te l'ai dit. Et maintenant à ton tour.

Elle attrapa Morgane avec une violence inouïe et la poussa jusqu'à la chaise. Morgane n'avait plus la force de se débattre. Elle se laissa faire comme un pantin. Elle abandonnait la partie. Elle monta sur la chaise et accrocha la corde à la poutre du plafond de la cave. Elle visualisait en même temps Océane en train de se faire violenter par Marie. Elle voyait sa fille, terrorisée, en pleurs, se faire traîner par les cheveux jusqu'à ce sous-sol.

— Fais un beau nœud et passe-le autour de ton cou, à présent, lui ordonna Marie.

Morgane s'exécuta tout en continuant à imaginer le calvaire de sa fille : Marie l'avait forcée à s'asseoir sur cette chaise. L'avait attachée. Confrontée à ses questions, elle lui avait donné plusieurs gifles pour la

forcer à se taire. Puis elle avait attrapé les grands ciseaux de couture en métal et les avait brandis sous ses yeux en riant devant sa terreur. Jusqu'à la dernière seconde, elle lui avait fait croire qu'elle allait l'égorger, sans lui expliquer la raison de sa haine, puis, sans prévenir, elle s'était relevée et s'était servie des ciseaux pour couper ras les cheveux d'Océane.

— Tu as transformé Océane en Jules...

— Perspicace ! J'ai même réussi à trouver des vêtements qui ressemblaient à ceux que je lui avais achetés avant qu'on me sépare de lui.

Elle sortit une photo de sa poche et la tendit à Morgane. Jules, à sept ans, les cheveux courts, dans un sweat à l'effigie de Snoopy, en train de jouer avec un bateau pirate Playmobil.

— J'ai pas trouvé le bateau Playmobil, confia Marie. J'allais pas sortir cent euros pour en acheter un neuf. Et puis je me suis dit que ces poupées anciennes trouvées ici tiendraient compagnie à ta fille. Faut dire que j'étais pas beaucoup là en journée. Et le soir, j'avais parfois des invités. Comme toi...

— Qu'est-ce que tu as fait d'elle ? eut le courage de demander Morgane.

— Je te l'ai déjà dit, je m'en suis débarrassée il y a une heure. Personne ne la retrouvera avant demain.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Ah, tu veux savoir comment je l'ai tuée ? Très simplement. Je l'ai noyée.

Morgane était anéantie. Elle savait que c'était une chose qu'elle avait déjà faite. Elle avait voulu noyer son propre fils. Elle n'eut aucun doute sur la véracité de ses propos.

— C'est pas les endroits qui manquent, ici, hein. Mais ne t'inquiète pas, je lui ai donné un somnifère, elle n'a pas souffert. Tu vois, je suis pleine de compassion. Elle était si enragée, c'était le seul moyen pour la faire sortir d'ici et la transporter. En trois mois, elle s'est pas laissé abattre, ta petite. Un sacré caractère. Comme sa mère.

Chaque phrase prononcée par Marie était un coup de poignard dans le cœur de Morgane.

— Où l'as-tu abandonnée ? Dis-moi au moins où est son corps !

— Pas de panique, on la retrouvera demain quand la marée sera redescendue. Mais ce sera trop tard pour toi. Tu ne reverras jamais ta fille,

pas même morte. Tu te demandes peut-être pourquoi je ne l'ai pas tuée avant ? J'avais besoin de compagnie, tout bêtement.

Marie s'avança vers Morgane, son arme à la main. Elle élança son pied pour faire basculer la chaise et faire coulisser le nœud autour du cou de Morgane. Celle-ci ferma les yeux. Elle se dit qu'elle allait enfin rejoindre sa fille. Quand un coup de feu résonna dans la pièce.

OceanofPDF.com

Marie, le visage figé, s'écroula au sol. Derrière elle, Nina apparut, son semi-automatique à la main. Morgane n'avait jamais été aussi heureuse de voir un flic. Nina s'approcha de Marie et prit son pouls.

— Elle est morte ? s'inquiéta Morgane.

— Je le crains.

— Pourquoi vous avez fait ça !

— Ne me remerciez surtout pas, lança, ironique, Nina.

— Désolée, merci, sans vous je serais...

— ... morte, vous pouvez le dire. Sans Jules, aussi. C'est lui qui m'a libérée sur le bateau. Il m'a tout raconté.

Nina s'avança vers elle et défit ses liens.

— C'est juste qu'elle a refusé de me dire où elle avait abandonné Océane il y a une heure.

— Il y a une heure ? s'exclama Nina. Elle était donc en vie il y a encore une heure ?

— Oui, mais elle m'a dit que la marée l'avait déjà engloutie.

— Elle n'avait pas de bateau, réfléchit la capitaine à toute vitesse, elle n'a pu que la conduire à pied le plus loin possible du rivage pour qu'elle se fasse recouvrir à marée montante.

Nina sortit son smartphone et chercha les horaires des marées.

— La mer est haute dans trente minutes. On ne sait pas où Marie a abandonné Océane ni à quelle distance de la côte. Morgane, je ne veux pas vous donner de faux espoirs, mais... On a peut-être une infime chance de la retrouver vivante.

— Océane pourrait être en vie... Je vous en supplie, il faut se dépêcher !

— Le problème, c'est qu'on ne sait pas où chercher. Elle a pu la déposer n'importe où...

Morgane ne savait pas quoi répondre, elles étaient dans une impasse, quand Nina eut une idée.

— Son GPS !

Elles se précipitèrent hors de la maison. La voiture de Marie était ouverte. Nina alluma son GPS, appuya sur quelques boutons et passa en revue tous les déplacements récents.

— Là ! Il y a une heure ! Elle est allée à la plage du Pont ! Une zone déserte en cette saison, à la nuit tombée... Aucune chance d'être vue.

— C'est moi qui ai fait découvrir cette plage à Marie, se souvint avec effroi Morgane.

— On y va !

Elles ressortirent de la voiture de Marie et montèrent dans le véhicule de police de Nina qui démarra en trombe. Elle alluma le deux-tons et appela Le Guen.

— Je vous cherche partout ! hurla-t-il. Où est Morgane Le Dantec ? Vous l'avez arrêtée ?

— On a un mort rue d'Aubigné. Louise Fournier.

— Bordel de merde ! Qu'est-ce que vous avez encore foutu, Kaminski ?

— Océane Le Dantec est peut-être encore en vie.

— Qu'est-ce que c'est encore que ces conneries ! hurla Le Guen. Attendez-moi là où vous êtes !

— Non. Je me dirige vers la plage du Pont. On pense que c'est là que Louise Fournier a laissé Océane à la merci de la marée.

— Qui ça, « on » ?

— Je suis avec la mère.

— Morgane Le Dantec ? Bordel de merde, Kaminski !

Nina hésita, lança un regard à Morgane. Les deux femmes se comprirent sans parler. Si elles voulaient avoir une chance de secourir Océane, mieux valait laisser Le Guen en dehors de ça. Nina raccrocha au nez de son supérieur et appuya sur l'accélérateur. Elles n'avaient plus que quinze minutes devant elles et aucune localisation exacte. Mais, comme Morgane, Nina avait envie d'y croire.

Nina se gara devant la plage. Face à l'immensité de l'océan, les deux femmes ressentirent un grand abattement. La nuit commençait à tomber, le ciel était déjà noir en raison de la météo. Les vagues se fracassaient contre les rochers, l'espoir de retrouver Océane vivante s'amenuisait. Nina fouilla dans sa boîte à gants et en ressortit deux lampes torches.

— Vous savez comment on peut descendre à cette heure ?

— Oui, il y a un escalier par là. Mais je vais y aller seule.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous n'avez aucune chance de la retrouver seule.

— Si on ne remonte pas à temps, on sera nous aussi surprises par la marée, lui souffla Morgane. Vous avez déjà fait beaucoup pour moi.

Morgane posa la main sur le ventre de Nina.

— Il ne s'agit pas de vous, mais de votre bébé. En tant que future mère, c'est votre devoir de le protéger. Comme c'est mon devoir de risquer ma vie pour sauver Océane.

Nina était bouleversée par les propos de Morgane. D'ici quelques mois, elle ne serait plus seulement responsable de sa vie, mais aussi de celle d'un autre être, qui passerait avant tout. Elle était confrontée à un vrai dilemme. Car, contrairement à tout un chacun, elle était aussi flic. Et son devoir était de protéger les citoyens. Son devoir de mère passait-il avant son devoir de policière ? Elle pensa à Maël, à sa douleur s'il perdait en même temps sa femme et son futur enfant. Mais elle n'était pas encore mère et restait pour l'instant à cent pour cent une capitaine de police.

— Pour l'instant, mon devoir, c'est de sauver les vivants. On en reparlera quand mon bébé sera né. Allez-y, je vous suis.

Les deux femmes prirent le sentier en direction de l'escalier menant au rivage. Le vent qui soufflait, les barreaux glissants, l'écume des vagues de plus en plus proches qui brouillait leur vision, tout cela rendait leur descente plus que périlleuse. Sans parler de l'humidité et du froid glacial qui

paralisaient leurs pieds et leurs mains. Morgane et Nina faillirent chuter à plusieurs reprises. Nina pensa d'ailleurs que si Océane n'était pas encore morte sous les eaux, les risques d'hypothermie étaient énormes. Après les trois mois qu'elle venait de vivre, elle devait être très affaiblie.

Une fois sur la plage, Nina vérifia l'heure à sa montre. Dans dix minutes, la mer serait complètement haute et elles ne pourraient plus atteindre l'escalier pour remonter au sec. Elles allumèrent leurs lampes torches et commencèrent à longer le sable qui n'était pas encore immergé. Aucune trace d'Océane. Elles s'éloignaient de plus en plus de l'escalier. Nina savait qu'il fallait prendre en compte le trajet du retour. Il ne leur restait donc pas dix minutes, mais cinq.

— Morgane ! C'est trop tard ! Il faut faire demi-tour !

— Allez-y, vous ! Moi, je ne remonterai pas. Jamais ! Plutôt mourir ici.

— Morgane, pensez à Alizée !

Morgane savait que Nina avait raison. Mais elle ne pouvait se résoudre à abandonner Océane s'il y avait une chance infime de la sauver.

— Dites-lui que je l'aime ! Et que j'aurais fait la même chose pour elle !

Morgane reprit son chemin et laissa Nina en plan. Que faire ? La suivre, c'était la mort assurée. Quand soudain Nina repéra un objet qui scintillait furtivement derrière un rocher. Elle s'avança pour mieux voir. Ce n'était qu'un chariot à roulettes que quelqu'un avait abandonné là. La présence de ce chariot à cet endroit était complètement incongrue. La rampe d'accès pour descendre des objets de ce type était à plusieurs centaines de mètres de là. Pourquoi quelqu'un s'était-il donné tant de mal à l'apporter jusqu'ici ? Dans la voiture, Morgane lui avait fait un résumé des informations qu'elle avait pu recueillir auprès de Marie. Elle n'avait pas pu transporter Océane sur son dos, et encore moins la faire descendre par l'escalier. La seule solution, c'était de la transporter sur un diable. Nina se mit à courir en direction du chariot. La mer lui léchait les pieds, à présent. Elle escalada les quelques rochers qui la séparaient de l'objet et découvrit, une fois en hauteur, Océane attachée sur le chariot. Elle se précipita vers elle. La jeune fille gémissait, dans un état de demi-conscience, les sédatifs commençant visiblement à ne plus faire effet. Mais elle était bel et bien vivante. Le cœur de Nina fit des bonds.

— Morgane ! hurla-t-elle. Elle est là ! Elle est en vie !

Alors qu'elle coupait les liens d'Océane, elle vit la lampe torche faire des

mouvements saccadés dans sa direction. Morgane courait vers elle. Elle arriva et se jeta aux pieds de sa fille.

— Ma chérie ! Tu es vivante ! Merci, merci, mon Dieu... Je vais te sortir de là ! Je te le promets !

Nina savait que la partie n'était pas gagnée. La mer était presque à son maximum et il allait falloir remonter Océane. Alors que Morgane, à genoux, sa fille dans les bras, pleurait toutes les larmes de son corps, plus émouvante que toutes les représentations de Pietà que Nina avait pu voir d'un œil distrait dans les musées, elle se demandait comment elles allaient faire. La rampe étant inaccessible. C'était tout bonnement impossible, d'autant plus qu'elles avaient de l'eau jusqu'aux genoux, désormais. Morgane la fixa, comme si elle avait lu dans ses pensées.

— Comment on va faire ?

Nina réfléchissait à toute allure. Elles étaient si près du but. Elle refusait de baisser les bras. Cette gamine que tout le monde croyait morte était vivante, il était hors de question de ne pas la sauver. Elle pensa à l'enfant qui prenait vie dans son ventre. Elle était peut-être en train de le mettre en danger pour sauver Océane. Puis elle se reprit. Il s'accrocherait, car il était déjà fort, comme elle, elle le sentait au fond de ses tripes. Ils allaient y arriver, ensemble. Tous les deux. Elle sentit ses forces décupler. Elle qui avait pensé tout ce temps que ce bébé était une faiblesse s'apercevait qu'en réalité il était sa force.

— On va pas la remonter. Enlevez-lui ses chaussures et enlevez les vôtres.

— C'est quoi, votre idée ?

Elle pointa une vieille barque de pêcheur abandonnée.

— On va grimper à l'intérieur.

— Il y a trop de vagues, on va se renverser en quelques minutes.

— On y arrivera ! Dépêchez-vous !

Nina avait littéralement hurlé sur Morgane. Elle était tellement sûre d'elle que cette dernière s'exécuta. Elle enleva les chaussures de sa fille, son manteau, tout ce qui était lourd et aurait pu l'entraîner vers le fond. Elle savait qu'Océane risquait l'hypothermie, mais elle avait confiance en Nina. La fliquette était comme habitée. Elle lui avait transmis sa rage de vivre. Celle qui l'avait quittée il y avait trois mois. Soudain, toute sa force de mère était revenue. La tempête ne pourrait rien contre elles. Elles étaient plus fortes que tout.

Elles eurent juste le temps de transporter Océane, encore endormie, jusqu'à la barque abandonnée avant d'être emportées par les flots. Trois femmes, peut-être même quatre avec le futur enfant de Nina, qui luttèrent contre les éléments pour leur survie.

C'est alors qu'elles entendirent un grondement se rapprocher dans le ciel.

— C'est un hélico de la police ! hurla Nina en reconnaissant le modèle dans la nuit.

Elle fit de grands signes en espérant qu'il les repère, mais il passa sans les voir. Morgane constata que le souffle d'Océane était de plus en plus faible.

— On va la perdre...

— Non, parlez-lui !

L'hélicoptère passa une seconde fois. Nina fouilla dans sa poche, elle n'avait pas perdu son portable dans la bataille. Elle voulut appeler Le Guen, mais elle ne captait aucun signal. Elle activa alors le flash LED alerte de son téléphone. Maël lui avait montré cette fonction le jour où elle s'était installée avec lui. En mer, ça peut servir. Elle lui avait ri au nez. À présent, elle remerciait le Ciel d'avoir un mari marin. Elle pointa son téléphone vers l'hélico et laissa le flash faire son travail. Elle commençait à désespérer lorsqu'elle le vit faire demi-tour.

— Il nous a vues ! hurla Morgane.

Elle prit le pouls de sa fille.

— Elle est en train de partir... Chérie, reste avec moi, je t'en supplie !

Une énorme vague les recouvrit soudainement. Morgane s'accrocha à sa fille. Plus jamais elle ne la laisserait seule. Même si elles devaient mourir toutes les deux. Lorsque la vague reflua, Morgane constata qu'elles étaient encore sur la barque, mais que Nina avait disparu.

— Nina ! hurla-t-elle.

Mais ses cris étaient à présent couverts par l'hélicoptère qui les survolait. Elle aperçut un flash dans l'eau, à sa droite. Elle se pencha et découvrit Nina accrochée à la chaîne de l'ancre du bateau. Morgane réussit à se traîner jusqu'à elle sans lâcher sa fille et à lui tendre la main. Nina se hissa au prix d'un effort considérable le long de l'ancre et put attraper la main de Morgane. Elle n'avait pratiquement plus de forces. Elle se sentait partir. Au-dessus d'elles, l'hélicoptère avait hélitreuillé un sauveteur, il n'était plus qu'à un mètre d'elles.

— Allez-y en premier, hurla Morgane à Nina.

— Non ! Océane d’abord !

Morgane hésita. Pour cela, il fallait lâcher Nina.

— Allez-y, je me débrouillerai ! insista la flic. Les enfants d’abord...

Le sauveteur leur lança le harnais. Morgane ne bougeant pas, Nina se défit volontairement d’elle. Elle n’avait pas fait tout ça pour qu’Océane meure maintenant. La capitaine retomba à l’eau, accrochée à l’ancre. Morgane se dépêcha et harnacha à toute vitesse sa fille au sauveteur. Une fois qu’elle eut l’assurance qu’Océane était dans l’hélicoptère, elle chercha Nina dans le noir, mais elle avait disparu. Le sauveteur était déjà redescendu et attendait qu’une autre se harnache à son tour.

— Il faut la retrouver ! lui ordonna Morgane.

— D’accord, montez d’abord !

— Non, tout de suite !

Le sauveteur hésita puis demanda au pilote d’allumer son projecteur. L’immensité noire de la mer s’éclaira soudain. Nina était pourtant invisible.

— Nina ! Nina ! hurla Morgane.

Elle entendit alors quelqu’un l’appeler derrière elle. Elle se retourna et découvrit la flic, les yeux mi-clos, essayant de garder la tête hors de l’eau malgré les vagues.

— Je suis là...

Ni une ni deux Morgane plongea dans l’eau devant les yeux médusés du sauveteur. Elle fut saisie par le froid, mais une force surnaturelle la poussa jusqu’à Nina. Elle l’agrippa au moment où elle allait lâcher prise et réussit à la hisser dans la barque avec l’aide du sauveteur. Nina n’avait presque plus de pouls.

— Restez avec nous ! Pas maintenant... pas maintenant...

Le sauveteur les remonta l’une après l’autre dans l’hélicoptère qui fila en direction de l’hôpital. Dans l’eau, la barque alla se fracasser en mille morceaux contre les rochers.

Maël gravissait les marches de l'hôpital quatre à quatre. Quand Le Guen l'avait appelé, il avait eu l'impression que tout son sang quittait son corps d'un coup. Il ne l'avait jamais avoué à Nina pour ne pas l'angoisser, mais depuis qu'il était tombé amoureux d'elle, pas une seule journée n'était passée sans qu'il ait eu peur de la perdre. Sa femme était flic, il avait pris sur lui de ne pas lui transmettre son inquiétude, mais elle n'avait jamais disparu malgré les arguments divers et variés de Nina pour le rassurer. Oui, il pouvait lui aussi mourir en mer, dans un accident de voiture ou autre. Mais le risque n'était pas dans l'ADN de son métier, contrairement au sien. À vrai dire, il n'avait jamais bien compris cette vocation qui consistait à traquer des personnes dangereuses et à rétablir la justice. C'est vrai, il fallait bien que certains le fassent, sinon la société aurait couru au chaos, mais tout de même, plonger dans cette noirceur perpétuelle et se mettre en danger quasi quotidiennement, ce n'était pas une vie. Et encore moins pour une femme enceinte, pensait Maël au fond de lui. Elle n'avait pas seulement risqué sa vie, elle avait risqué celle de leur futur bébé. Il était en colère contre elle, et contre lui-même aussi pour avoir de telles pensées.

Il arriva devant la chambre que lui avait indiquée l'infirmière à l'accueil. Il ouvrit la porte et la découvrit, endormie, une minerve autour du cou et branchée à un tas de machines qui bipaient par intermittence. Il la trouva si fragile et si forte à la fois. Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, il n'aurait jamais le courage de ce petit bout de femme qui venait de résoudre à elle toute seule une enquête pour meurtre, de mettre la coupable hors d'état de nuire et de sauver la vie de deux femmes. Sa colère s'envola aussitôt pour laisser place à une admiration sans bornes. C'était aussi pour cela qu'il l'aimait, pour son sens de la justice et du devoir. Il lui prit la main et posa doucement ses lèvres sur son front. Il vit un doux sourire apparaître sur son visage avant même qu'elle n'ouvre les yeux.

— Tu es la plus forte, lui souffla Maël.

— Je suis désolée, lui répondit Nina en soulevant ses paupières.

— De quoi ?

— D'avoir mis notre enfant en danger... Je ne le ferai plus... J'ai eu si peur de le perdre...

Son visage avait changé, il était devenu grave. C'était la première fois qu'elle ne parlait pas de sa grossesse comme d'un empêchement et qu'elle se montrait protectrice envers ce bébé à naître.

— Tu n'as pas à être désolée. Tu as fait ce qu'il y avait à faire et le bébé a montré qu'il avait de qui tenir ! Il s'est accroché ! Même pas peur des grandes marées, ce petit.

Elle retrouva le sourire.

— Ce n'est pas « il », mais « elle »...

Maël ouvrit de grands yeux.

— Ils en ont profité pour me faire une série d'examens, et l'écho a montré que c'était une fille.

— Je suis tellement heureux ! Qu'est-ce que je disais ? Une future petite Nina !

Il la prit dans ses bras et l'embrassa longuement. Elle poussa un petit gémississement de douleur.

— La Belle au bois dormant n'avait pas de minerve, dit-elle en riant.

Ils restèrent ainsi quelques minutes à se regarder, très émus.

— Maël, je vais arrêter... la police... ce métier... Avant, je n'avais pas peur de mourir. Mais... maintenant, tout est différent...

— Si tu arrêtes, je te quitte, lui répondit du tac au tac Maël.

Elle lui sourit tristement. Il posa sa main sur son ventre.

— Je ne vais pas te mentir, il y a quelques heures à peine, j'aurais rêvé que tu me dises que tu abandonnes tout, que tu changes de métier. Mais, après ce que tu viens de me dire, je suis rassuré. Pour lui... enfin, pour elle, et pour toi. Tu vas te protéger. C'est tout ce que je voulais.

— Le Guen m'a promis qu'il me donnerait mes mercredis, souffla Nina en souriant.

— Il est prêt à tout pour te garder, celui-là ! Mais vu la manière dont il s'est comporté, c'est le minimum.

— Je suis d'accord avec vous... fit une voix derrière eux.

Nina se décomposa lorsqu'elle vit apparaître Le Guen, à la porte.

— Je peux entrer ? Je viens de terminer la déposition d'Océane Le Dantec.

— Comment elle va ?

— Plutôt bien pour une ado qui a été séquestrée pendant trois mois et qui a failli mourir noyée. Elle est très choquée, va mettre du temps à reprendre confiance, mais elle est en vie. Je voulais vous dire... merci. Sans vous, elle serait morte. Et pardon. De vous avoir mise à l'écart à cause de... Bref, à cause de ma connerie.

— Le mot est parfaitement choisi, ne put s'empêcher de commenter Maël. Nina pouffa. Le Guen ne releva pas.

— Bref, bon retour chez vous, Nina, souffla-t-il. Tout le commissariat vous attend de pied ferme.

— Merci, commissaire...

Il tourna les talons pour partir. Il était sur le point de quitter la pièce quand il se retourna.

— J'ai oublié de vous dire. J'ai décidé de vous nommer cheffe du groupe dès que vous serez d'attaque. Sauf si vous désirez demander votre mutation ? Je comprendrais...

Nina et Maël échangèrent un regard amusé.

— Pas de mutation en vue, fit Nina.

— Vous allez l'avoir sur le dos encore un bon moment, renchérit Maël.

Le Guen sourit.

— Alors c'est parfait. Revenez-nous vite !

— Commissaire ! Merci...

— Vous ne le devez qu'à votre mérite.

— Je ne parlais pas de la promo... Je parlais de mon sauvetage. Merci pour l'hélico...

— Je ne vous cache pas que j'ai hésité, plaisanta-t-il. Et puis je me suis dit, une femme enceinte, quand même...

Il quitta la pièce. Nina sentit alors comme des papillons dans son ventre. Elle regarda Maël.

— Ça ne va pas ? la questionna-t-il.

— Si, je crois que ça va très bien, au contraire...

Elle n'avait pas besoin qu'on lui explique. Ces petits fourmillements dans son bas-ventre, c'était son futur bébé, si minuscule qu'il fût, qu'elle sentait bouger pour la première fois, comme pour lui dire que tout allait bien se passer.

OceanofPDF.com

Morgane faisait les cent pas devant la chambre d'Océane. L'ado venait de se réveiller après vingt-quatre heures passées entre la vie et la mort. Sa mère, qui s'en était sortie avec quelques égratignures seulement, l'avait veillée durant tout ce temps, la suppliant de tenir le coup, essayant de lui insuffler sa force retrouvée depuis ce qu'elle considérait comme un véritable miracle. Elle avait cru au cours de ces trois mois que son enfant, sa petite fille, était morte par sa faute, et elle la retrouvait, certes affaiblie, mais bel et bien vivante. Lorsqu'elle avait enfin ouvert les yeux, elle avait couru pour appeler tous les médecins de l'étage ainsi que Titouan et Alizée qui étaient partis prendre un en-cas. Tout ce petit monde s'était précipité dans la chambre et elle était restée dehors, à savourer le retour à la vie de sa fille et à appréhender leurs retrouvailles. La dernière fois, Océane découvrait la relation de Morgane avec Glenn. Elle avait été ensuite enlevée par Marie qu'elle venait d'appeler, ce qui avait permis à celle-ci de deviner que l'ado allait accourir chez le prof de sport et l'avait décidée à mettre son plan à exécution. Morgane craignait de la perdre une nouvelle fois, elle ne le supporterait pas. Titouan et Alizée sortirent de la chambre et la rejoignirent.

— Tu peux y aller, elle veut te parler seule.

Morgane hésitait.

— Vous croyez que c'est une bonne idée ?

Titouan, qui avait deviné l'angoisse de Morgane de ne pas être à la hauteur de ces retrouvailles, lui prit les mains.

— Tu es sa mère. Cette histoire avec... Bennecc... c'est la femme, pas la mère, qui l'a vécue. Tu es les deux, je l'avais oublié...

Comprenant que ses parents avaient besoin d'intimité, Alizée s'éloigna.

— Il ne s'est rien pa...

Titouan posa son doigt sur la bouche de Morgane.

— Ce qui s'est exactement passé n'a pas d'importance. Tu avais besoin de

sentir ton cœur vibrer de nouveau, d'être courtisée, de ne pas être qu'une mère. Pardonne-moi.

Morgane sentit les larmes lui monter aux yeux. L'amour si simple et si vrai de Titouan la bouleversait.

— C'est à toi de me pardonner...

— Quoi que tu fasses, je veux passer ma vie avec toi, Mo, notre couple est plus fort que toutes les épreuves, tu comprends ça ?

Elle fit « oui » de la tête. Titouan la prit alors dans ses bras.

— Je t'aime, lui souffla-t-il à l'oreille.

— Moi aussi, lui répondit-elle, en larmes.

Au loin, Alizée ne put résister à l'envie de se joindre à ses parents. Ils l'accueillirent et se serrèrent fort tous les trois, comme ils ne s'étaient pas serrés depuis très longtemps. Alizée brisa le silence.

— Bon, va falloir que tu y ailles, sinon elle va encore être jalouse et me faire une crise.

Morgane et Titouan ne purent s'empêcher de rire.

— Tu as raison, fit Morgane.

Elle s'écarta et pénétra dans la chambre d'Océane. Les deux femmes n'eurent pas besoin de mots pour se comprendre. Morgane se précipita sur le lit de sa fille et la prit contre elle.

— Ma doucette, mon bébé, ma petite chérie...

— Maman... Tu m'as tellement manqué. Mais je savais que tu allais me retrouver. J'en étais sûre, tu sais. Je t'aime, maman.

Dans le couloir, Titouan et Alizée assistaient à la scène, émus. Morgane leur lança un regard pour qu'ils les rejoignent. La famille était enfin réunie.

Huit mois après le bateau

43

Quand il vit arriver Nina avec sa petite Anaëlle lovée dans son porte-bébé, le planton de l'accueil du commissariat ne put s'empêcher de pousser un cri de joie. Le Guen déboula à son tour et provoqua l'étonnement et l'hilarité générale lorsqu'il entama une séance de gouzi-gouzi avec le bébé. Tout le monde avait hâte que Nina revienne au commissariat. Elle leur annonça qu'elle avait décidé de prolonger son congé maternité de trois mois. Elle avait envie de reprendre le boulot, mais encore plus pour l'instant de profiter de son bébé. Elle préférait revenir quand elle serait fin prête. Elle aspirait à être une bonne flic et une bonne mère à la fois, sans sacrifier aucune de ses deux facettes indispensables à son équilibre. Le Guen accueillit la nouvelle sans broncher. Son poste l'attendrait. Nina reçut un SMS de la part de Maël qui l'informait qu'il venait d'enfourner le bar en croûte de sel pour le dîner. Elle embrassa chaleureusement ses collègues et partit retrouver son homme, heureuse, épanouie, en accord avec elle-même. À sa place.

Pendant ce temps, sur la terre ferme à Rennes, dans la petite maison aux hortensias, Jules fêtait ses dix-huit ans entre Rémy et Christine. Qu'il avait décidé d'appeler, pour la première fois depuis dix ans, papa et maman. Dorénavant, ces deux mots n'étaient plus synonymes pour lui de souffrances et d'angoisses, mais de douceur et de protection.

Les cheveux au vent, Morgane, qui venait de fêter ses quarante-deux ans, naviguait au large de la baie de Saint-Malo tout en dégustant un verre de vin blanc. C'était l'été indien malouin, le voilier glissait calmement sous le soleil rougeoyant de septembre sur le point de se coucher. Titouan sortit de la cabine avec un énorme plateau d'huîtres qu'il venait d'ouvrir. Il embrassa Morgane et lui en tendit une pour qu'elle la gobe, puis s'installa derrière elle, à la barre. Devant, assises à la proue du bateau, les filles jouaient en riant la célèbre scène de *Titanic*. Morgane savourait ce bonheur à l'état pur, présente comme jamais, et d'autant plus consciente de la valeur de cet instant qu'elle avait cru le perdre à jamais.

Une fois la basse mer atteinte, le cycle de la marée est terminé. Le calme est cependant de courte durée. Au même moment, dans un imperceptible mouvement de balancier, la mer reprend ses droits sur l'estran et entame un nouveau cycle. Déluge destructeur, ou matrice qui fertilise et régénère, ce mouvement perpétuel des marées est à la fois craint et vénéré depuis la nuit des temps. Car il est en tout point semblable au cycle de la mort et de la vie.

OceanofPDF.com